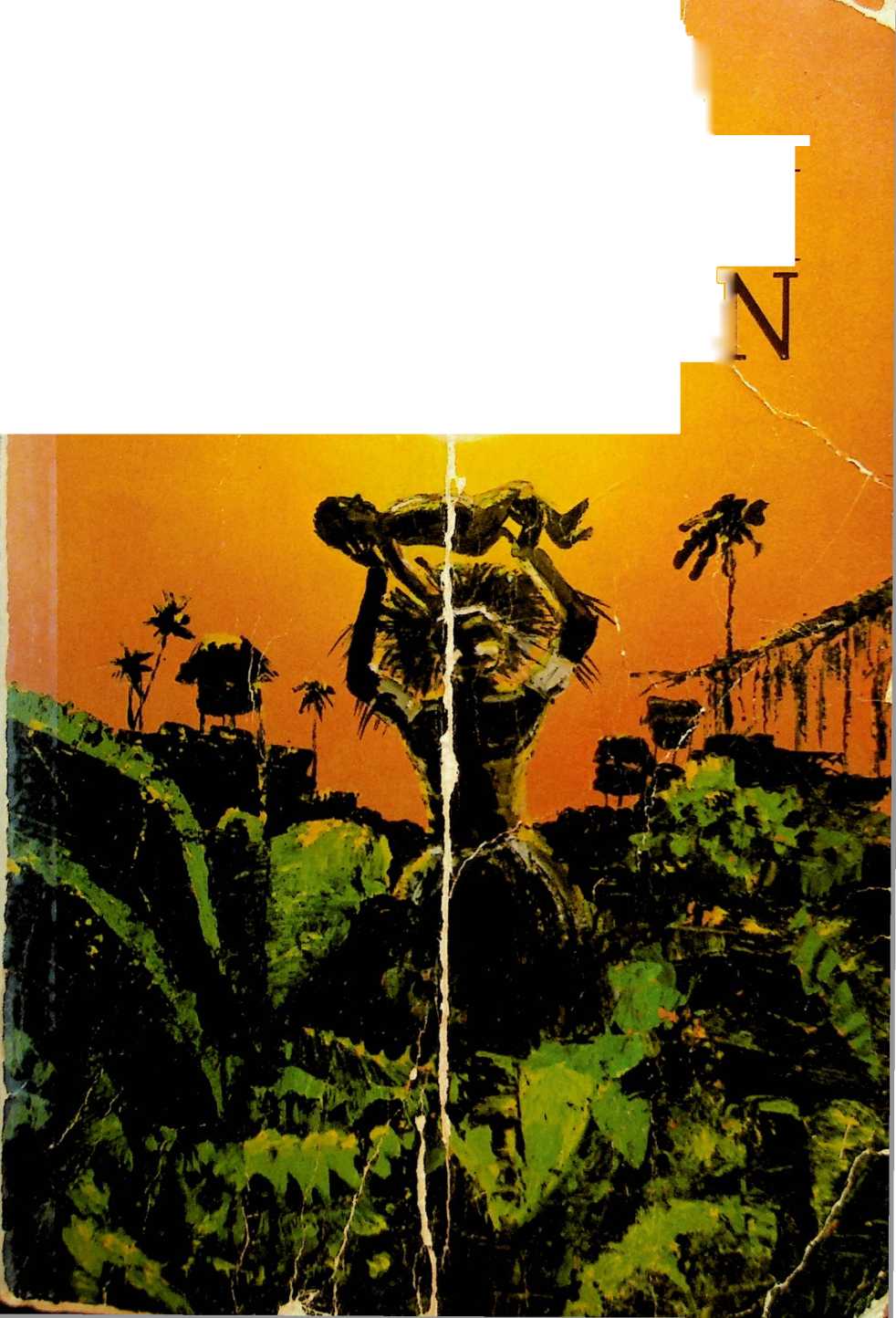
L’Enfant de Paix DON

RICHARDSON

*Une histoire inoubliable de*

*traîtrise dans la jungle*



ISBN 0-8297-0813-8

Ce livre a été publié en anglais sous le titre *Peace Child.*

Copyright 1974 de l’édition anglaise par G/L Publications,

Glendale, Californie.

Traduit de l’anglais par Nicole Lefebvre

Copyright de l’édition française 1981 by Editions VIE,

Miami, Florida.

Tous droits réservés

Couverture par David Bonilla

DEDICACE

Nous dédions avec reconnaissance ces pages aux

hommes, femmes et enfants qui ont prié et ont partagé

leurs biens terrestres afin que les Sawis puissent

entendre la Bonne Nouvelle.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements chaleureux vont au Dr. Myron

Bromley, linguiste reconnu et conseiller pour les

traductions à la *United Bible Society* et au pasteur

George Lazenby, auteur et responsable de missions,

pour leurs critiques constructives de ce manuscrit.

Ma gratitude va également à ma femme Carol qui a

passé de nombreuses heures à taper ce manuscrit.

INTRODUCTION

DE L’AUTEUR

Le peuple sawi de l’ancienne Nouvelle Guinée

néerlandaise est une des quelque quatre cents tribus

de la Nouvelle Guinée occidentale qu’on appelle main­

tenant Irian Jaya. Chacune de ces tribus est distincte

et unique, et forme à elle seule un petit univers avec sa

propre vue du monde, ses légendes et son propre sens

de l’humour.

En 1962, Carol et moi sommes allés vivre parmi les

Sawis. .En étudiant leur langue et en évaluant leurs

légendes et leurs coutumes, nous nous sommes rendu

compte que nous allions vivre parmi un peuple qui

considère la trahison comme un idéal. Dans de nom­

breuses légendes que les Sawis racontent à leurs en­

fants autour des feux de camp, les héros sont des

hommes qui ont bâti des amitiés dans le seul but de

trahir l’ami pour le tuer et le manger plus tard. L’ex­

pression sawi pour décrire cette pratiqué est «gaver

d’amitié pour le massacre».

En reconnaissant que l’idéalisation de la trahison

faisait partie de la conception de vie sawi, nous avons

compris pourquoi nous ressentions un certain choc cul­

turel à vivre parmi eux. Néanmoins nous avions été

envoyés par Dieu pour les gagner à Lui, pour vaincre

en quelques courtes années cette idéalisation de la

trahison qui faisait partie de leur vie depuis des cen­

taines d’années, sinon des millénaires.

La clé que Dieu nous a donnée pour ouvrir les cœurs

sawis est le principe de l’analogie rédemptive - c’est-

à-dire l’application de vérités spirituelles aux coutu­

mes locales. Le principe que nous avons discerné nous

a montré que Dieu avait déjà pourvu à l’évangélisation

de ce peuple au moyen d’analogies rédemptives dans

6 *L'enfant de paix*

leur propre culture. Ces analogies ont été notre intro­

duction, l’entrée secrète par laquelle l’Evangile a pu

pénétrer dans la culture sawi et commencer une révo­

lution à la fois spirituelle et sociale de l’intérieur.

Au cours de notre ministère parmi les Sawis, Carol

et moi nous sommes souvent demandé si l’Esprit de

Dieu utiliserait réellement une analogie rédemptive,

tel que «l’enfant de paix» pour apporter la régénéra­

tion à ces cannibales chasseurs de têtes. Il l’a fait!

En cette époque où toute l’humanité devient de plus

en plus rapidement interdépendante au sein d’une

seule communauté globale, la communication inter­

culturelle devient l’une des préoccupations majeures

de l’homme. *L'Enfant de Paix* relate l’agonie et le

triomphe de notre tentative d’étude d’une des cultures

les plus violentes dans ses racines mêmes, puis notre

essai de communiquer de façon valable avec les mem­

bres de cette culture.

. Nous croyons que le résultat est une aventure au

niveau de la compréhension humaine qui inspirera au

lecteur plus de considération *et* de compassion à

1 egard des peuplades minoritaires de notre planète.

Don Richardson

. RBMU, Sentani,

Irian Jaya

Indonésie

PREMIERE PARTIE

LE MONDE

DES SAWIS

A HABNAM

Comme le soleil se levait, Yae fixa la surface sombre .

de la rivière Kronkel douze mètres plus bas, a travers

les lattes du plancher de sa case perchee dans les ar-

bres de son village de Mauro. Ses. calmes yeux noirs

étudièrent la lente dérive des feuilles sur la surface

lisse. Les feuilles se déplaçaient de plus en plus lente­

ment vers l’aval, signe que la marée de la mer d’Ara-

foura, à 40 kilomètres à l’ouest, avait commencé à ar­

rêter le lent mouvement du Kronkel vers la mer.

Bientôt la marée renverserait complètement le cou- •

rant de la rivière. Pendant quelques heures, elle re­

pousserait le Kronkel, teinté d’algues, au sein de l’im­

mensité marécageuse du sud de la Nouvelle Guinée où

il prenait naissance. Yae attendait ce moment pour

commencer son voyage en amont, aidé par le courant.

La femme de Yae, Kautap, était assise, jambes

croisées, près du foyer central dans la case. Son plus

jeune enfant, encore sans.nom, dormait sur ses ge­

noux, bercé dans sa jupe d’herbes tressées. Se pen­

chant par-dessus le bébé, elle aspergeait d’eau de la

cruche de bambou la farine de sagou éparpillée sur le

tapis d écorce devant elle. Lentement elle pétrissait la

farine et l’eau pour en faire une pâte, laissant la fumée

du loyer lui piquer les yeux.

%ain e’ Mm’ âgé de deux ans’ jouait, heureux, à

cote d elle sur un tapis de laine tissée. Son unique

jouet était un crâne humain dont les orbites fixaient le

plafond noirci par la fumée. Poli par des Ses de

manipulation, le crâne de couleur ocre brillant était

conserve en mémoire du nère Hp v™ ™ •

longtemps et aussi comnjfétiche ncS?\* dep?S

mauvais esprits. Mais nour Îp w loigner les

qu’un jouet luisant. P e pet 1 Mlr1’ ce n’était

*Ambassadeur à Haenam* 9

Yae s’adressa à Kautap sans se retourner: *«Uvur*

*haramavi maken; du famud, es!* La marée va chan­

ger: fais cuire mon sagou tout de suite!»

Ses doigts habiles travaillèrent rapidement la pâte

humide pour lui donner une forme allongée et mince

qu’elle enroula dans les feuilles de *yohom* et mit en­

suite sur les braises ardentes. Pendant ce temps, Yae

préparait ses ornements pour son voyage. Il se couvrit

les reins d’un pagne de lianes qui, dans la tribu sawi,

ne pouvait être porté que par des hommes ayant tué

un ennemi au combat. Yae en avait tué cinq. Il avait

coupé la tête de trois de ses victimes, comme l’indi­

quaient les bracelets de défenses de sanglier qui pen­

daient à son coude gauche.

Ses prouesses à la chasse étaient exposées ensuite

par son *sudafen,* un collier long de près de deux

mètres, composé de dents d’animaux et enroulé autour

de son cou en deux boucles. Une dent de chaque san­

glier, chien, marsupial ou crocodile tué avait contribué

à former ce collier. Des bandes de rotin finement

tissées étaient ajustées au-dessus et en-dessous des

muscles de ses bras et en-dessous de ses genoux. Sa

cloison nasale était traversée d’un os de quinze cen­

timètres taillé dans le fémur d’un cochon et aiguisé en

pointe de chaque côté.

S’il avait voyagé pour assister à une nuit de danse, il

aurait pu encore se revêtir d’autres ornements,

comme une plume d’un oiseau de paradis couleur de

feu, un serre-tête de fourrure brune et or de marsu­

pial, un éventail de plumes blanches de cacatoès, ainsi

que de peintures rouges et blanches sur son corps,

composées de coquillages pilés et de terre rouge. Mais

la mission de Yae était purement diplomatique et non

pour le plaisir, c’est pourquoi il se contentait de se

parer du blanc et de l’or de l’os poli et du rotin tressé.

Kautap employa une paire de pinces pour retirer le

pain de sagou des charbons ardents; elle écarta les

feuilles carbonisées et présenta le pain des marais fu­

mant à son mari. Yae en mangea la moitié et plaça

10 *L’enfant de paix*

“ait ^fXi&"i 6r

feu. Jetant son sac sur son épaulé ü retira du râtelier

son arc de près de deux métrés de long, en Dois ae

parier noir. L’une des extrémités était garnie de

bXtares afin de pouvoir faire office de lance dans un

combat en corps à corps. Yae sélectionna aussi une

poignée de flèches de bambou aux pointes acerees.

Tenant dans une main l’arc et les flèches, il prit enfin

sa pagaie qui, avec son bouclier de guerre, son tam­

bour, sa hache de pierre, sa lance,, sa pirogue et son

arc, complétait la panoplie de ses principaux biens ter­

restres.

La pagaie était un exemple frappant de l’artisanat

sawi. Fabriquée d’une seule pièce de bois rouge foncé

de trois mètres de long, elle portait au bout une

grande lame rectangulaire gravée de motifs exotiques

et à l’extrémité du manche une figure ancestrale auda­

cieusement sculptée. Au-dessus de la figure ances­

trale, les caractéristiques barbelures acérées avertis­

saient que la pagaie de Yae pouvait également servir

de lance.

Yae sortit à l’entrée de sa case dans l’arbre. Autour

de lui, les six autres cases suspendues du village de

Mauro semblaient flotter dans la brume dorée du

matin.. Elles semblaient gauches, bossues et en forme

de pains. Elles étaient longues d’une bonne douzaine

de métrés et se dressaient à une hauteur de dix à

quinze métrés sur pilotis, au-dessus de l’enchevêtre­

ment du sous-bois tropical. En plus il y avait quatre

TTTÏ S’élevant à moins d\* mètres

nÂâi- V famille1s sawis n’avaient pas eu l’initiative

de bâtir des cases dans les arbres, choisissant dp roc

ter plus vulnérables aux attaques sXSî que CX

vue le deVenv^n^te 7 ““ bonne

fants pouvaient »

dans — suspendue pend^ q^e 1X X?

*Ambassadeur à Haenam* 11

pères et frères arrosaient de flèches l’ennemi qui

empiétait sur leur territoire, ou même descendaient au

sol pour engager l’ennemi dans un *waru mim* ou «jeu

de lance».

Alors que Yae commençait à descendre la longue

échelle fixée par des lianes, la voix de Kautap s’éleva

plaintive: «Pourquoi vas-tu si souvent à Haenam? Ne

te sens-tu pas mal dans ta peau là-bas?»

Yae continua sa descente. «Si je n’y avais pas

d’amis, je n’irais pas» fut sa seule réponse. L’échelle

s’inclinait vers l’intérieur de la maison où elle était à

l’abri des pluies tropicales et du soleil. Yae descendit

jusqu’en bas sans toucher une seule fois du doigt

l’échelle pour chercher un appui, parfaitement en

équilibre sur chacun des échelons.

Son jeune frère Sao était assis, le dos voûté, sur une

bûche au pied de l’échelle, tremblant de la fièvre de la

malaria et cherchant en vain à se réchauffer aux

rayons du soleil matinal qui brillait maintenant sur le

village, provoquant la montée de la vapeur au-dessus

du feuillage humide de rosée. Yae le réconforta, mais

Sao pouvait à peine lui répondre, tellement il claquait

des dents.

Quelques mètres plus loin en aval du fleuve, le cou­

sin de Yae, Wasi, et ses trois femmes, chargeaient

leur pirogue d’instruments pour couper le sagou en

vue d’un voyage dans la jungle. Yae appela Wasi. «Je

vais à Haenam. Je serai de retour après le coucher du

soleil. Je vais inviter mes amis à notre danse du *bisim*

à la nouvelle lune».

Wasi lui souhaita beaucoup de succès dans sa mis­

sion en montant à l’arrière de sa pirogue lisse et en la

poussant dans l’eau. Ses trois femmes se tenaient bien

à l’avant de l’embarcation de dix mètres de long, deux

d’entre elles portant leurs bébés attachés sur leur dos

dans des sacs fabriqués à cet usage. Les trois femmes

levèrent leurs pagaies simultanément et se dirigèrent

en aval vers l’embouchure d’un petit affluent qui les

conduirait vers le marais de sagoutiers. Une réserve

12 *L’enfant de paix*

de charbons chauds dans un récipient.

aux nieds de Wasi. Avec ces charbons, elles allume-

raient plus tard leur feu pour faire cuire le, repasi de

l’après-midi composé de sagou fraîchement récolté

dans les marais. • .

Yae déposa son arc et ses fléchés dans sa pirogue et

embarqua. D’un coup puissant et décidé, il dirigea

l’embarcation au nez pointu en amont au moment ou

les feuilles à la surface s’arrêtaient dans leur course

vers la mer. Au moment où il disparaissait derrière un

coude éloigné de la rivière, les feuilles se déplacèrent

en amont derrière lui'.

Kautap regarda son mari disparaître avec un fron­

cement de sourcils sur son visage noirci par la fumée.

Le bébé commença alors à remuer et à pleurer. Elle

tint l’enfant contre sa poitrine et lui donna le sein,

■ souhaitant que Yae abandonne son ambition de former

une alliance entre Mauro et Haenam.

Un groupe de cacatoès bruyants s’envola comme la

pirogue de Yae apparaissait soudain de dessous l’écran

de feuillage au bord de la rivière, allant encore en

amont. Un crocodile sommeillant sur un tronc flottant

s éveilla à cause de leurs cris, bâilla en direction de

Yae puis plongea sur le ventre, agitant sa queue mas­

sive verticalement pour descendre dans les profon­

deurs.

Yae glissa vers un coude de la rivière et le

contourna, se souvenant une fois de plus de la série

événements qui l’avait conduit à devenir l’unique

SnamvL6 U° P0Ur vüli®e en amont>

Haenam. ,Yae avait rencontre sept mois plus tôt à

proviste, un groupe de cinq hommes venant de

Haenam, alors qu’il chassait les oies sauvages près de

la source de l’affluent Aym Yae s’était?

ment blotti an fnnri s était immédiate-

*Konalum!* Ne prends pas ton arc! Je te connais -

*Ambassadeur à Haenam* 13

ton nom est Yae et je suis ton parent, lui dit le grand

étranger.

Yae leva quand même son arc, mais n’ajusta pas de

flèche. Au lieu de cela, il demanda: «Quel est ton

nom?»

— Mon nom est Kauwan. Je suis le plus jeune fils du

beau-père de ta mère, fut la réponse.

— Pourquoi es-tu venu à la rivière Aym? Sans doute

tes amis et toi vous êtes en train d’espionner, répliqua

Yae en le défiant.

— Non, dit Kauwan. Ce matin j’ai blessé un sanglier

et nous avons suivi sa trace ensanglantée jusqu’ici.

Regarde, il y a une trace fraîche de sang ici sur l’herbe

et voici les traces faites par le sanglier qui a pataugé

dans la boue il n’y a pas longtemps.

— Laisse-moi t’embrasser, nous sommes parents.

Yae avait entendu sa mère parler de Kauwan, mais

il hésitait encore. Kauwan prit un petit morceau de

bambou pointu de sa sacoche, coupa une mèche de ses

cheveux noirs, l’enveloppa dans une feuille et l’offrit à

Yae.

Rassuré par ce signe de sincérité généralement ac­

cepté, Yae se rapprocha, prit le cadeau de Kauwan et

le mit dans sa sacoche. Kauwan avait démontré par

cette offrande qu’il désirait davantage qu’une simple

relation passagère avec Yae.

Les deux hommes s’embrassèrent pendant que les

quatre compagnons de Kauwan exprimaient de vive

voix leur accord. C’est alors que Kauwan fit sa propo­

sition.

— Yae, écoute-moi. Depuis longtemps le peuple

kayagar à l’est fait de fréquentes incursions chez nous

et nous avons perdu beaucoup d’hommes sous leurs

coups. C’est pourquoi nous voulons la paix avec

Mauro, afin de pouvoir venir librement dans cette di­

rection pour couper le sagou sur nos frontières occi­

dentales.

— J’ai convaincu les hommes de Haenam que nous

avions besoin d’un homme qui peut voyager librement

14 *L’enfant de paix*

entre ton village et le mien P0™-’ sed

termédiaire. Tu es exactement Ihom .

avons besoin. Je te nomme maintenantm . ’

Si tu acceptes, viens dans trois jours dans notre vil­

lage. Je t’attendrai pour assurer ta sécurité quand tu

arriveras. .

Les quatre amis de Kauwan ajoutèrent qu ils

protégeraient également la vie de Yae au pnx de la

leur si cela s’avérait nécessaire.

Le cœur de Yae commença à battre plus vite. Les

hommes de son propre clan à Mauro avaient également

commencé à se plaindre des raids accablants du peuple

asmat à l’ouest. Si des relations pacifiques s’établis­

saient avec Haenam, les palmes de sagoutiers qui

poussaient dans la zone neutre entre Mauro et Hae­

nam pourraient être récoltées librement, délivrant

ainsi son peuple de la nécessité de s’aventurer près des

frontières asmats pour trouver de la nourriture.

Plus tard, Haenam et Mauro pourraient même

s’unir pour infliger un coup décisif aux Asmats et aux

Kayagars, gagnant ainsi un répit pour les deux villa­

ges dans les deux directions. En tant qu’artisans de ce

pacte, Yae et Kauwan pouvaient tous les deux espérer

voir leur prestige augmenter aux yeux de leurs conci­

toyens. Des hommes avec des filles en âge de se ma­

rier dans les autres clans sawis seraient sûrement en­

clins a promettre une de leurs filles à Kauwan et à

Yae, aidant ainsi l’un et l’autre à se rapprocher de

b™èfanié.Pœæder ™ harem de ™q femmes en

conde femme, ySepm\la de sa se-

cer et trouver encore dWrSTnt deSH? la remPla-

pour lui une obsession constantef devenu

et à l’improviste, l’assouvi^p™o^5lntenant’ soudain

semblait à portée de main s’il !^ent dÂc.ette obsession

main s il pouvait faire confiance à

*Ambassadeïcr à Haœnam* 15

la promesse de Kauwan et de ses amis.

Yae jugea Kauwan du regard. Les yeux de Kauwan

brillaient d’une sincérité évidente. La relation entre sa

mère et Kauwan était un facteur rassurant. Il avait

également volontairement donné une mèche de che­

veux à Yae. En ce qui concernait l’histoire à propos de

Haenam continuellement harcelé par les Kayagars et

poussé plus à l’ouest, Yae savait déjà que c’était vrai.

D’un autre côté, Yae savait qu’un certain nombre de

personnes du clan Kangae à Haenam avaient encore

des griefs contre les gens de Mauro. Pouvait-il être sûr

que Kauwan et ses amis seraient assez forts pour le

protéger au cas où cette faction de Kangae déciderait

de se venger quand Yae apparaîtrait? Les quatre bra­

celets de défenses de sanglier que Kauwan portait au

bras gauche prouvaient qu’il était un guerrier avec

lequel il fallait compter. Mais Kauwan était peut-être

plus proche du clan de Kangae que de celui de la mère

de Yae.

Avec ruse, Yae interrogea Kauwan à propos de ses

relations avec les Kangaes. Kauwan devina immédia­

tement le but de ces questions et assura Yae que les

chefs de clan de Kangae avaient dit qu’ils accepte­

raient des réparations en nature sans demander de vie

humaine. Quelques biens seraient un petit prix à payer

en échange de tout ce que Yae espérait retirer de la

transaction.

Néanmoins Yae retarda sa décision pour attendre le

résultat d’un autre test. Il invita Kauwan et ses amis à

l’accompagner pour rendre une courte visite à Mauro

afin de pouvoir continuer leur discussion. S’ils étaient

prêts à lui faire confiance pour leur protection dans

cette aventure, ce serait une preuve supplémentaire

qu’ils désiraient vraiment la paix avec Mauro.

Kauwan répondit avec un grand sourire: «Nous se­

rions heureux de t’accompagner, mais nos femmes et

nos enfants nous attendent près de la rivière Hanai et

espèrent que nous reviendrons avec de la viande de

sanglier. Nous devons trouver notre proie, l’égorger

16 *L’enfant de paix*

et la ramener chez nous avant qu il fasse nu^>s

C’était un refus raisonnable, pensa Yae. Il devait

maintenant prendre la décision sans autre test. S il

refusait, quelqu’un d’autre de Mauro se verrait peut-

être offrir le même honneur plus tard et accepterait,

obtenant par la suite des résultats favorables. Qu il

serait irrité si cela arrivait!

D’un autre côté en acceptant, il tombait peut-être

dans un piège et perdrait la vie. Intérieurement, Yae

vivait intensément le suspense du moment, ce genre

de suspense qui forme l’ingrédient-clé des légendes

sawis qui l’avaient fasciné depuis l’enfance. *Il* était

maintenant le héros faisant face au choix terrible!

Soudain sa décision fut prise. Il prit le petit morceau

de bambou aiguisé, se coupa une mèche dé cheveux et

la donna à Kauwan qui l’accepta avec le sourire.

Alors Yae prit l’avant-bras de Kauwan, le serra

fermement et dit:

*— Sarimakon, es!* Je viendrai sûrement. C’est

décidé!

Alors, si nous trouvons le sanglier que nous tra­

quons, sois sûr que nous garderons la moitié de son

toie pour toi quand tu viendras dans trois jours, dit

Kauwan. J ’

Yae répondit: *«Timzn konahari!* Merci, mon ami’»

et ils se séparèrent. Ayant donné sa parole, Yae avait

virtuellement scellé son destin. A moins qu’il n’ait une

preuve séreuse de traîtrise, il ne pouvait changer

de iâche-D d-ai‘ àX

gner sans'êto^invitéYanTmfeM1’’0861'^ 1,accomPa'

risques seul, il ne devrait narfîa’ ar V prenait les

personne d’autre du village Hger S°n honneur avec

2

GAVE D’AMITIE

Le soleil de midi avait fait couler des gouttes de

sueur du front de Yae avant d’atteindre l’entrée de

l’affluent Hanai qui mène dans le territoire d’Haenam.

Il quitta le cours du Kronkel, large de soixante

mètres, et sentit bientôt sa peau se rafraîchir à l’om­

bre épaisse de la rivière Hanai, au cours étroit bordé

par la jungle. Debout dans sa pirogue, il se pencha

pour boire, puisant l’eau de sa main. Mais il ne but pas

l’eau dans sa paume. Au contraire, il lançait l’eau en

l’air par poignée et la rattrapait de la bouche à la re­

tombée.

Toute autre manière de boire de l’eau de la rivière

était indigne de lui. Cela aurait également pu être

dangereux. Des esprits méchants vivaient dans la

rivière et si quelqu’un ne buvait pas de la manière

prescrite, il s’exposait ainsi à leur assaut.

Yae se redressa et ses yeux scrutèrent la végétation

qui surplombait la rivière devant lui. Le voilà! Le

crâne au rictus sarcarstique d’un infortuné Kayagar

tué par Nair, l’un des plus terribles guerriers de Hae­

nam.

Le crâne pendait à une branche, les orbites remplies

de graines rouge vif incrustées dans de la gomme

noire, lui donnant une apparence des plus menaçantes.

Des plumes palpitantes, pendant de chaque trou

d’oreille, donnaient l’apparence de cheveux. C’était un

avertissement aux ennemis de Haenam.

Yae sourit en se remémorant la terreur qui avait fait

se hérisser ses cheveux sur la nuque à la vue de ce

crâne, le jour où pour la première fois, sept mois plus

tôt, il s’était approché d’Haenam. S’armant de cou­

rage, il s’était forcé à manier sa pirogue pour dépasser

le crâne et avait finalement atteint la plaine ver­

doyante où Haenam résidait actuellement. L’on avait

regardé calmement son approche solitaire, pendant

18 *L’enfant de paix*

que Kauwan l’attendait au bord de l’eau pour l’accueil-

“X^houait sa pirogue et mettait pied à

terreJKauwan avait soudain pris un arc et une poigee

de flèches derrière un buisson.

des autres et l’agitant dans sa main droite, fl avait

tourné le dos à Yae et avait fait face a sa propre tribu.

Avec un grand cri guttural, il avait alors bondi en 1 air

et s’était mis à courir de long en large entre Yae et son

propre peuple.

Il lançait un formidable défi ponctue de violents

grognements simulant la colère. «Mon ami est le bien­

venu! Il est venu sur mon invitation! Où est celui qui

oserait lui faire du tort? On ne lui fera aucun mal! Ma

main est forte!»

C’était une parade coutumière de force appelée *sa­*

*ravon* pour rassurer l’invité, et en même temps, don­

ner un moment de réflexion à quiconque aurait des

intentions hostiles. Sans cette coutume du *saravon,*

Yae se serait senti mal à l’aise. Les hommes de Hae-

nam avaient calmement observé la scène depuis leurs

balcons. La plupart d’entre eux étaient assis, une

jambe à plat sur le sol et l’autre genou à la verticale,

chacun faisant reposer son menton sur le genou

dresse. \*

Après le *saravon,* Kauwan avait chaleureusement

embrasse Yae. Les autres hommes d’Haenam étaient

descendus un par un de leurs cases et avaient suivi

de Kauwan en l’embrassant - sauf les hom-

d’exprin^rX bons att<!ndaie,nt une réparation avant

Kauwan ,

hommes longue de 25 ,maison des

centrale du village et-où les’fa™ etait a structure

pénétrer que su/ invitation K™mes ne Pouvaient

Yae la place domé à

an centre de la longue structure d herbe fraiche>

Bientôt Yae fut entouré ,

chefs guerriers d’Haenam,

*Gavé d’amitié* 19

Maum, Giriman, Mahaen, Nair, Kani et Warahai, dont

les noms étaient redoutés par les Sawis, Kayagars et

Asmats. Ils avaient à tour de rôle posé des questions

polies au sujet de ses parents. Derrière eux se te­

naient assis les plus jeunes hommes qui écoutaient

respectueusement en silence. Des plats de sagou

fraîchement préparés par les femmes dans les cases

familiales furent apportés et servis à Yae dans un plat

richement sculpté de dessins ancestraux compliqués.

Il avait courtoisement attendu que ces hôtes soient

également servis, puis avait mangé avec eux. Yae

avait remarqué que graduellement la conversation

s’était portée sur le sujet du paiement pour les torts

non encore réparés que le clan Kangae réclamait à

Mauro. Mais Yae était prêt. Il avait sorti de son sac un

certain nombre de têtes de hache en pierre, de grands

coquillages de mer et d’autres objets précieux que les

gens de son village avaient envoyés pour régler leurs

dettes envers le clan Kangae.

Un homme nommé Giriman avait grimacé de plaisir

en rassemblant les trésors et les avait portés aux

hommes de Kangae qui attendaient encore dans leurs

maisons, jusqu’à ce que le paiement soit versé. Pen­

dant ce temps, Kauwan avait apporté le gros morceau

de foie de porc fumé qu’il avait promis de réserver à

Yae, et Yae l’avait mis dans son sac pour le manger

plus tard.

Peu après, Giriman était revenu avec les gens de

Kangae qui avaient donné la main à Yae et l’avaient

assuré qu’ils acceptaient le paiement. Ils s’étaient en­

suite joints à l’assemblée, écoutant avidement chaque

parole.

Puis, pendant un moment, les gens d’Haenam

avaient couvert Yae de compliments, disant qu’ils

avaient entendu parler de ses prouesses au combat et

à la chasse. Après quoi la conversation avait tourné

sur la misère provoquée par les Kayagars et les As­

mats et le besoin d’un répit commun pour Haenam et

Mauro qui se rapprocheraient l’un de l’autre et s’éloi­

20 *L’enfant de paix*

gneraient de leurs fnnel™s' it exprimé son désir de

Yae s’était alors leva et avart expn ,

retourner a Mauro. Ce ta , trahison

intérieurement sachant que, s il y avait une tra son

en route c™ tait le moment où cela allait se manifester.

Mis au lieu de cela, ils l’avaient.escorte de bon cœur

iusou’à sa pirogue, en répétant le en d adieu sawi

*Aminahaiyol* pendant qu’il descendait la nviere Hanai

vers le Kronkel. .

Yae se rappelait son exaltation pendant cette

journée de voyage de retour sept mois plut tôt. Il était

arrivé chez lui au crépuscule, avait gnmpé sur le por­

che de sa case suspendue et avait crié à voix forte à

tous ses concitoyens dans l’éloquent idiome sawi:

— Où est le courroux qu’Haenam nous portait? Au­

jourd’hui j’ai brisé toutes les langues de colère! Au­

jourd’hui j’ai recousu le chemin vers Haenam qui

s’était déchiré. J’ai répandu l’eau fraîche (la paix) au

sein de nos villages!

Il avait alors ponctué son discours du cri de triom­

phe sawi «EEEHAAA!» et avait écouté avec plaisir le

murmure excité des conversations que son discours

avait provoquées dans toutes les maisons élevées au­

tour de lui et dans les maisons basses en-dessous.

Ce n’était que le commencement. Pendant ces sept

derniers mois, il avait visité Haenam dix fois, et cha­

que fois, il avait été reçu de la même manière chaleu­

reuse. Sa confiance avait grandi à chaque visite

jusqu a maintenant, alors qu’il s’approchait d’Haenam

était2'6"16 f°18’ 6t PSS 1,ombre d’un malaise ne

Il connaissait maintenant la plupart des hommes

fo?œs

Mauro. Il était confiai de. son propre clan à

uns allaient accepter son taSion qUel<iues'

pour toute une nuit de danse toZ *l* > accompagner

quoi, on aborderait les nroiets n W \* Mauro. Après

sion chez les Kayagars ou chez SX"”

*Gavé d’amitié* 21

Comme à l’accoutumée, Kauwan accueillit Yae sur

la rive et le fit monter à la maison des hommes. Un par

un, d’autres hommes dont il avait fait connaissance,

entrèrent et firent cercle autour de lui. La conversa­

tion, émaillée d’anecdotes et de rires, s’annonçait

agréable comme d’habitude. On plaça devant Yae des

aliments qu’il mangea avec ses hôtes. Alors il lança son

invitation.

Giriman fut le premier à répondre. «Tu es devenu

maintenant un vieil ami pour moi. Bien sûr, je viendrai

au *bisim* à Mauro!» Mahaen, ainsi que Kauwan,

donnèrent une réponse affirmative.

Bientôt un total de douze hommes avaient accepté

l’invitation. Yae était ravi. Puis ils tendirent à Yae une

cordelette de fibres ligneuses en le priant d’y faire

autant de nœuds qu’il faudrait compter de jours avant

la date du festin.

Yae accepta la cordelette avec plaisir et commença à

y faire les nœuds. Pendant qu’il était occupé à sa

tâche, Mahaen regarda Giriman et haussa discrète­

ment les sourcils. Giriman vit le signal et le transmit à

Maum. Maum le transmit à Kani, et Kani à Yamasi. A

ce moment-là, tous les hommes d’Haenam présents

avaient reçu le signal. Mahaen glissa doucement la

main droite sous le bord de la natte tressée sur la­

quelle il était assis et en tira un poignard en os très

pointu, taillé dans le fémur d’un immense casoar.

Giriman, Yamasi et Maum se mirent debout très

négligemment et firent mine de s’étirer, tout en reti­

rant des lances aux pointes acérées du râtelier à armes

au-dessus d’eux. Grimaçant méchamment, ils tinrent

les lances brandies au-dessus de Yae pendant que,

penché sur, la cordelette, celui-ci faisait des nœuds.

D’autres dans l’assemblée s’armèrent de même. Des

haches de pierre et des lances, des arcs et des flèches

apparurent comme par magie d’en-dessous les nattes.

Chaque homme qui était armé se leva tranquille­

ment et s’approcha de Yae. Le seul hôte qui ne prit pas

d’arme fut Kauwan. Il s’adossa simplement contre le

22 *L’enfant de paix .*

mur, souriant et entretenant la conversation avec Yae

faisait de plus en plus sombre

auto deEt que le silence

narcourue d’un frisson glacial, mais il s obligea a lever

fe”avec optimisme. Il vit d’abord les annes; purs

plus terrifiant encore - les yeux de ses hôtes. Tous les

yeux étaient rivés sur lui, dilates par une atroce anti­

cipation, tendus pour observer l’expression de Yae.

Puis ils virent ce qu’ils attendaient depuis sept mois -

le changement d’expression du visage de Yae.

Avec une satisfaction méchante, leurs yeux guet­

taient le spectacle de la confiance sereine qui s’effaçait

peu à peu pour faire place à une abjecte terreur, d’un

espoir entretenu subitement frappé du plus noir

désespoir. Pendant des mois, ils allaient se livrer à des

descriptions avides de chaque détail qu’ils observaient

maintenant dans ce moment de vérité. Ils rivalise­

raient dans la description des yeux dilatés de Yae, de

ses lèvres tremblantes, de ce corps soudain inondé de

sueur froide. La maison des hommes serait secouée de

rire à chaque nuance oratoire.

Comme Yae restait cloué sur place, suffoqué de ter­

reur, Giriman lui fît face, la lance dressée comme pour

frapper. Yae vit la bouche de Giriman ouverte et en­

tendit la voix cruelle siffler ces mots: *«Tuwi asanai*

*nmkaennl* Nous t’avons gavé d’amitié pour le massa­

cre!»

C’était une vieille expression sawi, concise et impla­

cable, qui exprime en trois mots l’un des aspects les

plus fondamentaux de la culture sawi - le culte de la

trahison. Yae comprit que les hommes de Haenam

mZœrtto Kntention de le massacrer,

reprises, ils avaient décidé dXlrZS-exSon

aurait pu commettre nr ^perimePte en trahison

*Gavé d’amitié* 23

c’était faire preuve de cette duplicité raffinée qui est le

thème central des légendes sawis.

Les hommes de Haenam accomplissaient un idéal

antique. Yae connaissait aussi les mêmes légendes qui

motivaient maintenant les hommes de Haenam. Son

erreur consistait à penser que ces légendes étaient

séparées de la vie réelle, parce que les intérêts politi­

ques et personnels du moment présent étaient plus

concrets que les impératifs historiques.

Comme les lances se dreèsaient toujours au-dessus

de lui, le cerveau de Yae saisit enfin la situation.

Pourquoi était-il venu à Haenam? Parce qu’il avait fait

confiance à Kauwan. Kauwan? Où était-il maintenant?

Peut-être y avait-il encore de l’espoir en Kauwan?

Un cri étouffé s’échappa des lèvres de Yae. «Kau­

wan! Où es-tu? Protège-moi, Kauwan!»

Kauwan se tenait entre deux guerriers armés et le

regarda. Il parla lentement et calmement, de manière

sacarstique: «Je leur ai dit que ce n’était pas bien, que

tu es mon ami et qu’ils ne devraient pas te traiter

ainsi. Mais Maum m’a promis sa fille en mariage si je

gardais le silence. Dommage, mon ami. Je crois que je

ne vais pas t’aider».

Yae lui cria avec angoisse: «Ne dis pas cela, Kau­

wan! Respecte ta promesse!»

Il essaya de se mettre debout, mais la lance de

Maum le frappa au côté. Un puissant rugissement de

soulagement retentit autour de lui, alors que d’autres

lances s’approchaient. Yae tomba sur un genou et ap­

pela de nouveau Kauwan à l’aide, en essayant en vain

d’arracher la lance de son côté.

Kauwan se détourna et dit simplement: «Tu aurais

dû me donner un enfant de paix. Alors je t’aurais

protégé».

A ces mots, une image se forma dans l’esprit de Yae,

une tendre image déformée par la douleur, celle de

Kautap assise, jambes croisées, près du feu, le bébé

encore sans nom endormi sur ses genoux. Le bébé!

j

24 *L’enfant de paix*

Seul ce bébé aurait pu le sauver! Mais maintenant il

etUnîhMtede pierre le frappa par derrière, juste

en-dessous de l’omoplate. Il tomba en avant sur le

plancher de sagou, haletant de douleur. Une fléché lui

transperça la cuisse et sa piqûre aigue 1 inonda dune

rage soudaine. Il se dressa en rugissant, ruisselant de

sang, et s’élança vers ses bourreaux alors qu une autre

lance lui transperçait le mollet. Ils s écartèrent sim­

plement devant lui, poussant des cris d’amusement,

puis l’entourèrent encore.

Yae tomba à nouveau et se retrouva en train de

regarder à travers une large brèche dans le plancher

pas encore terminé de la maison des hommes. Quelque

cinq mètres plus bas, il vit des poulets dresser le cou

pour regarder en l’air, dérangés par le tumulte au-

dessus d’eux. Il se souvint qu’il avait laissé sa pagaie

enfoncée dans la boue de la rivière. S’il pouvait sortir

de la case et atteindre sa pagaie, il pourrait utiliser son

extrémité en forme de lance pour prendre au moins

une vie en échange pour la sienne.

Il glissa vers le bas, la tête la première, à travers la

brèche, mais la lance qui lui avait percé le mollet se

prit dans les piquets de chaque côté, le laissant sus­

pendu la tête en bas. Se tordant désespérément dans

le vide il ne pouvait qu’attendre pendant que les occu­

pants de la maison des hommes descendaient rapide­

ment les escaliers à chaque extrémité du bâtiment et

couraient vers lui, ajustant des flèches de bambou à

teSra de eStaeS e‘ eltfantS accouraient également,

nchettr

Ermite: 'xe-dLes 5-daufxe

bourreaux, léchant du mfeùx mrtk pietlnern™ts des

qui s’écoulait, jetant Pouvæent le sang

qu’on leur marchait dessus per$ants chaque fois

*Gavé d’amitié* 25

Quand enfin Yae fut mort, quelqu’un retira la lance

qui le retenait et laissa choir le corps sur un tapis de

flèches de bambou. Les guerriers dansèrent sauvage­

ment autour du corps, poussant des cris de victoire,

chacun se vantant de la part qu’il avait jouée dans la

trahison puis le massacre. Certains se penchèrent et

commencèrent à arracher les flèches et les lances de la

chair déchirée.

Puis survint le grand guerrier musclé appelé Maum,

une hache de pierre nouvellement aiguisée sur

l’épaule. Etant celui qui avait acheté le silence de

Kauwan, il réclama le droit de prendre la tête de Yae.

Les autres s’écartèrent comme il s’approchait du corps

et levait haut sa hache. Des enfants aux yeux élargis

tressaillirent comme la hache tombait et tombait en­

core, tailladant les tendons et les vertèbres jusqu’à ce

que la tête fut sectionnée.

Entre-temps, l’ami de Maum, Warahai s’était ap­

proché, son fils Emaro à ses côtés. Maum leva la tête

coupée et la tendit vers le garçon. Warahai se tourna

alors vers Emaro et dit: «Ton nom est Yae!»

Le nom Emaro n’était qu’un nom provisoire, utilisé

en attendant que l’occasion se présente de donner au

garçon le nom d’une victime tuée spécialement pour

lui. Alors que ses proches l’appelaient encore de temps

en temps Emaro, son «nom de puissance» désormais

serait Yae. Tout pouvoir surnaturel présent en Yae

serait désormais ajouté à la force vitale du garçon por­

tant son nom.

Maum fit ensuite dire à une femme nommée Anai

que la mâchoire de Yae lui serait donnée comme collier

pendant les fêtes appelées *eren* qui, d’habitude, sui­

vaient la prise d’une tête. Quand la femme reçut le

message, elle cria de joie et dansa pour célébrer ce

grand honneur.

Quand le corps de Yae eut cessé de saigner, quel­

ques hommes le soulevèrent et le portèrent dans la

maison des hommes, laissant les chiens lécher le sang

par terre et sur les buissons où il était tombé. Au

26 *L'enfant de paix*

milieu de la maison des hommes, des feuilles: de bana­

niers furent d’abord étendues sur le s , P • ,

sans tête de Yae y fut dépose. Des essanns de mouehes

s’agglutinèrent immédiatement sur les plaies ouver

Les ornements de Yae furent réclamés par

différents hommes et retirés du corps. Kauwan était

déjà parti au bord de la rivière pour reclamer

l’élégante pagaie de Yae.

Puis trois hommes désignés par Maum pour décou­

per le corps s’approchèrent avec des couteaux de bam­

bou aiguisés comme des rasoirs. Des spectateurs

réclamaient en criant avec excitation différentes par­

ties du corps de Yae, et Maum donnait son accord à

chaque demande. Puis le carnage commença.

Tandis que les hommes étaient occupés par le

découpage, les femmes qui ne pouvaient entrer dans la

maison des hommes que sur invitation, prirent les

tambours de leurs maris, pères ou frères respectifs, et

commençèrent à danser le long de la maison des hom­

mes. Soutenant un chant rythmé très aigu, elles ta­

paient à l’unisson sur des tambours en peau de lézard

collés avec du. sang humain. Leurs lourdes jupes

tressées ondulaient en cadence au bruit assourdissant

des tambours. Les plumes jaunes d’oiseaux de paradis

flamboyaient dans la lumière du soleil. Le soleil était

au zénith et la sueur ruisselait de chaque corps. Des

enfants nus s embrassaient l’un l’autre, sautaient de-ci

de-la, ou jetaient des bâtons en l’air pour démontrer

1 intense excitation qui les possédait.

avaient déjà goûté à la chair humaine

rn^fe>Ceirent a taqumer ceux qui ne l’avaient pas en­

core fait, les assurant que le goût était semblable au

*riw*.E":„Tsoar-Pourquoi seraient-fls kerke-

D’autres riaient nerveusement et disaient: *<Rigav*

*Gavé d’amitié 27*

*bohos fat fadon, hava ke fadyfem ganil* Pourquoi

mangerait-on de la chair humaine?»

Finalement tous surmonteraient leur sentiment de

*kerkeriyap* et participeraient à la cérémonie, sinon à

cette occasion, alors à une autre plus tard. Mais aucun

Sawi ne pouvait jamais oublier la terreur de ce pre­

mier repas de chair humaine. Cela marquait l’une des

étapes principales que chacun devait franchir pour

connaître l’ultime essence de l’existence sawi. Le jour

où un individu mangeait cette chair, il lui semblait que

ses yeux s’ouvriraient à la connaissance du bien et du

mal.

Quand presque toutes les parties du corps de Yae

eurent été disséquées et placées sur des grils de bois

pour grésiller sur les différents feux de la maison des

hommes, tous les hommes célibataires descendirent.

Avec les femmes et les enfants, ils se retirèrent à la

lisière de lajungle au-delà du village.

Quand Maum vit qu’ils étaient suffisamment

éloignés, il déposa la tête de Yae sur le côté, prit une

pierre étroite et un maillet de bois et s’accroupit au-

dessus de la tète. Un autre homme tint fermement la

tête pendant que Maum enfonçait la pierre à travers le

côté du crâne. Les essaims de mouches sur les longs

cüs noirs de Yae luttaient pour ne pas tomber sous les

coups qui pleuvaient.

Les jeunes gens, les femmes et les enfants avaient

d’abord quitté les parages parce qu’il leur était *apsar*

«interdit» d’entendre le bruit du crâne qui se fendait.

Quand l’opération fut terminée, ils s’attroupèrent à

nouveau près de la maison des hommes et la célébra­

tion continua. .

Entre-temps, Maum avait commencé à extraire la

cervelle du crâne par l’ouverture qu’il avait percée.

Ses amis apportèrent des feuilles et des plats en bois

de différentes sortes pour récolter leur morceau de

cervelle, à manger avec la chair quand elle serait cuite.

Maum ne mangerait pas de cervelle.

Après cela, Maum effectua une cérémonie appelée

28 *L’enfant de paix*

*yagon* pendant laquelle il hissa le crâne de Yae *^out*

de son arc et attacha celui-ci en oblique sur un mu de

la maison des hommes. Puis a fete cannibale

commença, suivie des rites complexes appe es *eren*

pendant lesquels les femmes furent invitées a se tenir

à un bout de la maison des hommes, et que la mâchoire

de Yae était présentée à la femme nommee Anai qui la

pendit autour de son cou comme un ornement de prix.

Quand les soupçons sur la mort de son mari furent

confirmés, Kautap se rasa la tête, descendit de la case

suspendue en se lamentant et se jeta dans la boue de la

rivière, se tordant d’une angoisse incontrôlée. Elle

prit également la hache de pierre de Yae et la jeta

dans la rivière afin que son esprit puisse l’utiliser dans

le monde des morts. D’autres parents tuèrent le co­

chon sauvage que Yae avait spécialement apprivoisé

et élevé en vue de la fête avec Haenam, afin que l’ani­

mal accompagne son esprit.

Puis le village entier commença à pleurer la mort de

Yae. Les cases suspendues se balançaient sous les pas

des pleureuses qui allaient et venaient d’un bout à l’au­

tre. Pendant trois mois, les tambours se turent dans le

village par respect pour Yae.

Quant à Kautap, elle composa un chant funèbre

qu elle continua à murmurer en gémissant sans cesse

alors que les larmes ruisselaient sur ses joues couver­

tes de cendres:

\*0 qui traitera avec les enfants de trahison?

ÆtaesT Ce“ qui USent d,amitié P°” ^er

0 que faudra-t-il pour les faire cesser?»

ce ttèmêdpÏÏifXSpXnts de yÏÏ?? répétittion de

était bien au^eià de^o^Œ

*Gavé d’amitié* 29

les mots du chant funèbre de Kautap filtraient vers

l’est à travers la jungle, Maum finit par l’entendre. A

ce moment-là, la saison sèche était terminée et les

implacables tempêtes de la mousson frappaient de ra­

fales de pluie les murs de sagou de la maison des hom­

mes de Haenam. Toute la plaine verdoyante autour du

village était inondée.

Maum sourit lorsqu’on vint lui répéter les mots du

chant funèbre. Son seul commentaire fut à peine audi­

ble au-dessus du rugissement du vent: «Qui en fait

peut nous vaincre?»

Puis il bâilla et s’étendit pour une petite sieste sur sa

natte qu’il replia à moitié sur lui, pour se protéger

contre l’air froid et humide qui filtrait à travers le mur

de feuillage. Le crâne sans mâchoire de Yae, déjà poli

et luisant, roula contre l’épaule de Maum lorsqu’il tira

la natte sur lui. Il le prit et le plaça sous sa tête comme

coussin et s’endormit bientôt.

l’OIWB®£ DES îMAHS

T ps hommes de Haenam obtinrent finalement un

rénit dansTur lutte contre les Kayagars, en renouve­

lant miT ancienne alliance avec deux autres villages

Sis, Yahamgits et Yohwis. Ensemble ces trois villa­

ges infligèrent de lourdes pertes aux Kayagars qm

vivaient près des hautes eaux du Kronkel, persuadant

ainsi ces derniers de solliciter une période de paix.

Mauro, de même, forma avec succès une alliance avec

Esep, Sanapai, Tiro et Wasohwi et arriva à égaliser

les comptes contre les villages parlant asmat près de

l’embouchure du Kronkel.

Pour venger la mort de Yae, les hommes de Mauro

utilisèrent aussi leur alliance avec Esep dans un autre

but. Ils persuadèrent les hommes d’Esep d’utiliser

leurs bonnes relations avec Haenam pour attirer un

groupe d’hommes de Haenam à une nuit de danse à

Esep. Neuf hommes acceptèrent l’invitation miel­

leuse.

Comme la danse s’étirait dans la nuit noire et paisi­

ble, les guerriers de Mauro remontèrent la rivière

Aym dans leurs pirogues comme des fantômes, puis se

déployèrent en éventail dans l’obscurité, encerclant

Esep. A la première lueur de l’aurore, ils avancèrent

plus près et quand il fît suffisamment jour pour distin­

guer leurs amis d’Esep de leurs ennemis de Haenam

ils chargèrent. ’

“kÿment’,Ie chanî des danseurs et les battements

de îïtta^ue edST le crescendo des cris

. 1 attaque de Mauro. Les hommes d’Fqpn

grimpèrent rapidement dans leurs cases et em

pecherent les hommes de Haenam dp q’v S 1 t

neuf victimes désignées? essaXlnt 7 refuf?er- Les

dans l’obscurité, alors que l’écœurant c e Se ^sperser

ces transperçant la chah- résonnait ?t S°n des lan"

*L'ombre des Tuans* 31

laissèrent des traces de sang derrière eux sous le soleil

qui se levait. Ceux qui n’échappèrent pas étaient

Huyaham, Sao, Asien et Yamhwi. Esep et Mauro fes­

toyèrent royalement de la chair de leurs quatre victi­

mes, pendant que Haenam passait plusieurs jours et

nuits en lamentations effrénées sur les morts.

Après cela, les hommes de Haenam firent incursion

après incursion dans le territoire de Mauro et d’Esep,

espérant surprendre quelques petits groupes d’hom­

mes, de femmes ou d’enfants ramassant du sagou dans

la jungle. Cela restant sans succès, ils décidèrent plus

tard de choisir un moyen plus indirect de prendre leur

revanche. Mais entre temps, trois événements totale­

ment imprévus survinrent.

Une fois que des relations relativement paisibles fu­

rent établies avec les Kayagars et les Asmats, les

différents villages sawis commencèrent à avoir de

fréquents dialogues avec leurs voisins d’amont et

d’aval. Au cours de ces dialogues, les Sawis re­

marquèrent un nouveau terme qu’ils n’avaient jamais

entendu auparavant. Les Kayagars à l’est et les As­

mats à l’ouest commençaient à jacasser avec excitation

au sujet de quelque chose ou de quelqu’un appelé un

*Train.* Comme seulement une demi-douzaine de Sawis

pouvait comprendre chacune de ces deux langues

étrangères, une longue période s’écoula avant que les

Sawis fussent capables de se faire une idée de ce qu’un

*Tram* pouvait être.

Les rapports semblaient indiquer à l’unanimité que

les Tuans étaient des êtres extrêmement grands.

*Que c'était effrayant!*

Ils étaient généralement connus pour être aimables.

*C’était rassurant!*

Cependant, on disait qu’ils possédaient des armes

capables de faire jaillir du feu avec un bruit de ton­

nerre.

*Les guerriers endurcis tremblaient!*

32 *L'enfant de paix*

On racontait aussi qu’ils étaient très opposes à la

chasse aux têtes et au cannibalisme.

*Mte chance que les Kayagars chasseurs de tete et*

*lesAsmats cannibales et chasseurs de tete sment ex-*

*posés à une telle influence!*

On disait leur peau aussi blanche que la farine de

sagou... A .

*Comme ils devaient etre laids!*

... et très fraîche au toucher.

*Peut-être n’étaient-ils pas vraiment des êtres hu­*

*mains!*

De plus, leurs cheveux étaient raides ou ondulés,

mais jamais crépus et ils se couvraient *si complète­*

*ment* de peaux étranges que leurs personnes étaient à

peine visibles!

*Combien il était difficile de savoir à quoi ils res­*

*semblaient vraiment!*

D’autres informateurs affirmaient qu’on n’avait ja­

mais vu de Tuans femelles, alors que des sources plus

lointaines prétendaient qu’il en existait quelques-unes.

*Comme ils devaient se battre pour avoir des fem­*

*mes, s’il y en avait si peu!*

, Presqu’aussi étranges que les Tuans eux-mêmes

étaient les objets qu’ils échangeaient. Parmi eux se

trouvaient des instruments coupants de qualité

supérieure appelés *kapaks* pour abattre les arbres,

*pa^rangs* pour tailler les buissons et *pisaus* pour

a V1-and-e^11 avait aussi de petits bâtons

S? Te *korœP\* (ÏU1 étaient excellents pour allumer un

m!t1vGUrS s^kuru[ pouvaient raser les favoris bien

m eux que les couteaux de bambou’ *Mata kail* Ipq

dépêcher SêmS à pemet^ien

ae pocher meme dans les nvieres principales, au lieu

*L’ombre des Tuans* 33

de devoir attendre jusqu’à ce que l’eau soit assez basse

dans les plus petites rivières pour pouvoir attraper des

poissons à la lance ou à l’arc.

On racontait qu’ils avaient aussi des *rusi* dans les­

quels on pouvait se voir bien plus clairement que sur la

surface d’un étang tranquille des marais. D’un intérêt

particulier était une substance très blanche appelée

*garam,* que l’on disait de loin plus salée que le résidu

carbonisé des feuilles de sagou brûlées que les Sawis

utilisaient pour assaisonner leur nourriture. De plus

l’on disait que les Tuans distribuaient du *sabun* qui,

lorsqu’il était mélangé à l’eau et appliqué sur la peau,

enlevait non seulement la saleté apparente, mais

même la graisse! Enfin, l’on croyait que les Tuans

avaient différents types de sorcellerie appelés *obat* qui

pouvaient empêcher la fièvre et guérir les blessures,

de manière bien plus efficace que les sorciers sawis.

Plus cette fascinante histoire sur les Tuans passait

de village en village, moins les Sawis étaient sûrs de

désirer les rencontrer. Les bienfaits matériels étaient

attirants, mais s’il devait en résulter des répercussions

surnaturelles imprévisibles? Il y a longtemps, les

aïeux des Sawis étaient entrés en rapport avec les

esprits qui vivaient dans la rivière et dans la jungle.

«Les esprits ont accepté la graisse de notre peau dans

leurs rivières», disaient-ils. Aussi longtemps que cette

coexistence ténue des esprits et des hommes était

maintenue, l’univers serait en équilibre. Parfois, bien

sûr, de terribles épidémies ravageaient les villages,

mais les esprits les espaçaient à intervalles suffisam­

ment longs pour que les communautés puissent survi­

vre.

Mais si un Tuan n’ayant aucun rapport avec les es­

prits, devait introduire de la graisse de peau étrangère

dans les rivières et sur les pistes, l’équilibre de l’uni­

vers pourrait être renversé. Les esprits pourraient

user de représailles contre les Sawis à cause de cette

intrusion téméraire et inaccoutumée dans leur do­

maine, et les anciens n’auraient aucun recours pour

*0*

*:3*

J

1

34 *L’enfant de paix*

apaiser les esprits dans de telles circonstances. Proba­

blement que les Tuans eux-memes étaient des esprits

qui devraient être apaisés et il faudrait si longtemps

pour essayer de découvrir la maniéré; d apaiser•cet

autre genre d’esprit! Cela demandait déjà tant def-

forts pour survivre dans un univers dualiste d. esprits

et d’hommes; comment les villages vivraient-ils dans

un nouvel univers tripartite esprits-Tuans-hommes?

C’était là la question cruciale qui commença à préoc­

cuper les esprits des Sawis, d’autant plus que les

Kayagars et les Asmats continuaient à discuter de ces

étranges merveilles appelées Tuans. C’était un

problème entièrement nouveau, un genre de question

auquel leurs ancêtres n’avaient probablement pas eu à

faire face! Pour cette raison, il n’y avait rien dans les

légendes sawis qui pouvait guider la génération

présente dans son approche de la question Tuan. Ils

étaient livrés à eux-mêmes et ils tremblaient sous la

responsabilité d’une décision qui pouvait affecter de

façon dramatique leurs propres destinées et le sort de

leur descendance.

La crise s’aggrava subitement le jour où le

deuxième développement imprévu prit les Sawis par

surprise. Haenam avait déménagé dans un nouvel en­

droit sur l’affluent Sagudar très proche de la région

des Kayagars. Un jour, une pirogue chargée de grands

Kayagars musclés descendit la rivière avec, à bord un

f tohwaem nommé Hadi. Hadi parlait cou-

amment trois.langues: atohwaem, kayagar et sawi.

Comme la pirogue approchait d’Haenam, Hadi cria

étrange objet”étendu à aïpfedsdans 11t ram:lSâa ™

yeux brillèrent d’amusementu P'™®116' Ses

ment sur les visae-pq ^servant l’étonne-

dessus de - au-

sa grande bouche et

*L'ombre des Tuans* 35

parla dans la langue grondante des Kayagars.

Hadi traduisit: «Ceci est un *kapak».*

Les Sawis firent rapidement cercle, bouche bée. Ils

fixèrent l’objet avec le même degré d’étonnement

qu’un astronome éprouverait en découvrant un objet

provenant d’une civilisation extra-terrestre. Le *kapak*

était environ aussi long qu’une main d’homme avec une

lame brillante de près de dix centimètres de large.

L’autre extrémité était entourée d’une grosse bague

dans laquelle Hurip avait fixé le bout d’une poignée de

bois de fer conique.

Ceux qui regardaient ne virent qu’une vague res­

semblance entre l’objet et leurs propres haches de

pierre. Cela jusqu’au moment où Hadi désigna un

jeune arbre près du bord de la rivière et pressa Hurip

de démontrer ce que l’étrange objet pouvait faire.

Hurip marcha fièrement jusqu’à l’arbre, leva la hache

loin derrière son épaule droite et frappa le tronc d’un

grand coup puissant.

Hadi gloussa au recul soudain des spectateurs de­

vant le bruit étrange de l’acier coupant le bois. Hurip

arracha la hache du tronc et, en trois autres coups,

envoya l’arbre s’écraser dans le Kronkel. Pendant

trois bonnes minutes, le peuple de Haenam cria son

étonnement. Quatre coups de cet objet avaient abattu

un arbre qui aurait exigé plus de quarante coups avec

leur hache de pierre traditionnelle.

Les Sawis invitèrent Hadi, Hurip et l’autre Kayagar

dans la maison des hommes. Lorsque tous furent assis,

le fameux *kapak* passa de main en main. Respectueu­

sement, les Sawis caressaient le fabuleux instrument,

s’exclamant sur sa robustesse, sa lame effilée et son

poids. Ils pouvaient difficilement croire qu’une lame

quatre fois plus mince que la lame d’une hache de

pierre normale puisse être maniée avec une telle force

sans se briser ou s’ébrécher.

Hurip, gonflé d’orgueil d’être le premier à présenter

à une communauté entière une merveille aussi totale­

ment étrangère, raconta alors comment il avait

36 *L'enfant de paix*

échangé l’un de ses enfants contre ce *kapok* à un autre

S loin au sud-est dans le village d’Araray. Les

gens d’Araray avaient beaucoup de haches parce que,

disait-il, un Tuan habitait en ce moment au milieu

d’eux. Maintenant tous les villages kayagars yoya-

geaient vers Araray ou Kepi, disait-il, emportant

porcs ou enfants avec eux pour les échanger contre des

haches et d’autres trésors des Tuans. Certains Sawis

étaient prêts à demander à Hurip s’il voulait échanger

sa hache, mais quand ils entendirent qu’il avait donné

un enfant pour l’acquérir, ils y renoncèrent.

Après un moment de profond silence, un jeune

guerrier sawi musclé nommé Kani prit la parole de

l’extrémité de la maison des hommes: «Hurip, pour­

quoi ce Tuan est-il venu habiter à Araray?»

Quand la question fut répétée à Hurip, il haussa ses

larges épaules: «Vous devez penser que les Tuans sont

comme nous!» s’exclama-t-il. «Si l’un de nous va habi­

ter dans un certain village, vous savez que c’est parce

qu’il y a beaucoup de sagou à récolter là, ou parce qu’il

fuit ses ennemis, ou bien parce qu’il désire vivre où son

père a vécu».

— Mais les Tuans s’intéressent, peu au sagou. Ils

semblent n’avoir pas d’ennemis. Ils ne sont pas at­

taches a la terre de leurs ancêtres. Ils viennent où ils

veuient ils vont ou ils veulent, ils restent où ils veu-

et nnnr™ ne sæt jamais ce qu’ils vont faire

ntfl u ; ?°Ut ce que nous savons, c’est que où

telles Xe"eilèe™ S°nt Chargées de haches

’rétonne-

ici, que nous arri^S ™ deVæt Venir

tementd«VoS, s'a^adTOus?Urip rfpondit immédia-

*et* mangez la chair humaine sfunt°UJ^UrS leS têtes

certain que vous deZz aVlent ici’ ü

Sinon il tirera du feu sur vSa if® igenre de choses>

*kana!* Puis, Pour vote E !“e,v.ous Perez du

a™>le Tuan vous donnera

*L'ombre des Tuans* 37

beaucoup de *kapaks, parangs* et *pisaus».*

Aucun Sawi ne comprit que *karia* voulait dire «tra­

vail». Certains d’entre eux continuèrent cependant à

siffler d’étonnement. D’autres se turent subitement à

la pensée de ne plus jamais manger de chair humaine,

de ne plus jamais couper de têtes, et à la possibilité

d’être brûlés par le feu.

Kani était parmi ceux qui ne sifflaient pas. Il

réfléchissait au fait que lui et son peuple n’avaient pas

encore pris la revanche contre Mauro pour le meurtre

de son frère aîné Huyaham et des trois autres qui

avaient été transpercés lors de ce guet-apens à Esep.

Si Haenam devait se venger, il fallait faire vite, sinon

un Tuan pouvait apparaître et rendre cette vengeance

impossible..

Hurip, Hadi et leurs amis remontèrent bientôt le

fleuve, après avoir promis aux Sawis que s’ils avaient

quelques haches en trop à échanger, ils le feraient sa­

voir d’abord aux hommes de Haenam.

Hurip et ses amis n’étaient venus que pour une seule

raison: se réjouir du spectacle d’une communauté

entière abasourdie à la vue de la première hache

d’acier. Sans le savoir, ils avaient fait plus que cela!

Premièrement, ils avaient réglé la «question Tuan»

une fois pour toutes pour les hommes de Haenam.

Maintenant enfin, ces Sawis savaieht ce qu’ils feraient

si un Tuan devait venir. Au coucher du soleil ce soir-là,

ils étaient parvenus à une unanimité d’opinion qui ren­

contrerait bientôt l’accord de chacun des dix-huit vil­

lages de la tribu sawi.

Deuxièmement, ils avaient persuadé le jeune Kani

qu’il était temps pour Haenam de mettre en scène un

nouvel acte de l’ancienne pièce appelée *tuwi asonai*

*man.* Plus de «porcs» devaient être «gavés pour le

massacre» pour venger la mort de Huyaham avant que

les Tuans ne surviennent, au cas où il s’avérerait im­

possible de prendre revanche après leur arrivée. Et

puisque les assauts de front contre Mauro n’avaient

pas donné de résultat, il fallait à nouveau utiliser

38 *L’enfant de paix*

*l’amitié pour les gaver.*

Mais avant que les intentions meurtrières de Kani

aient pu s’accomplir, un troisième développement

inattendu vint secouer l’univers sawi jusque dans ses

fondements.

LES TOMNS A1WÏENT

En tant que peuple semi-nomade, les Sawis

n’avaient jamais à réparer leurs cases. Dès que les

longs pilotis supportant leurs cases commençaient à

pourrir, ils déménageaient simplement dans un nouvel

endroit et construisaient de nouvelles cases.

Quand leurs maisons sur l’affluent Sagudar

commencèrent à se délabrer, les hommes de Haenam

firent un accord avec un autre village sawi nommé

Karnur et établirent un nouveau village ensemble à

l’embouchure de l’affluent Antap sur la rive nord du

Kronkel, normalement pas dans le territoire Haenam.

Environ quatre cents personnes résidaient dans la

nouvelle communauté.

Les différentes maisons longues et les deux cases

suspendues du village étaient dispersées sur plusieurs

centaines de mètres de plage, offrant une vue de la

section droite la plus longue du Kronkel sur le terri­

toire sawi. On l’appelait le *kidari* ou la «route». Ail­

leurs, le Kronkel se tordait et serpentait tellement

qu’il était presque impossible de voir plus de cinq cents

mètres de rivière dans n’importe quelle direction. Ici

sur le *kidari,* on pouvait voir presque 2,5 kilomètres

de son cours rectiligne.

C’est dans cette nouvelle localité que finalement

Kani mit au point les détails d’un plan magistral d’une

ingénieuse tromperie qui, il l’espérait, mettrait fin à

son obsédant grief contre Mauro. Il savait cependant

que son plan ne réussirait pas s’il ne gagnait pas le

soutien de ses pairs à Haenam. Avec soin il tourna et

retourna dans sa tête les arguments qu’il devait utili­

ser pour gagner leur soutien. Il pesa également le

problème de savoir à qui dans le village il pouvait

confier son plan. Il sentait le danger que certains

pourraient ne pas approuver le plan et le trahiraient à

l’ennemi.

40 *L’enfant de paix*

Un matin que Kani était ass is, aspirant la• &méede

tabac nar sa longue pipe de bambou, sa fille, Norom,

±onça X *Vi "ai!* Père, une piro^e amve .

Kani se tourna et regarda vers le Mon pour voir la

pirogue se diriger vers le village. Huit de ses plus

proches compagnons y étaient assis. Le cœur de am

commença à battre d’excitation, car il avait attendu le

retour de ces hommes de leur chasse aux cochons sau­

vages. Enfin, ils revenaient. Il décida immédiatement

que ce même jour, il leur confierait son plan ingénieux.

Comme la pirogue de ses compagnons de clan

pénétrait parmi les roseaux au bord du Kronkel, Kani

remit à nouveau sa pipe entre ses lèvres. Ses yeux

louchaient sournoisement comme il aspirait la fumée

dans ses poumons. Personne dans la case enfumée ne

remarqua que les coins de ses lèvres souriaient autour

du tuyau de pipe. Soudain le sourire se figea.

Au bord de la rivière, le frère de clan de Kani,

Sauni, leva sa pagaie pour l’enfoncer dans la boue

parmi les roseaux, lorsque son bras se figea.

L’autre frère de clan de Kani, Mavu, sauta dans

l’eau peu profonde et se pencha pour agripper un côté

de la pirogue, prêt à pousser la frêle embarcation un

peu plus en avant parmi les roseaux. Mavu n’acheva

jamais son geste. Au contraire, son corps se raidit

subitement alors qu’il s’acroupissait et regardait les

reflets dans les roseaux.

Vers le milieu de la pirogue, Maum, Yamasi, Haero

et binar avaient aussi sauté dans l’eau et avaient

commence a transporter les lourds morceaux du porc

sauvage fraîchement abattu qu’ils rapportaient de la

jungle. Mais le porc sanglant s’échappa de leurs mains

glissantes et retomba dans la pirogue.

Des enfants nus jouant avec des arcs et des flèches

se turent et regardèrent fixement es es

frayeur Le canuXX / T nt’les yeux remPÜs de

du bois qte l’on"ÎS iTfmeS Le bruit

malades fit une trêve Dans traiH 06 T’ La toux des

d’un bébé et le bourdonne^! 3^

*Les Tuans arrivent* 41

ches ne cessèrent pas.

C’était un bruit! Un bruit lointain. Un bruit

étrange. Un bruit puissant. Kani fronça les sourcils en

alarme. C’était comme si quelque part, un gigantesque

cœur avait commencé à battre, provoquant la palpita­

tion de tout l’univers - l’air, l’eau, les arbres, le sol -

selon son rythme de pulsation. Sur la plage, Maum

remonta très loin dans ses souvenirs, mais en vain. Il

n’avait jamais rien entendu de semblable. Si le bruit

avait été un tonnerre continuel et soutenu, il aurait dit

que c’était des milliers de gigantesques brisants

poussés par une tempête de mousson particulièrement

violente, pilonnant les plaines boueuses le long de la

mer d’Arafoura. Ou si le bruit avait été irrégulier, il

aurait supposé qu’un gros orage lointain se préparait.

Mais ce bruit puissant et régulier de pulsation

défiait toute explication plausible. Certainement il ne

s’agissait pas d’un phénomène naturel. C’était d’une

tonalité trop basse pour être le battement de tambours

d’une célébration dans un lointain village sawi, et

aucun animal connu des Sawis ne pouvait produire un

tel son. Une seule explication restait pour Maum - le

son avait une origine surnaturelle.

Une telle possibilité ne pouvait inspirer qu’un seul

sentiment dans le cœur des Sawis - la terreur! Et

Maum sentait maintenant le doigt glacé de cette ter­

reur se glisser au creux de son estomac, pressant

même l’air hors de ses poumons et exerçant une pres­

sion telle sur son cœur qu’elle semblait en arrêter les

battements.

Puis les paroles d’Hurip qu’Hadi avait traduites lui

revinrent en mémoire et il cria un avertissement pour

le village: *«Yot gwadivi saido!* On vient jeter du feu!»

Kani laissa tomber sa pipe et se mit debout, la fumée

de tabac s’échappant de ses poumons. Il attrapa son

arc et ses flèches d’une main et balança un des ses

enfants sur son dos de l’autre main. Sa femme passa un

autre enfant à sa fille aînée, Norom, et balança encore

un autre enfant sur son propre dos.

42 *L’enfant de paix*

Tout autour d’eux, ils pouvaient entendre le tumulte

des batailles des appels et des cris qui marquaient le

SX évacuation Les longues cases oscillaient et

craquaient sous les pas de leurs occupants qui se

précipitaient vers les sorties et descendaient en

trombe les escaliers. De jeunes enfants pendaient au

cou de leurs parents, ces derniers portant sous le bras

leurs nattes et ustensiles de l'âge de pierre.

Les gens de Haenam et de Kamur avaient déjà tait

cette expérience à de nombreuses reprises. Au^pre­

mier signe d’une flotille de pirogues de guéri e Kaya-

gar ou Asmat, la même course frénétique et cependant

organisée vers la sécurité de la jungle se produisait.

La différence était qu’en ces occasions-là, seuls les

femmes et les enfants fuyaient tandis que les hommes

faisaient face à l’ennemi.

Maintenant, cependant, les hommes se joignaient

aux femmes dans leur fuite vers la jungle à cause de la

nature surnaturelle probable du phénomène. En plus

de leurs enfants et de leurs armes, ils portaient aussi

autant de nattes que possible. Ils se préparaient à

dormir dans la jungle si c’était nécessaire.

Pendant que les femmes et les enfants s’enfonçaient

plus profondément dans la jungle, Kani, Maum et les

autres hommes d’Haenam et de Kamur prenaient posi­

tion dans les broussailles derrière le village. Nerveu­

sement ils. scrutaient les légers nuages au-dessus

a eux, la rivière tranquille et les profondeurs de la

oret derrière eux, prêts à s’enfoncer dans la jungle au

moindre avertissement. Non loin de là un jeune et

SriX «garî°n deAamur’ nommé Isai, désobéit à

ordre de son fiere ame et grimpa dans un arbre pour

regarder vers la rivière par-dessus les buissons

Une fois que les cris des femmes et des enfants se

furent évanouis au loin, les guerriers en embuscade

purent a nouveau entendre le bruit de pulsation bien

- »«\*...

*Les Tuans arrivent* 43

mais peu à peu ils remarquèrent que le bruit semblait

venir de l’ouest. Cependant son point d’origine se

déplaçait vers le sud, et cela suggéra une terrible

pensée à Kani. La source du bruit devait suivre la

courbe sud de la rivière Kronkel. Si c’était le cas, la

courbe suivante s’orienterait à nouveau au nord et se­

rait visible aux yeux des guetteurs.

A ce moment, le son mouvant atteignait le point où,

selon Kani, il devait tourner au nord à nouveau et

devenir plus fort en approchant de leur position. Des

doigts raides ajustaient des flèches aux cordes des

arcs, bien qu’aucun Sawi n’était certain d’oser lâcher

une flèche à l’approche du jugement. Puis soudain, le

bruit devint si fort que certains guerriers s’affolèrent

et fuirent. Ceux qui restèrent sentirent leur épiderme

se glacer et leurs cheveux se dresser sur leurs têtes.

Alors, sous leurs yeux incrédules, des vagues plus

grandes qu’aucune de mémoire humaine sur les bords

du Kronkel, surgirent de derrière l’écran de feuillage

sur la rive sud de la rivière. Des arbres *ahos,* frappés

par les vagues, commencèrent à osciller et à se pen­

cher fortement. En une seconde, la puissance mons­

trueuse qui créait de telles vagues allait appraître! Le

cœur de Kani s’arrêta presque de battre.

Les deux bateaux couverts contournèrent un autre

méandre du Kronkel, leurs deux moteurs diesel sem­

blant battre presque à l’unisson. Tous deux battaient

le pavillon rouge, blanc et bleu des Pays-Bas. Ils

avaient commencé leur voyage plusieurs jours aupa­

ravant à Agats, le poste le plus proche du gouverne­

ment hollandais situé sur la côte de la mer d’Arafoura

à environ soixante-dix kilomètres au nord de l’embou­

chure du Kronkel. Leur mission: explorer l’extrémité

sud peu connue du district administratif d’Agats qui,

jusqu’à maintenant, était resté sans aucune sorte de

supervision gouvernementale. Ils cherchaient égale­

ment un endroit pour établir un nouveau poste admi­

nistratif hollandais dans cette région, un centre d’où la

44 *L'enfant de paix*

nolice hollandaise espérait mettre fin au cannibalisme

d’àla çhasse aux têtes si répandus dans cette région

TeTéhicule était en route depuis plusieurs jours,

suivant les méandres de rivières marécageuses telles

que le Kronkel, essayant de situer des centres de po­

pulation indigène au-delà de la région déjà connue des

Asmats. Jusque là c’était plutôt un echec. Les in­

digènes de cette partie de terrain sans gouvernement

étaient généralement bien trop prudents pour risquer

de construire leurs villages en pleine vue des rivières

principales. Fragmentés en petits groupes à cause de

leurs conflits internes, la plupart des villages ne pou­

vaient pas compter sur le nombre pour se protéger

contre les gens de l’extérieur et recouraient plutôt au

camouflage de la forêt vierge. Le commandant mili­

taire hollandais chargé de cette mission d’exploration

ne pouvait savoir que ce matin-là, il venait de passer

près de quatre villages sawis, semant la terreur dans

chaque âme qui avait entendu le bruit de ses deux

moteurs diesel.

Comme les deux bateaux viraient à nouveau au

nord, les impressionnantes cases suspendues d’un

nouveau village apparurent soudain à leurs yeux.

«Voici une exception,» pensa le commandant, en scru­

tant les maisons de forme bizarre du seul village qui

avait osé s’établir sur une rivière principale. De la

fumée s échappait encore par les toits de chaume, mais

il ny avait aucun signe de vie. «Les habitants avaient

fin dans la jungle», pensa-t-il. Le commandant donna

1 ordre de continuer l’enquête en amont du village

Feut-etre qu apres avoir suivi le cours du Kronkel

aussi loin que possible, à leur retour les gens de ce

village auraient suffisamment retrouvé leur sang froid

pour se montrer eux-mêmes. g ° Q

*Les Tuans arrivent* 45

flèches de bambou contre deux monstres rapides et si

grands que le puissant Kronkel lui-même semblait à

peine assez large pour les contenir?

Comme les deux monstres approchaient, Kani lou­

cha d’incrédulité en voyant plusieurs douzaines

d’hommes, le corps recouvert de vêtements étranges,

regardant d’en-dessous les auvents. Certains de ces

hommes étaient de peau foncée comme lui, mais

quelques-uns avaient des visages qui brillaient au so­

leil comme des feuilles fraîches de sagoutier.

Kani en tira l’inévitable conclusion et s’exclama:

«Les Tuans! Les Tuans arrivent!»

Tangant dans leurs propres vagues, les bateaux

passèrent le village et tracèrent leur sillage le long du

*kidari.* Le jeune Isai, perché sur les branches de son

arbre, sentit son souffle lui revenir. Tendant l’oreille,

il discerna le son de voix humaines mêlées au rugisse­

ment des machines.

Puis un homme assis sur le toit se leva près du dra­

peau et fit signe de la main vers les buissons au cas où

des yeux humains guetteraient. Isai eut l’impression

que l’homme pouvait le voir malgré sa cachette de

feuilles et de branches, et il se tapit, tremblant,

derrière le tronc principal de l’arbre. Comment leurs

yeux pouvaient-ils être si perçants?

Cette nuit-là, les deux bateaux jetèrent l’ancre sous

les étoiles le long des rives du Kronkel, à l’intérieur

des terres Kayagar. Là des centaines d’habitants de

cette région, plus habitués aux allers et venues des

Tuans, s’assemblèrent autour des bateaux pour faire

l’échange de poisson, de sagou et de porc contre des

allumettes, des lames de rasoir, des perles et du tabac.

Cependant, même les Kayagars trouvaient l’éclat des

lampes à kérosène énervant et le son des postes radio

à transistor incompréhensible.

En même temps, plus loin en aval, les anciens

d’Haenam et de Kamur conféraient tard dans la nuit.

Supposant que les deux «superpirogues» devaient

passer la nuit parmi les Kayagars et repasseraient par

46 *L’enfant de paix*

la région sawi le lendemain, ils débattaient la question

la région sawi le \_ de prendre contact

de savoir s ils devaient ess y ement les lais

avec les redoutables etrangers, ou simplement les lais

ser passser comme ils étaien nommés Kigo

Finalement, trois anciens de Kamur nommes Kigo,

Hato et Numù se portèrent volontaires pour essayer

de prendre contact amicalement: «Il y a des années de

cela, nous vivions parmi le peuple auyu loin a: lest»,

dirent-ils, «et nous nous souvenons encore très bien du

langage auyu. Quand ils reviendront, nous nous tien­

drons à l’embouchure de l’affluent Tumdu et nous leur

ferons signe. S’ils viennent vers nous, nous essayerons

de leur parler dans la langue auyu». .

Le lendemain, tandis que des centaines d’yeux sawis

guettaient dans la sécurité présumée de la jungle,

Kigo, Hato et Numu se tinrent craintivement près de

l’embouchure de l’affluent Tumdu, essayant

désespérément de contrôler le tremblement de leurs

genoux au bruit du rugissement des deux moteurs.

Cela sembla durer une éternité avant que les deux

monstres ne finissent par apparaître à la vue des trois

hommes. Luttant pour cacher leur timidité, le trio nu

se tint tremblant, des cadeaux de nourriture dans les

mains, se demandant si eux-mêmes n’allaient pas ser-

virde nourriture à ces géants qui approchaient.

Tous trois s’évanouirent presque de soulagement

lorsque le premier bateau les dépassa dans un remous,

projetant son profond sillage à leurs pieds. Mais alors

STmX^X^

les «ent^

saIuXt™TtleX^ateaU- Une ™x ™^e les

leurs mS « rfiTS ^nt chacun de

avait-il de l’espoir de smLe àtrtlt y

tre! Des mains amicales se tond ■ Cetle temble rencon-

rncaies se tendirent par-dessus bord,

*Les Tuans arrivent* 47

acceptant les offrandes de nourriture et payant en re­

tour. En plus du visage noir parlant auyu, Kigo, Hato

et Numu découvrirent des hommes très grands au vi­

sage clair qui proféraient des sons étranges avec des

voix incroyablement basses.

Ce devait être des Tuans! Leurs visages blancs

étaient si terribles à contempler que les trois sauvages

ne pouvaient pas supporter de leur accorder plus qu’un

coup d’œil occasionnel. Puis peu de temps après, le

bateau remit le moteur en marche, s’éloigna de la rive

et disparut bientôt à la poursuite de son frère. .

Kigo, Hato et Numu, affaiblis par la tension ner­

veuse, se tournèrent vers la jungle et virent les hom­

mes de Kamur et d’Haenam émerger furtivement des

buissons. Puis quand il fut clair que les deux bateaux

étaient déjà à une bonne distance, les Sawis accouru­

rent tous avec excitation vers les trois héros.

Avec fierté, Kigo, Hato et Numu montrèrent les

lames de rasoir, les allumettes, les lignes de pêche et

les hameçons à leurs regards émerveillés. Bien sûr, ils

ne savaient pas ce qu’étaient ces choses, ni comment

les utiliser.

Ce ne fut que plusieurs jours plus tard qu’un Kaya-

gar bien informé vint et d’une manière très ostenta­

toire, leur montra comment enlever le papier rouge

qui recouvrait la lame de rasoir brillante! Il leur mon­

tra également comment ouvrir la boîte d’allumettes,

prendre une allumette et la frotter contre le côté de la

boîte pour faire jaillir le feu! Puis il leur expliqua avec

condescendance qu’il fallait accrocher un appât aux

hameçons pour attraper le poisson! Puis il rentrait rit

pendant plusieurs jours de la simplicité des Sawis qui

ignoraient des détails aussi évidents, oubliant que

lui-même avait appris les mêmes leçons il y a seule­

ment quelques mois.

Pour Kigo, Hato et Numu, cependant, la valeur

principale de ces trésors n’était pas tellement leur

usage pratique, mais le fait qu’ils étaient les trophées

tangibles de. leur rencontre avec des êtres qu’ils

48 *L'enfant de paix*

considéraient comme appartenant à une race totale­

ment différente. Mais il y avait plus que cela. C’était

l’évidence concrète que trois courageux Sawis avaient

franchi un fossé culturel de plusieurs milliers d’années

dans le développement humain.

5

LE FAISEUR DE

LEGENDE

La rencontre avec les deux bateaux fut si dramati­

que que peu de Sawis purent parler d’autres choses

pendant des semaines. Peu de temps après, les villa­

ges entendirent la rumeur que la même patrouille

avait établi un poste parmi les Asmats à Pirimapun et

ceci provoqua encore d’autres discussions. Même Kani

fut complètement distrait de son plan de traîtrise

contre ceux qu’il regardait comme ses ennemis. Mais

pas pour longtemps. Le souvenir des deux bateaux

finit bientôt par s’estomper. Les anciens désirs re­

trouvèrent la priorité.

Un jour les deux femmes de Kani partirent le long

des berges boueuses de là rivière à la recherche de

crevettes. Se retrouvant seul, Kani invita Maum,

Mavu et Sauni dans sa case. Il remplit sa pipe de

tabac, l’alluma et la passa à la ronde. Comme l’odeur

douceâtre et humide de la fumée se répandait dans la

maison, Kani commença à révéler ses pensées.

— Bon! Les Tuans arrivent déjà parmi nous, et

nous n’avons toujours pas vengé la mort de notre

frère, Huyaham. Que pensez-vous de cela?

Les autres se tenaient tranquilles, se sentant quel­

que peu gênés d’avoir permis à cette solennelle obliga­

tion de sortir de leur mémoire pendant si longtemps.

Kani continua: «Peut-être avez-vous oublié Huya­

ham depuis longtemps. Quant à moi, je ne peux ou­

blier. Je dis qu’il faut le venger, même si nous devons

le faire derrière le dos des Tuans!»

Kani tira sur sa pipe pendant que les trois hommes

scrutaient son visage.

— Tu veux que nous fassions une nouvelle incursion

dans le territoire Mauro?, demanda Maum.

50 *L’enfant de paix*

— Nous avons suffîsament essayé, dit Kani. J’ai un

meilleur plan. , ,

Sauni fut le premier à répliquer: «Dis-nous quel est

ton plan, frère aîné».

Kani agita sa pipe vers le sud, en direction dun

lointain village sawi appelé Wasohwi. «Les hommes de

Wasohwi», dit-il doucement, «sont frères de ceux qui

tuèrent Huyaham. Ils ont également quelques amis

parmi les gens de Kangae à l’autre bout de notre pro­

pre village. Cela vous dit-il quelque chose?»

Les trois auditeurs sourirent sournoisement devant

le rapport évident, puis Mavu fronça les sourcils.

«Comment les faire venir?» demanda-t-il.

Kani répondit: «Nous annoncerons une nuit de

danse et nous leur enverrons une invitation».

— Mais qui les invitera? Bien sûr, les hommes de

Kangae sont amis avec ceux de Wasohwi, mais ils ne

sont pas habitués à aller chez eux en visite. En outre,

ils refuseraient certainement de coopérer dans cette

affaire.

— Nos frères du clan Kangae doivent tout ignorer

de cela, dit Kani fermement. Nous devons leur laisser

croire que c’est une invitation sincère. Ce n’est que

lorsqu’ils verront les corps de leurs amis wasohwi

étendus par terre qu’ils comprendront ce que nous

avons en tête.

ira alors P°ur ramener nos victimes?, de­

manda Mavu.

, Avez-vous oublié, dit Kani lentement, que l’un

au^vaTh^r^^6111? à Wasohwi Par sa mère, et

quil va, la-bas librement en visite?

veu? pa°rierUde^MahS !™‘^exdamTMaûm

*pled^rop^Sï* k PerSUader de trahir le Peul

Kani avait préparé sa réponse depuis lomrtemns «Il

n’y a aucun moyen de nersuadny lonpemps. «11

telle chose», affirmai1 nut î Q de fære une

mure mystérieux, .maisily“ moveÏÏk .danS ?” -T'

y a moyen de le contraindre

*Le faiseur de légende* 51

à le faire». Après une autre pose, il continua:

«Quelqu’un doit mettre sur lui un lien de *waness.*

Alors ü fera ce que nous lui demanderons».

Les yeux des trois auditeurs s’arrondirent d’effroi

aux paroles de Kani. Quelqu’un avait-il jamais proposé

une telle chose auparavant, invoquer l’ancienne cou­

tume du *waness* pour forcer un proche parent à trahir

le peuple de sa propre mère?

Il semblait à Maum, Sauni et Mavu que Kani portait

l’idéal sawi de traîtrise à un nouveau niveau de raffi­

nement, au-delà de tout ce que les ancêtres avaient

rêvé, même dans leurs moments les plus subtils. Cela

voulait dire que Kani était un faiséur de légende en

puissance, et il leur offrait le privilège de partager

avec lui la fabrication de cette nouvelle légende!

Les trois hommes étaient hypnotisés par la proposi­

tion unique de Kani. Evidemment, le fait même de son

originalité augmentait la chance de succès. Il y avait

longtemps que Mauro avait porté ce coup terrible

contre Haenam en tuant et dévorant Huyaham et ses

trois amis. Les hommes de Wasohwi avaient proba­

blement presque oublié l’événement depuis lors.

Même s’ils y pensaient encore, ils suspecteraient diffi­

cilement que des parents de Huyaham puissent subli­

mer leur désir de revanche contre Mauro en complot

secret contre Wasohwi! Ils étaient certains que leurs

amis du clan kangae de Haenam les avertiraient de

tout danger. Et à l’autre extrémité de Haenam, dans

la section appelée Kubhai, ils pouvaient compter sur la

protection de Mahaen. Il était donc virtuellement cer­

tain qu’ils accepteraient une invitation, si elle leur

était adressée personnellement par Mahaen. Il n’y

avait rien dans les légendes pour les avertir qu’un

homme pouvait trahir les parents.de sa propre mère!

Le point crucial dans le plan était, bien sûr, l’emploi

de la vieille coutume du *waness* pour forcer la complai­

sance de Mahaen. Les trois conspirateurs étaient im­

patients d’entendre les idées de Kani sur la meilleure

manière de l’accomplir.

52 *L'enfant de paix*

Maum fut le premier à exprimer sa curiosité. «Frère

aîné, dis-nous. Qui de nous devrait, a ton avis, imposer

le lien du *waness* sur Mahaen?» ,

Kani sourit, fier de la facilite avec laquelle il les

avait entraînés dans le filet de 1 intrigue. 1 tenait

maintenant leur attention, et il choisit ses mots avec

précaution en commençant à exploiter leur complicité.

«Ce ne sera pas l’un de nous, mes freres», dit-il lente­

ment, ses yeux noirs allant d’un visage terrifié à 1 au-

tre.

Il fît une pause pour laisser leur curiosité atteindre

une plus profonde intensité, puis il continua: «Non, ce

ne sera pas l’un de nous. Ce sera ta mère, la vieille

Wario!»

Mavu était comme foudroyé! Maum se toucha la poi­

trine du bout des doigts et siffla une longue note basse,

une manière caractéristique sawi pour exprimer un

extrême étonnement. Sauni pencha la tête en arrière

et gémit «Wooooooo», exprimant sa sympathie à Ma­

haen pour le choc qui l’attendait.

Les trois hommes se regardaient maintenant l’un

l’autre dans une muette reconnaissance du génie de

Kani. La vieille Wario n’était autre que la mère de

Waib, la jolie jeune fille qui avait été promise à Ma­

haen et qui plus tard deviendrait sa quatrième femme.

Si la vieille Wario, en tant que future belle-mère de

Mahaen, devait imposer le lien du *waness* sur Mahaen

le malheureux garçon serait tenu par une obligation

T n’imP°rte.quelle autre obligation

imaginable dans 1 univers sawi.

Rien ne pouvait être plus sacré dans l’esnrit d’un

ceux M —

’ ueite envers ses beaux-parents

**1**

*Le faiseur de légende* 53

j avait une place plus élevée dans son esprit que sa dette

envers ses propres parents, ou sa femme ou ses en-

Si fonts.

<i Dans une société presque totalement barbare, il y

; avait toujours le danger que des hostilités mutuelles

mettent fin à un libre échange de filles à marier entre

les clans opposés, menaçant ainsi l’existence non seu­

lement de l’individu, mais de la société elle-même.

Ainsi l’instinct collectif de conservation demandait que

la plus haute priorité soit donnée aux relations

beaux-parents/beau-fils. Quels que soient les autres

liens qui sombrent dans les courants de la sauvagerie,

la relation *tade-asen,* comme on l’appelle en langue

sawi, doit être gardée intacte. Car ce n’est que si des

rémunérations sociales en échange d’une fille restaient

i i assurées que les parents continueraient à donner leurs

3 filles en mariage.

e Et Kani proposait maintenant que ce noble idéal,

destiné à préserver la société sawi, par l’intermédiaire

du lien du *waness,* soit renversé et utilisé pour

3 contraindre un homme à trahir les parents de sa pro-

3 pre mère pour les tuer! Comme un maître d’échecs

s inventant une nouvelle combinaison dans un vieux jeu,

Kani jouait délibérément avec divers éléments de sa

propre culture et les combinait à nouveau dans une

8 nouvelle et étonnante variation de l’ancien thème du

*/ tuwi asonai mm.*

1 Mavu, Maum et Sauni ne pouvaient déguiser leur

1 effroi. Ils avaient l’impression d’être assis en présence

d’un héro d’une nouvelle culture, car si le plan de Kani

1 marchait, une nouvelle saga serait née, une saga qui,

t après une longue période, pourrait éventuellement

t être assimilée au corps principal des légendes sawis.

> Ils savaient aussi qu’en tant que co-conspirateurs,

; leurs propres noms seraient certainement associés à

] cette légende!

5 Kani lui-même sentait une profonde satisfaction

j personnelle dans l’avenir de ce plan. Son père Sauwai

: avant lui avait été un faiseur de légende, un homme

54 *L'enfant de paix*

, x. i ., étaient souvent racontés

dont les exploits en trahison eLdæ villao-es Main

autour du feu le soir dans de nombre®.villages. Main-

tenant le fils accomplissait, smon surpassait, cleal

é MaÜsÈ qui étaient aussi deux des«nombre®

enfants de la vieille Wano et en tant querte 1s, lesfu­

turs beaux-frères de Mahaen, accordèrent 1 ? edia-

tement à Kani la permission d’aborder leur mere avec

l’étrange proposition.

Parmi les tribus sauvages du sud-ouest de la Nou-

velle Guinée, les femmes n’étaient pas de simples

témoins dans l’art de la cruauté. Quand des guerriers

auyus, par exemple, revenaient d’une chasse aux

têtes, leurs femmes les accueillaient en frappant à

coups de bâtons quiconque ne rapportait pas de tête

humaine. Dans toutes les tribus, c’étaient souvent les

femmes qui excitaient les hommes à tirer vengeance

de la mort de bien-aimés. C’était toujours les femmes

qui, avec leur adulation comme récompense, faisaient

que risquer sa vie en valait la peine.

Les guerriers sawis étaient particulièrement

contents de ramener des victimes blessées à leurs vil­

lages, afin que les femmes puissent avoir le plaisir de

les frapper à mort avec leurs, bâtons de sagoutier (Il

était bien sûr défendu aux femmes d’utiliser ou même

de\_ toucher un arc ou une lance. Si les femmes deve­

naient habiles à se servir d’armes de ce calibre, leurs

propres hommes seraient en danger! Les diverses

legendes d Amazonie qui abondaient partout en Nou­

velle Guinee mettaient suffisamment en garde contre

Finalement, la cérémonie sawi *eren,* dans laauelle

une fille ou une femme était autorisée à porter autour

dansertoeU

danser dans la maison des hommes était la nlns

^X71aZtfeU%Pe^Ttion é™tionndleÆ

mne dans la pratique de la chasse aux têtes

Quand, a de rares occasions, une femme tenait une

*Le faiseur de légende* 55

place significative dans un décret de l’idéal *tuwi aso-*

*nai man,* il était certain que cela serait rappelé dans

chaque narration de l’histoire en question. La vieille

Wario savait cela aussi bien que n’importe quelle

femme sawi, et Kani était sûr qu’elle ne refuserait pas

la place au soleil qu’il était sur le point de lui offrir.

La vieille Wario, la tête rasée à la mode des veuves

sawis, était assise, nerveuse, sur la natte, pesant la

suggestion que les quatre hommes, dont deux étaient

ses propres fils, avaient juste murmuré. Ils atten­

daient.

Elle prit une paire de pinces et retourna les pains de

sagou qu’elle cuisait sur les charbons chauds. Elle re­

garda à travers les' ouvertures du mur de sagou la

forme élancée et gracieuse de sa fille Waib qui se te­

nait dans une pirogue sur la surface sombre du Kron-

kel, utilisant gaiement sa pagaie pour éclabousser une

compagne debout dans une autre pirogue.

Wario déposa les pinces de bois et regarda Kani en

face. «J’ai toujours eu de la peine pour Huyaham, c’est

certain!» dit-elle puis elle ajouta les mots fatidiques:

«Appelle Mahaen!»

Mahaen grimpa dans la maison de Maum et prit

place sur la natte étendue pour lui. C’était un homme

élancé et nerveux dont les muscles noueux, les brace­

lets en dents de sanglier et le collier brillant de *suda-*

*fen* en disaient long sur ses considérables prouesses à

la chasse et à la guerre. Maum, Sauni, Mavu et Kani

étaient assis en face de lui pour attirer son attention,

pendant que la vieille Wario, accroupie derrière lui,

était occupée à entretenir le feu. A ses pieds se trou­

vait l’un des pains de sagou qu’elle venait de cuire.

Prenant le pain, elle vint derrière Mahaen et se pen­

cha près de l’homme nu pour le lui offrir. Distrait,

Mahaen éleva la main pour accepter le sagou. Il ne

remarqua pas la soudaine lueur dans les yeux des qua­

tre hommes qui l’observaient et de la vieille Wario. Il

56 *L’enfant de paix*

n’eut pas non plus le temps de remarquer que leur

conversation avait cessé brutalement au milieu d une

phrase. „ . ,

Il y eut soudain une rapide confusion de mouve­

ments comme Wario, ignorant sa main tendue, se

baissait et touchait légèrement les parties génitales de

Mahaen avec le pain de sagou. Rapidement elle se re­

tira hors de portée de Mahaen, s’agenouilla en face de

lui et porta le pain à ses lèvres. Une lueur d horreur

indicible remplit les grands yeux noirs de Mahaen

quand il vit Wario mordre le bout du pain qui l’avait

touché. Comme un animal qui voit subitement qu’il est

pris au piège, Mahaen se fit tout petit.

*Waness!*

Par ce seul acte redoutable, Wario venait brutale­

ment de diriger la destinée de Mahaen dans une nou­

velle direction encore inconnue de lui. Il n’y avait plus

d’échappatoire. En s’infligeant à elle-même la suprême

humiliation de manger le sagou qui avait touché les

parties intimes de Mahaen, Wario avait mis sur son

dos une formidable dette, une dette multipliée à l’infini

par le fait qu’elle était sa belle-mère.

Il n’y avait qu’un seul moyen pour Mahaen de payer

à Wario la dette qu’il lui devait. D’abord il devait lui

demander ce qu’il devait faire pour racheter son humi­

liation, puis il devait l’accomplir quel qu’en soit le prix.

S il ne le faisait pas, Wario continuerait à porter sa

honte et toute la communauté serait éternellement

onensee par lui. Il était déjà clair que ce qu’elle avait à

lui ordonner était odieux pour lui, sinon elle n’aurait

pas utilise l’extrême mesure du *waness.* C’est la répul­

sion qu il éprouverait à obéir à ce commandement en­

core inconnu qui équilibrerait l’humiliation de Wario

Les cinq conspirateurs attendaient en silence

comme Mahaen restait immobile sur sa natte, le re-

gard fixe. De chaudes vagues de honte le submer-

geæent a la pensee de l'humiliation de sa belle-mère.

Finalement, apres plusieurs minutes, une curieuse

expression défigura ses traits alors m»

*Le faiseur de légende 57*

pieds de Wario, il finit par prononcer d’une voix brisée

les mots que tous attendaient.

— Que veux-tu que je fasse?

La nouvelle se répandit rapidement. Elle toucha

d’abord les villages le long du Kronkel, puis se fraya

un passage au sud vers les rives du Cook et enfin du

Juliana. Au nord, elle atteignit les Sawis et les Asmats

le long du Yeem. Finalement, après avoir étendu son

manteau au-dessus des *Faraes,* elle fut réduite à une

rumeur et mourut sur les rives du Au.

Elle fut criée en sawi, murmurée en atohwaem, clai­

ronnée en kayagar, gazouillée en auyu et marmonnée

en asmat. C’était la nouvelle de la trahison de Mahaen

envers la propre famille de sa mère. Pour Haenam,

c’était une nouvelle couronne d’infamie: pour Wa-

sohwi, une tristesse infernale et une brûlante indigna­

tion. Pères, mères, frères, sœurs, fils et filles se rou­

laient dans la cendre, leurs voix rauques de gémisse­

ments, leurs yeux rougis de larmes brûlantes.

Huit hommes de Wasohwi avaient accepté avec

confiance l’invitation de Mahaen à une nuit de danse à

Haenam. Ils arrivèrent en pirogue au coucher du so­

leil, juste au moment où les jeunes gens d’Haenam,

resplendissants dans leurs plumes et leurs peintures,

commençaient à faire gronder leurs tambours pour la

danse. Un large groupe des hommes les plus presti­

gieux d’Haenam, conduits par Kani, accueillirent les

visiteurs sur la berge.

Kani lui-même choisit un homme nommé Fusuman

et l’invita à manger du sagou et des larves. Fusuman

suivit Kani dans la case suspendue. Sauni, Warahai,

Mavu, Maum, Boro, Yamasi et Paha choisirent de

même des invités et les conduisirent dans leurs cases

respectives. Rien ne transparaissait de la trahison qui

allait suivre. Certains habitants de Haenam étaient

même totalement ignorants de la terreur qui déjà s’en­

roulait autour des huit visiteurs. .

Le soleil se cacha derrière l’horizon. La pleine lune

58 *L’enfant de paix*

montra sa face d’ambre pâle à travers les nuages gris

S kl branches dïïbres Les danseurs se groupèrent

les cases suspendues criant en cadence vers te

étoiles. La fin de chaque cadence mourait dans un long

«oooooo» pendant que les tambours maintenaient leurs

battements continuels. . ,

Occasionnellement, une brusque augmentation du

tempo des tambours amenait un climat d exaltation

sauvage. Du milieu de ce tumulte, un seul guerrier

élevait la voix sur un ton aigu et criait en langue sawi

rapide les détails d’un meurtre qu’il avait commis. Les

autres faisaient soudain silence pour écouter.

L’orateur contait l’histoire en cinq ou^six phrases,

bondissant la lance à la main, hochant la tête de gauche

à droite. A la fin de son récit, l’assemblée entière se

livrait à un nouveau déchaînement de cris en

commémoration de la tuerie décrite. Puis les tambours

reprenaient leur grondement sinistre qui décrivait les

longs intervalles de complot et d’attente séparant les

incidents de glorieuse trahison. Cinq, six ou sept mi­

nutes plus tard, les tambours se relâchaient à nouveau

pour laisser la place à la vantardise d’un autre guerrier

assoiffé de sang.

Le chant lui-même consistait entièrement en sylla­

bes sans signification. Les Sawis ne se servaient ja­

mais. de musique pour transmettre un message; ils

1 utilisaient uniquement pour impressionner les sens.

Pour eux, le moyen était le message. Les chaînes de

syllabes colorées et sonnantes n’étaient rien d’autre

Sle œïï'et6”1 de VOiX mélangées en un spec-

. Ai les chanteurs chantaient pendant que le man­

teau d étoiles se déplaçait et que les feux rougeovS

a travers les fentes des murs de sagoutie™ Lec­

teurs mangeaient gaiement avec leurs différX

hôtes, se réjouissant des compliments et riant

cœur ne pensant absolument Sbkfête

r»ni11VTmeTr plus tard’ et leur propre nï

ent, Mahaen, les avait trahis pour qu’ils soient eux-

*Le faiseur de légende* 59

mêmes la nourriture de cette fête.

Kani fut le premier à frapper. Fusuman et lui

étaient descendus pour se joindre à la danse pour une

heure ou deux. Lors d’un arrêt dans le chant et le

battement des tambours, Kani avait détecté le cri d’un

oiseau *haragu,* un signal certain que l’aube était pro­

che. Il avait donc invité Fusuman à remonter dans sa

case pour fumer du tabac. '

Une fois que Fusuman fut confortablement assis et

qu’il eût tiré une longue bouffée de la pipe de bambou,

Kani vint derrière lui dans l’obscurité avec une ma­

chette en fer qu’il avait récemment échangée avec un

Kayagar. Kani banda ses muscles et frappa un grand

et puissant coup à la base du crâne de Fusuman. Il

avait espéré que le coup paralyserait sa victime, au

moins s’il ne le tuait pas sur le champ, mais la ma­

chette était très émoussée. Les Kayagars gardaient

toujours les mieux aiguisées pour eux-mêmes.

Fusuman fît un écart. Kani chercha son autre nou­

velle possession, sa hache d’acier. Fusuman roula sur

le dos et regarda vers Kani penché sur lui dans la

lumière vacillante.

*—Ave! Ave!* Vieux frère! Vieux frère! cria-t-il.

Mais Kani répondit: *«No ke ave don nom! Ukeden!*

Ne m’appelle pas vieux frère! Je te tue!\*

La lame frappa et refrappa. Le bruit réveilla les

deux femmes de Kani, mais les enfants continuèrent a

dormir. L’épouse la plus âgée, Yae, se mit avec excita­

tion à raviver le feu pour voir ce qui arrivait. Elle vit

son mari penché sur Fusuman pour lui couper la tête.

Ses jambes étaient rouges du sang de Fusuman.

Kani déposa la tête de Fusuman près du corps et

descendit rapidement de sa case. Les tambours reson­

naient encore, même si c’était un peu plus lentement.

Les oiseaux *haragu* se faisaient entendre de tous les

côtés du village maintenant, comme la première lueur

de l’aurore s’annonçait à l’est.

Kani courut vers la maison de Maum et grimpa

l’échelle. Maum le rencontra à la porte. Kani lui mur-

60 *L’enfant de paix*

mura à l’oreille «As-tu tué le tien p

Manrn se gratta paresseusement et répondit. «Pas

elKanî'dit: «Qu’attends-tu? J’ai déjà décapité le

mien»

Maum siffla doucement d admiration et rentra dans

la case Kani descendit l’échelle rapidement. Au mo­

ment où il atteignait le sol, il entendit le bruit sourd

d’une lance et les cris étranglés de la victime de Maum,

un homme nommé Aidon. Comme Kani se dépêchait

vers la case de Mavu, il ne remarqua pas qu’Aidon

dégringolait la même échelle qu’il venait de descendre.

Quand Maum eut trouvé une deuxième lance et se fut

mis à sa poursuite, Aidon avait disparu dans l’obscu­

rité, ne laissant derrière lui qu’une tramée de sang qui

ne serait plus visible dans un quart d’heure.

Mavu, de même, qui avait entendu le récit de la

tuerie réussie de Kani, essaya de tuer son invité, Ese-

ger, mais ne fit que le blesser, étant dérangé par la

présence de ses propres femmes et enfants dans la

même case. Eseger s’enfuit en saignant dans la nuit, le

grondement des tambours couvrant ses cris d’avertis­

sement à ses amis encore vivants.

Hani et Warahai réussirent à tuer et à décapiter

leur victime, un jeune homme nommé Seg. Tausi et

Mahaeri de même furent tués, alors qû’Iri et Mera-

mer, blesses, s’échappèrent.

La lueur de l’aube révéla quatre victimes décapitées

étendues pour «le découpage». Les quatre autres par

quelque suprême effort de Volonté? réussiS Æ

joindre péniblement leur village à travers des ki-

smS Tï mourir de Ieurs bles’

sures aux pieds des pilotis de leurs maisons commu-

peupte de H“fl± CélébLati0n 0“ dirent, le

S Le Mt qTqX SW8\* et “a-

échappé à la décapitation et “

*Le faiseur de légende* 61

vait leur ôter l’honneur du moment. Ce qui importait,

après tout, ce n’était pas le nombre de têtes prises,

mais le raffinement dans l’acte de trahison.

Ensemble Kani et Mahaen avaient commencé une

nouvelle et unique légende. Surtout à travers le génie

de Kani, ils avaient donné une expression encore plus

horrible à un ancien idéal du peuple sawi, un idéal que

d’innombrables générations de leurs prédécesseurs

avaient conçu, organisé et perfectionné à travers les

siècles. C’était l’idéal de gaver d’amitié une victime

pour mieux la tuer, de trouver du réconfort et du plai­

sir dans la misère et la destruction des autres. C’était

l’idéal symbolisé par le fait de prendre le crâne d’une

victime pour en faire un oreiller; les crânes des parents

étaient surtout utilisés de cette manière plutôt que

ceux des victimes livrées au cannibalisme, parce qu’ils

étaient souvent noircis par la cendre des feux de cuis­

son ayant servi à leur anéantissement.

Comme toute philosophie qui, une fois que les prin­

cipes de base sont acceptés, attire irrésistiblement ses

adhérents vers des conclusions ultimes, ainsi la vision

du monde des Sawis avait enfin trouvé ce qui en était

probablement l’expression ultime dans la trahison de

Kani et Mahaen. Hommes, femmes et enfants les

considéraient comme la substance de la virilité sawi.

Cependant leur place au soleil allait être défiée. Et

non seulement leur place au soleil, mais de plus

l’idéalisation elle-même de la trahison qu’ils adoptaient

était sur le point d’être engagée dans quelque chose

dont les Sawis n’avaient jamais entendu parler aupa­

ravant: une lutte de valeurs!

Kani et Mahaen ne savaient pas encore que quelque

deux mille ans plus tôt, un autre faiseur de légende

totalement différent avait lancé une nouvelle concep­

tion du monde basée sur l’amour. C’était une concep­

tion du monde diamétralement opposée à la pensée

sawi, comme elle l’était aussi aux esprits des millions

d’êtres qui se considéraient comme bien plus sages que

les Sawis.

62 *L’enfant de paix*

Le message de ce nouveau système de valeurs prit

près de deXille ans pour aller de Gahlee’ ~rais

du sud-ouest de la Nouvelle Gurnee. Sur sa route, ce

message avait déjà défié, engage et conquis 1^barba­

rie sous plusieurs formes dans les esprits de millions

de gens, car c’était un message extrêmement *puis­*

*sant.* Il ne fut pas dompté par les obstacles terrestres,

car sa force était surnaturelle. U ne put etre intimide,

car il était lui-même l’ultime antidote de la peur.

Le message ne reculait devant aucune forme de

ténèbres car il était lumière. Il n’était pas embarrassé

si ceux qui le portaient étaient parfois simples, ordi­

naires et même non instruits - en fait il aimait bien

exécuter ses plus subtiles stratèges à travers de telles

personnes! A la consternation de ses ennemis, il pou­

vait triompher même quand ses adhérents étaient

décimés par l’épée et la lance.

Ce message était l’Evangile de Jésus-Christ. Son

but n’était pas négociable: persuader des hommes de

«toute race, toute langue, tout peuple et toute nation»

de se repentir et d’être réconciliés avec Dieu par

Jésus-Christ.. Ce message était maintenant sur le

point d’envahir le monde sawi, sur le point de confron­

ter leur idéal de trahison œil pour œil avec une lutte

spirituelle implacable pour les âmes d’hommes, de

femmes et d’enfants. Il y aurait combat dans la prière

et par la prédication contre la lance et la flèche acérée;

tic ' v esPou; combattraient la barbarie systéma-

DeXtle et a comPassion ôteraient contre la

**jJCLli cl Itj II1H1.**

CoSbaÏ d”avoir°îî’? P°int d.’être Iancée> ce

cer Car dès maint Cetï réconciliation de eommen-

message du P0'1?’™

d'arriver pour habiter paXeS SaX P°

DEUXIEME PARTIE

QUAND DEUX

MONDES SE

RENCONTRENT

CENESE ©WE

MISSION

L’Anglais anguleux de soixante et onze ans agrippa

le pupitre de ses grandes mains osseuses et scruta les

sept cents étudiants qui attendaient en silence. Ses

cheveux blancs étaient peignés en arrière. Ses lunet­

tes s’accrochaient à mi-chemin sur l’arête de son nez.

Sous les sourcils touffus, les yeux gris pas encore ter­

nis par l’âge brillaient intensément.

Quelque chose dans sa présence semblait transper­

cer l’assemblée assise devant lui dans le grand audito­

rium. Trois mots s’échappèrent en grondant des lèvres

du vieil homme - trois mots chargés d’un mélange de

dignité et de ferveur personnelles, «La Nouvelle

Guinée néerlandaise ...»

Par ces trois mots, Ebenezer G. Vine, secrétaire du

conseil de Philadelphie d’une société missionnaire in­

ternationale appelée la «Régions Beyond Missionary

Union» (R.B.M.U.) introduisit son sujet. C’était en

1955. Son auditoire était le corps estudiantin de l’insti­

tut biblique «Prairie», un grand campus situé dans les

plaines glaciales de l’Alberta, au Canada, près d’une

petite ville nommée Three Hills; Derrière lui, L.E.

Maxwell, le directeur distingué de cette communauté

chrétienne indépendante et école de formation mis­

sionnaire, s’inclina en avant sur sa chaise. Egalement

rd±e cp eveux b.lanc8> cet homme aux fortes mâchoi-

rade de l’écXoleeSS1On determinée’ ^trait l’idéalisme

diïlXSera motivé en Adressant à ce groupe

d etudiants. D autres campus sur son itinéraire nou-

d„e P,1"8‘/érudition, de dfc?Z

distingues qu ici ou la devise était claire et simnlp-

*former des soldats disciplinés pour Christ!* Mais^e-

*Genèse d’une mission* 65

pendant, lorsqu’il lança l’appel et demanda des pion­

niers chrétiens pour planter la bannière de l’Evangile

parmi les tribus isolées et hostiles à l’intérieur de la

Nouvelle Guinée néerlandaise, M. Vine savait que ce

n’était pas d’abord l’érudition et les bonnes manières

qui seraient requis, bien que ces qualités ne soient pas

exclues. Mais les qualités cruciales demandées étaient x

une foi ferme, de l’abnégation, et une communion in­

time avec Dieu, et c’étaient là les principales qualités

que le corps enseignant et l’équipe s’efforçaient de

communiquer à ses étudiants à la fois par l’exemple et

une vie centrée sur l’enseignement biblique.

M. Vine connaissait bien l’histoire de la croissance

de l’institut. Depuis ses débuts dans une ferme avec

huit étudiants en 1922, l’institut avait grandi jusqu’à

devenir l’un des plus grands établissements de forma­

tion chrétienne du Canada. A cause de l’importance

accordée aux missions étrangères, déjà plus de 1100

parmi les trois mille diplômés étaient devenus mis­

sionnaires en pays lointain, alors que des centaines

d’autres étaient pasteurs ou ouvriers dans leur propre

pays. En se basant sur cela, M. Vine savait qu’environ

35% des étudiants devant lui trouveraient leur chemin

vers des terres étrangères avec différentes sociétés

missionnaires. Les tribus non christianisées de la

Nouvelle Guinée néerlandaise avaient désespérément

besoin d’eux, pensait-il, alors qu’il décrivait avec force

et chaleur le pays et son peuple violent et imprévisi­

ble. ., ..

— La Nouvelle Guinée néerlandaise, disait-il,

constitue la moitié occidentale d’une île longue de 2 300

kilomètres qui s’étire au nord de l’Australie. Située

dans la zone torride, juste au sud de l’équateur, elle

possède néanmoins des chaînes de montagnes auxnei-

ges étemelles culminant à plus de 4 500 métrés. Dans

l’autre partie de l’île, on y trouve aussi d immenses

plaines marécageuses où les pluies torrentielles entre­

tiennent un climat chaud et très humide.

— Vous pourrez être appelés à pénétrer au sem de

66 *L’enfant de paix*

tribus qui n’ont encore jamais été S “S

d’un gouvernement, ou chacun fait sa loi, et qui vivent

dms une sauvaTeriê complète. Vous devrez apprendre

aans une sauvag annoncer le message dans des

a vous exprimer et a annonçai annrispq n

langues que jamais aucun etranger n a apprises. Il

ïfexiste pas de dictionnaires ou de grammaires pour

vous y aider; tout reste à faire.

, — Vous serez confrontés a des coutumes et croyan­

ces qui vous dérouteront, mais devront êtres compri­

ses si vous voulez réussir. Vous essayerez de traiter

d’odieuses maladies tropicales et courrez le risque

d’être blâmés pour la mort de votre patient si vous

échouez. Vous devrez être prêts à endurer la solitude,

la lassitude et la frustration avec courage. Plus que

tout, vous devrez être prêts à combattre dans la puis­

sance du Seigneur le prince des ténèbres qui, ayant

tenu ces centaines de tribus captives pendant des mil­

liers d’années, ne va pas les laisser s’échapper sans

lutter!

Le vieillard fit une pause et le silence se fît pesant

sous le grand plafond voûté de l’auditorium.

— Il y a sept ans, continua-t-il, que Paul Gesswein,

un soldat revenant de la guerre en Nouvelle Guinée,

s’avança.vers moi dans ce même campus et me dit: M.

i fiues^ons à vous poser. Premièrement,

a K.B M.U. se rend-elle compte qu’il y a des dizaines

de milliers d insulaires isolés sans connaissance de

daise? & & in^eneur de la Nouvelle Guinée néerlan-

Je lui répondis: Comment le savez-vous?

au^Ssus d'pPinKV-°n disparut lors d’un vol

recherches Alors Je Pris part aux oPérations de

xeuiercnes. Alors que nous survolions les nombreuses

régions inexplorées de l’intérieur ™, ,nombreAuses

avec étonnement des vallées découvrîmes

tourés de jardins étendus parsemees de vlUages en-

Je lui demandai: Quelle est u •>

tion? est votre deuxieme ques-

*Genèse d’une mission* 67

H répondit: La R.B.M.U. m’aidera-t-elle à apporter

l’Evangile à ces peuplades?

Effrayé de tout ce qu’une réponse positive à cette

question pouvait entraîner, je l’informai d’abord que

nous étions déjà lourdement engagés sur cinq champs:

l’Inde, le Népal, le Congo, le Pérou et Bornéo; et puis,

pris par l’excitation du moment, j’ajoutai: Je vais voir

ce que je peux faire!

Quelques mois plus tard, après beaucoup de prières

et de délibérations, j’eus le plaisir d’écrire à Paul Ges-

swein pour lui annoncer que le conseil de la R.B.M.U.

avait donné son accord! Nous avions fait une demande

auprès du gouvernement néerlandais pour pénétrer à

l’intérieur de la Nouvelle Guinée néerlandaise!

Nous avons cependant rapidement appris que le

gouvernement néerlandais avait rejeté notre de­

mande, soutenant que leur loi en vigueur ne pouvait

accepter les responsabilités de protéger nos mission­

naires des cannibales! Nous avons fait des demandes

répétées. Je fis même trois voyages de l’autre côté de

l’Atlantique pour plaider notre cause en personne à La

Haye! Ce n’est que depuis peu que la permission

nécessaire nous a été accordée.

Maintenant le chemin vers l’intérieur est ouvert!.La

«Missionary Aviation Fellowship» (M.A.F.) de Cali­

fornie a déjà mis l’un de ses appareils.en opération

pour le transport d’hommes et de matériel pour notre

propre mission et pour d’autres vers une base impor­

tante appelée Bokondini, loin à l’intérieur des terres.

Paul Gesswein et l’autre volontaire, Bill Widbin, ont

déjà participé à l’établissement de la base à Bokondini

et sont maintenant en train de préparer une avance

au-delà des montagnes vers une peuplade appelée les

Danis de la Vallée Noire. Leurs épouses, entre-temps,

s’occupent de l’approvisionnement sur la côte noi d

jusqu’à ce qu’elles puissent en toute sécurité rejoindre

leurs maris. ,

A ce point de son récit, l’orateur etendit la main

droite vers les étudiants et continua:

— Je ne peux pas croire que Dieu ait amene la

68 *L’enfant de paix*

K.B.M.U. à ce seuil important pour

suite ces deux hommes et leurs épousés. JnXel n

avoir d’autres que Dieu appellera a le> rejondre II

doit y en avoir assis là devant moi maintenant! Si Dieu

vous a mis à part pour cette tâche spéciale, non pour

bâtir sur le fondement d’un autre, mais pour prêcher

Christ là où le son de Son nom n’a encore frappe au­

cune oreille ‘humaine, alors la R.B.M.U. considérera

vos qualifications dans la prière. , , .

Combien de temps ces tribus perdues doivent-elles

encore attendre pour entendre parler de Celui qui est

mort pour leur salut et ressuscité il y a près de 2 000

ans? Depuis cent ans, les messagers de Christ se sont

contentés d’occuper seulement les zones accessibles de

la côte. Maintenant de nouveaux ordres de marche

sont donnés - *vers l’intérieur!*

Notre Seigneur est impatient d’établir Son royaume

d’amour dans ces endroits obscurs qui sont maintenant

le domaine de la cruauté. Deux hommes et leurs fem­

mes sont allés de l’avant pour établir une tête de pont,

et ils attendent ardemment du renfort. Qui ira les

aider à étendre cette tête de pont?»

C était suffisant. Dieu ne voulait pas rendre inutile

la vision qu’il avait donnée au dirigeant missionnaire.

*L* un des jeunes gens à l’écoute était Bill Mallon. Moins

de trois ans plus tard, Bill et sa femme Barbara, reioi-

£^nLPan e- Jîy ?esswein et Bill et Mary Widbin

a™BiU étnS die a VaJee Noire- Pendant quatre

dÏÏa^JLmmX a iangUe dam’ déczouvrant les secrets

de laneae-e nnnr^ preparant les éléments des leçons

ae langage pour ceux qui suivraient

plœjêunêmCmb^iLdel’i!UditOriurn’David Martin, le

toucher sa propre vie “e'^’e8™^® doigt de DieU

qui devint nlus tard iL / mem® fiue Margaret Colton

larb^Son^ Avec Bill et

guerriers danis brûler leurs fétiche^ m\*UierS 2®

guerre en réponse au message de ameS d®

A1 eurs> un jeune immigrait hoUMidaisécôutaitar-

*Genèse d’une mission* 69

demment. C’était John Dekker qui plus tard, avec sa

femme Helen, mena une nouvelle avance dans un em­

branchement de la Vallée Noire appelé Kanggime, ce

qui en langage dani signifie «l’endroit de la mort». Par

leur ministère, «l’endroit de la mort» abonda en vie

nouvelle quand des milliers d’habitants reçurent

Christ dans leurs cœurs.

De même deux jeunes femmes célibataires, Judith

Eckles et Winifred Frost, commencèrent à penser que

leurs destinées devaient être liées à ce que disait l’ora­

teur. Quelques années plus tard, elles se joignirent

également à l’équipe de la R.B.M.U. dans la Vallée

Noire, enseignant, guérissant et conseillant pendant

que l’église dani naissait et grandissait sous leurs

yeux.

Ailleurs encore dans l’auditorium, un jeune couple

de la campagne de l’Iowa écoutait attentivement -

Philip et Phyliss Masters. Eux aussi commencèrent

bientôt à travailler dans la Vallée Noire, puis furent

poussés à ouvrir une base à Korupun parmi le suscep­

tible peuple Kimyal. Treize ans plus tard, Philip Mas­

ters mourait sur la berge de la rivière Seng, le corps

transpercé d’une centaine de flèches de la tribu Yali,

alors que Phyliss, sa veuve, soutenue par le Saint-

Esprit, retournait dans la Vallée Noire avec ses cinq

enfants pour y continuer son ministère.

Il y avait aussi Richard Haie qui plus tard, avec sa

femme Wanda, exerça un ministère pendant trois ans

dans les îles Salomon avant d’atteindre la Nouvelle

Guinée néerlandaise où des problèmes de santé mirent

fin à leur ministère après un an.

En plus de cela, d’autres volontaires de campus

chrétiens d’Amérique du Nord, d’Angleterre, d Alle­

magne et d’Australie rejoignirent bientôt les rangs de

la R.B.M.U., portant le nombre des missionnaires a

plus de trente en 1965. A ce moment-là, les vies de

quelque 14 000 Papous de l’âge de pierre avaient déjà

été profondément transformées par le ministère de la

prédication, de l’enseignement et de la guérison.

70 *L'enfant de paix*

Cinq ans plus tard, en 1971, le nombre total des

adhérents atteignait 21 000, alors, qu’une grande

troupe missionnaire se joignait aux 176 chrétiens nou-

vellement formés au service pour établir plus de cent

assemblées et de nombreuses écoles et cliniques dans

les vallées et à travers les marécages.

■ Des populations entières trouvèrent la délivrance de

l’esclavage, de la sauvagerie et de la superstition.

Elles commencèrent à jouir non seulement des

bénédictions spirituelles de l’Evangile, mais, aussi

d’une paix et d’une sécurité qu’elles n’avaient jamais

connues. L’instruction vint les fortifier contre les ex­

ploiteurs impitoyables qui auraient profité de leur

simplicité, comme c’est arrivé si souvent dans d’autres

parties du monde.

Des docteurs et des infirmières travaillant dans des

hôpitaux et cliniques de brousse extirpèrent bientôt le

terrible fléau du pian et aidèrent à lutter contre les

sévères épidémies de grippe, rougeole et coqueluche

qui depuis si longtemps ravageaient ces tribus isolées.

; Au milieu de tout cela, les missionnaires se trouvèrent

presqu’écrasés par l’extrême intensité de la gratitude

exprimée par ces milliers d’hommes qui, mieux qu’un

étranger, pouvaient apprécier combien leurs vies

avaient été transformées par l’acceptation de l’Evan­

gile.

, Tout cela, bien sûr, ne se fit pas sans un travail

enorme. Pendant des années, des centaines de milliers

a heures de la vie missionnaire s’écoulèrent à décou­

vrir les lois cachées des langues tribales, à composer

des dictionnaires, a inventer des alphabets pour des

angues jamais encore écrites; à construire des mai-

C0 •S et delcllmclues; à débroussailler des

chaînes U jUngle; à franc1^ des

chaînes de montagnes, a explorer des rivières méan-

dreuses; a etudier les coutumes et les croyances de

tribus exotiques; a prêcher l’Evangile à des Sers et

à ceux qui s’y intéres-

sæent; a traduire les Ecritures; à guéri? les Æïït

*Genèse d’une mission* 71

à soigner leurs plaies; à jouer le rôle d’arbitre dans des

dissensions hostiles; à engager, surveiller et payer des

travailleurs; à réparer des génératrices, des machines

à laver, des moteurs de hors-bord et des magnétopho­

nes; à maintenir une' correspondance avec les dona­

teurs dans la mère patrie; à tenir des comptes; à en­

courager les abattus, à calmer les enragés, à réconfor­

ter les affligés, à s’occuper des visiteurs; à commander

des fournitures des mois à l’avance; à prier pour les

fonds nécessaires et à remercier Dieu pour le privilège

fantastique d’avoir part à tout cela!

Tout ce qui a été dit au sujet de l’œuvre de la

R.B.M.U. peut être répété au sujet des six autres

missions qui servent en Nouvelle Guinée néerlandaise.

Le ministère de la M.A.F. a permis l’approvisionne­

ment de six autres missions pendant la traversée du

formidable marais et des barrières montagneuses du

pays. L’ouest de la Nouvelle Guinée devint bientôt le

grand champ d’opérations.de la M.A.F., requérant

l’emploi à plein temps de huit appareils monomoteurs

et de deux bimoteurs.

Gesswein, Vine et d’autres pionniers firent une es­

timation de la population intérieure à des dizaines de

milliers. En fait, près de 300 000 hommes encore à

l’âge de la pierre furent découverts avant même que

tous les recoins ne soient pleinement explorés! Les six

missions, soutenues par les services volants de la

M.A.F., virent, comme fruits de leur ministère res­

pectif, près de 125 000 de ces 300 000 individus expri­

mer leur adhérence personnelle à la foi chrétienne

avant la fin de 1971. , , ,

Beaucoup de ces convertis égalèrent et sur­

passèrent même la foi et la consécration des mission­

naires eux-mêmes. Certains d’entre eux, comme les

chrétiens Yali, Bingguok et Yeikwarahu, moururent

en martyrs triomphants, suppliant leurs meurtiiei s de

recevoir Christ. Stan Dale, un missionnaire australien

de la R.B.M.U., reçut cinq blessures de fléchés en

essayant de les secourir.

72 *L’enfant de paix*

Dphy ans nlus tard, Stan lui-même mourut au côté

de Philip Masters lors d’un autre soulevement ^ Peu­

ple Yali. Quelques mois apres leur martyre, 1 attitude

hostile du peuple Yali commença a changer Bientôt

des douzaines de villages accueillirent les evangehstes

de l’église des Danis de la Vallee Noire. Plus tard des

centaines se tournèrent vers Christ, y compris plu­

sieurs des meurtriers des quatre martyrs. ,

Mais tout cela, bien sûr, était encore caché dans.un

mystérieux futur en 1955 quand Ebenezer Vine

s’épancha devant les étudiants de 1 institut biblique

«Prairie». Néanmoins, étant l’un des sept cents étu­

diants à l’écoute ce jour-là, il me sembla que Dieu était

venu parmi nous avec un plan et cherchait des hommes

qu’il pourrait utiliser pour mener ce plan à bien.

J’avais également le sentiment certain que j’étais

l’un de ceux qu’il cherchait. Avec ce sentiment ancré

en moi, je retournai dans ma chambre après la

réunion. J’attendais avec impatience d’être seul de­

vant Dieu dans la prière pour Lui demander: est-ce

cela? Est-ce là ce que tu veux que je fasse?

J’avais vingt ans à cette époque. Trois ans plus tôt,

j’avais fait l’expérience de la vie nouvelle, trouvant en

Christ amour et joie dans une communion personnelle

avec Lui. Une crise vint, je l’invoquai et soudain II fut

• •n-Vjan^ deux mille ans ne l’avaient pas

vieilli du tout! Je découvris qu’il avait encore la même

puissance pour transformer la vie des hommes et les

garder fideles comme le dit l’Evangile vieux de deux

nulle ans.

voSSî^ leu "ieux chaPitres et versets avec leur

nouvel archaïque commençaient à prendre une

SSt a‘T> que Dieu me donnait

toujours. Avec Ce disaient depuis

à prendre un sens En tU centre’ Univers commençait

une signification éternelle T f ? X1® P°uvæt a™\*

connaître aux autres seraient et L,e faire

prême! Et si Le faire connaître à ^ormais.mon but

naître a ceux qui connaissent

*Genèse d’une mission* 73

déjà Son nom était un privilège, aller vers ceux qui

n’avaient jamais entendu parler de Lui devait être un

privilège encore bien plus grand!

Avec ces pensées à l’esprit, j’avais commencé à étu­

dier la carte du monde. Je cherchais également un

campus chrétien qui pourrait me donner le genre d’en­

seignement biblique et l’esprit nécessaires pour parler

de Christ de manière effective aux hommes et femmes

d’une autre^ culture. Guidé par la paix de Dieu, je

m’inscrivis à l’institut biblique «Prairie» en automne

1953.

Là, l’enseignement dynamique, la communion fra­

ternelle avec les autres étudiants dotés d’un même

idéal, et les visites de missionnaires venant de presque

toutes les parties du monde, servirent à renforcer de

manière plus profonde ma conviction que Dieu m’ap­

pelait à Le servir au loin. Cependant, il y avait tant de

possibilités, tant de champs qui réclamaient des ou­

vriers, tant de personnes qui n’avaient encore jamais

entendu l’Evangile, que la question se posait toujours

plus intense: où, dans ce vaste monde, Dieu désirait-Il

que je Le serve?

Pendant trois ans, la réponse m’avait échappé.

Enfin, en 1955, alors que je réfléchissais au message

d’Ebenezer Vine, mon coeur se mit à battre plus fort

alors qu’une voix intérieure semblait dire: c’est cela!

L’appel et ma résolution d’y répondre devaient être

sévèrement éprouvés. Des déceptions et des retards

sembleraient par moment bloquer le chemin, mais

l’appel resterait le même, attirant et pressant.

Une autre étudiante de l’institut biblique «Prairie»,

présente lors de l’appel d’Ebenezer Vine pour la Nou­

velle Guinée néerlandaise, était la blonde et délicieuse

Carol Soderstrom de Cincinnati, Ohio. D’abord

séparément, ensuite ensemble, nous nous sommes mis

à nous préparer à servir Dieu au sein de la R.B.M.U.

en Nouvelle Guinée. Après avoir reçu son diplôme de

l’institut, Carol suivit pendant trois ans des cours

d’infirmière pendant que j’acquérais de l’expérience

74 *L’enfant de paix*

comme pasteur et dirigeant d un gi 0UPe

Puis en août I960, nous nous sommes maneLete

suivant nous avons suivi ensemble un co . » ’

tique offert par l’institut d’ete de Linguistique a

l’Université de Washington a Seattle. En novembre

1961, notre premier enfant, Stephen, naquit. Peu

après nous avons reçu nos visas pour la Nouvelle

Guinée néerlandaise. Nous nous sommes embarqués a

Vancouver sur *YOnana* le 19 mars 1962 et le .13 avril,

nous sommes arrivés à Sentani, une base aérienne de

la côte nord de la Nouvelle Guinée néerlandaise. Une

semaine plus tard, le pilote de la M.A.F., Dave Stei-

ger, nous emmena effectuer notre premier vol dans

l’intérieur. Nous avons atterri à Karubaga, la princi­

pale station de la R.B.M.U. dans la Vallée Noire.

Là, nous vimes des hommes presque nus portant

des haches de pierre et des femmes aux jupes en ficelle

creusant le sol de leurs jardins avec des bâtons de bois.

Entourés de centaines d’hommes de la tribu dani, Phi­

lip et Phyliss Masters, nos anciens camarades de

classe David et Margaret Martin et Winnie Frost, et

d’autres collègues de la R.B.M.U. nous accueillirent à

l’aéroport.

Après les salutations et les présentations, David

Martin et moi nous sommes promenés pendant que

David m expliquait en quoi consiste la culture des

Dams et le bref historique du travail de la R.B.M.U.

parmi eux. Nous en sommes arrivés à parler de la part

que Carol et moi pourrions avoir dans ce travail à

r avenir.

David s’arrêta et contempla les montâmes nar-

semees de villages danis de l’autre côté du plateau «Il

y a encore beaucoup à faire dans la Vallée Noire mais

uiS Seedt±re COnférence ü’y eu?

tribus oui ne sont &U SUJet ^es besoins d’autres

nouslvons fîit un nPnù T°re ^ianisées. En fait,

nous avons tait un nouvel accord avec la T F A M oui

nous laisse la responsabilité /|o io il a

geuse qui s’étend des versants su??6 P

versants sud de ces chaînes de

*Genèse d’une mission* 75

montagnes jusqu’au bord.de la mer d’Arafoura.

«John et Glerma MacCain de Floride sont déjà partis

dans cette. région. Depuis cinq mois, ils travaillent

parmi la tribu des Kayagars. Selon leurs rapports, la

région n’a rien d’hospitalier. La plupart des tribus y

pratiquent encore le cannibalisme et la chasse aux

têtes et on ne peut leur faire confiance. Le climat est

aussi chaud, humide et malsain qu’il est possible de

l’être.»

«Cependant, nous avons convenu de vous demander

de considérer cette région. Nous nous rendons compte

que vous pouvez avoir de l’appréhension à emmener

Stephen dans un tel endroit, et si vous désirez plutôt

travailler ailleurs, sentez-vous libres de le dire. Mais si

Dieu vous donne Sa paix pour aller parmi l’une de ces

tribus, le chemin vous est ouvert.»

Après deux jours passés dans la prière devant Dieu,

nous avons donné notre réponse à David Martin. «Oui,

nous sommes heureux d’aller vers l’une de ces tribus

du sud. Quand partons-nous?»

Le 19 mai, le pilote de la M.A.F., Hank Wor-

thington, nous emmena de Karubaga vers les plaines

du sud. C’est avec, quelque crainte que nous avons

observé la chaîne montagneuse du mont Wilhelmina

s’abaisser soudain de plus de 4 500 mètres d’altitude

jusqu’au niveau de la mer. Devant nous s’étendaient à

perte de vue des marais vert émeraude étincelants

veinés de cours d’eau enflés, couverts de taillis de sa-

goutiers luxuriants. Quelque part au milieu de cela,

nous aurions à construire une maison pour vivre parmi

une tribu de cannibales chasseurs de tête.

Enfin la ligne côtière de la mer d’Arafoura surgit

comme Hank Worthington dirigeait le Cessna vers

notre destination, un minuscule ayant-poste hollandais

appelé Pirimapun. Là des missionnaires de la

T.E.A.M., le Dr. Ken Dresser et sa femme, Sylvia,

avaient établi une nouvelle tête de pont parmi le peu­

ple asmat. Nos collègues de la R.B.M.U., John et

Glenna McCain, étaient là aussi. Ils avaient fait le

76 *L’enfant de paix*

voyage dans leur vedette de huit mètres a travers les

nSJs pour nous rencontrer et nous emmener dans

leur maison parmi les Kayagars.

Cet après-midi, nous sirotions tous les six une bois­

son froide dans le salon de la maison prefabnquee en

aluminium des Dresser tout en faisant connaissance

avec ces deux couples pleins de ressources qui nous

avaient précédés à cette «extrémité de la terre». John

et Glenna étaient habitués aux marais, ayant grandi

près des Everglades sur la côte ouest de la Floride.

Couple calme et déterminé, ils étaient totalement

consacrés à la tâche d’apporter Christ au peuple kaya-

gar, tâche qui avait déjà renvoyé un couple de mis­

sionnaires dans leur pays avec une santé ruinée.

Ken Dresser, un ingénieux médecin canadien, avait

déjà fait face à des difficultés et des frustrations que la

plupart aurait considérées comme insurmontables.

Bien que sachant qu’il aurait encore beaucoup d’obsta­

cles à surmonter, ses yeux calmes irradiaient une paix

et un contentement qui ne semblaient jamais le quit­

ter. Sa femme Sylvia partageait son courage, travail­

lant joyeusement auprès de son mari dans la salle

d opération de leur dispensaire de brousse et s’occu­

pant de la maison et des enfants. Plusieurs années

passeraient avant que le peuple asmat ne commence à

manifester un intérêt sincère à leur ministère social et

spirituel.

Ren Dresser nous mit

deuxTpnfV6 lhls1t01r® de ces coins reculés. Près de

*J^ies* Cnnl fv ? Un caPitaine britannique,

et avait pnvnv/1 Jele -ancre Pr®s de ce même point

rLn S1-' ? K un chariot a terre pour chercher de

leau fraîche. D’anrès 1p Dr , vneruier uk

n’avait p-ardé miL \* e • ,esser> le peuple asmat

n avait garde aucun souvemr de cet événement histo-

paStion^LpTmo^pPuVtôt^^M- ?T£stérieuse dis‘

fils de l’ancien gouverneur de pMæ1\ae[TRockefeller>le

*Genèse d’une mission* 77

maison des Dresser. Les MacCain et les Dresser

parlaient avec vivacité et de façon instructive de leurs

propres expériences parmi le peuple kayagar et le

peuple asmat.

A la fin je demandai à John McCain vers quelle autre

tribu il pensait que Carol et moi devrions aller. John

répondit: «Après avoir réfléchi à tous les facteurs im­

pliqués, Glenna et moi vous recommandons d’aller

vers la tribu vivant au nord-ouest du peuple Kayagar,

la tribu appelée les Sawis».

Après des années de préparation et d’attente, c’était

émouvant d’entendre le nom du peuple auquel nous

allions consacrer nos vies: Les Sawis! Je tournai et

retournai ce nom dans ma tête. Je pouvais presque en

goûter la saveur au bout de ma langue. Il avait le

même goût de mystère impénétrable qui remplissait la

jungle.

Le lendemain matin, nous disions au revoir aux

Dresser et quittions Pirimapun pour aller vers la mai­

son de John et Glenna dans le village kayagar appelé

Kawem à 65 kilomètres à l’intérieur des marécages.

*A* TRAVERS LE RIDEAU

D’ACACIA

La vedette de John McCain, *l’Ebenezer* (pour Ebe­

nezer Vine), tangait près du quai pendant que nous

chargions combustible et marchandises dans la mi-

obscurité de l’aube. Près de là, la lumière amicale des

lampes à kérosène brillait à l’intérieur de la maison

d’aluminium des McCain où Glenna et Carol. empaque­

taient les vivres pour notre voyage. Plus loin, les om­

bres noires des maisons kayagars s’alignaient en deux

longs rangs au bord de la rivière Cook.

A 5 h. 30, nous sommes partis. Le moteur Volkswa­

gen de la vedette gronda et John pointa sa proue en

aval. Sur le quai, nos épouses nous disaient au revoir

de la main. Carol tenait le petit Stephen qui venait

juste de s’éveiller. Son petit visage serré contre les

cheveux blonds de Carol était à peine visible dans la

pâle lueur bleue de l’aurore. A côté d’eux se tenait

Herep, le Kayagar qui, dans le passé, avait prouvé

qu’il était un fidèle protecteur de la famille et des biens

de John, chaque, fois que celui-ci avait dû quitter

layant-poste isolé. Le chien de garde féroce des Mc­

Cain, Patches, était un autre protecteur. De plus, un

emetteur radio dans la maison des McCain pouvait

etre utilise par les deux femmes pour appeler à l’aide

en cas de difficultés.

La lumière de l’aube nous trouva en train de nous

faufiler dans 1 étroit canal de la rivière Cook vers Pi-

dWpSoAde noïs’ un Panorama chatoyant

détendues vert emeraude, de palmiers gracieux et

d épais taillis de sagoutiers formaient un lieu de ras­

semblement vaste et venteux pour des nuées d’aicret-

tes neigeuses, de canards pastel et d’oies ara e’fges

noires que notre passage faisait s’envoler vers fe cfel.

*A travers le rideau d’acacia* 79

Plus haut au-dessus de nos têtes, des hordes de

chauves-souris géantes viraient vers le sud comme

sous le contrôle d’un esprit méchant. Fatiguées d’une

nuit de fourragement sous les étoiles, elles cacheraient

bientôt leurs têtes bizarres sous les volumineuses

membranes de leurs ailes pour dormir tout le jour,

suspendues par milliers à quelques taillis de la jungle.

Quatre heures plus tard, nous avons atteint Pirima-

pun où le Dr. Ken Dresser de la T.E.A.M. nous atten­

dait pour se joindre à nous dans notre tentative d’en­

trer en contact avec la tribu sawi. Nous avons pris son

embarcation en fibre de verre pour la mettre à la re­

morque du hors-bord au cas où *YEbenezer* aurait quel­

que ennui mécanique en pleine jungle. En quittant Pi-

rimapun, nous avons viré au nord à travers la mer

d’Arafoura, cherchant l’embouchure de rivières qui

nous mèneraient en territoire sawi.

Trois jours plus tard, *YEbenezer* virait dans l’em­

bouchure du Kronkel et commençait à suivre le même

cours tortueux que les bateaux hollandais avaient suivi

deux ans auparavant. Pendant cette période in­

termédiaire, nous avions exploré la rivière Au et pris

contact avec trois villages sawis: Mauro, Hahani et

Ero. Dans ces trois villages, femmes et enfants

s’étaient enfuis dans la jungle à notre approche, mais

quelques hommes étaient restés sur la berge pour

nous rencontrer. De ces brèves rencontres, je pus

déterminer un certain nombre de mots sawis, un petit

début pour un langage qui contient probablement plu­

sieurs milliers de mots.

Dans un quatrième village, Sato,.les maisons sus­

pendues étaient vides, tous les habitants s étant en­

fuis, terrorisés, à notre approche. Je grimpai dans

l’une des maisons et y déposai un petit cadeau au mi­

lieu du plancher pour indiquer notre bonne volonté.

Plus tard nous avons appris que nous avions manqué

deux autres villages, Mosi et Tamor, parce, quils

étaient cachés au plus profond de la jungle. Mais nous

80 *L’enfant de paix*

avions constaté l’existence d’une population d’une cer-

taine importance le long de la riviere . nnrininf1-n

Nous espérions maintenant trouver une population

plus nombreuse le long du Kronke . es emieres

heures du jour s’écoulèrent rapidement a suivre les

méandres du Kronkel, de sorte qu apres avoir dépassé

lês deux grands villages asmats situes dans la partie

basse de la rivière, nous avons jeté l’ancre au milieu du

cours d’eau et préparé notre repas du soir. .

Le lendemain matin, nous avons décide de laisser

*YEbenezer* trop lent et de faire une incursion rapide

dans les hautes eaux de la rivière avec l’embarcation

de Ken Dresser. Filant les 25 nœuds, nous avons rapi­

dement laissé derrière nous la région des Asmats et

aperçu les premières traces de population sawi, sous

forme de cases abandonnées en train de pourrir sur

leurs pilotis.

Nous avons passé l’embouchure de l’affluent Hanai

qui menait à l’endroit où, nous ne le savions pas en­

core, Haenam avait tué et dévoré les quatre hommes

de Wasohwi quelques mois auparavant. Contournant

au nord un étroit méandre, nous sommes arrivés près

de l’ancien village où les deux bateaux hollandais

avaient effrayé Haenam et Kamur deux ans plus tôt. Il

était maintenant tellement recouvert d’arbres que

nous l’avons à peine remarqué.

Bientôt le cours devint rectiligne; j’appris plus tard

que cette partie s appelait le *kidari.* Je fis remarquer à

John McCain que ce morceau de rivière ferait un ex­

cellent plan d’eau pour l’hydravion de la mission.

extrémité du *kidari,* nous avons découvert d’au­

tres cases pourries d’un autre village abandonné. Sa­

chant que si nous poussions plus avant, nous allions

penetrer dans le territoire de la tribu des Kayagars,

nous avons laisse le canot à l’emplacement du village

abandonne, la ou un autre affluent venant du nord

rencontrait le Kronkel. Nous avons débarqué sÏÏ

butte meme ou Kigo, Hato et Numu, deux ans aupLa-

vant, s étaient découverts et avaient fait face aux ve­

A *travers le rideau d’acacia* 81

dettes dans un acte de grand courage.

Mais personne n était là pour nous accueillir. La

forêt tropicale dressait un haut rempart impénétrable

jusqu au ciel et semblait nous défier. J’écoutai le vent

bruire à travers le feuillage, frôler le chaume pourri et

noirci des toits. Je regardai un poisson fendre la sur-

face limpide de .l’eau.

La sauvagerie de l’endroit semblait me narguer. :

Quelque chose dans l’atmosphère de l’endroit semblait

me dire ironiquement: «Je ne ressemble pas à ton Ca-

nada docile et apprivoisé. Je suis inextricable. Je suis

trop dense pour que l’on puissè me traverser. Je suis

brûlante, humide et détrempée de pluie. Dans mon sol

spongieux, on enfonce jusqu’aux hanches et il est

hérissé d’épines de sagoutier, longues de quinze cen-

timètres. Je suis pleine de serpents-venimeux, de

sangsues et de crocodiles. J’engendre le paludisme, la

dysenterie, l’hépatite et l’éléphantiasis.

«Ton idéalisme n’a point de sens ici. Ton Evangile

n’a jamais effleuré la conscience de mes enfants. Tu

crois les aimer; attends un peu de les connaître, si tant

est que tu puisses y parvenir! Tu crois que tu es prêt à

me. saisir, à comprendre mes mystères et à changer ma

nature. Mais je suis plus forte que toi et tu te sentiras

perdu dans mon obscurité et mon immensité, écrasé

par ma brutalité, ma morbidité sans pudeur, mon

étrangeté totale! ,, .

«Réfléchis bien avant de t’exposer aux désillusions

que je te prépare. Ce n’est pas un endroit pour ta

femme, ni pour ton fils, ni pour toi. . • \*

Les voix de cette arène feuillue semblaien croi ,

puis s’évanouir dans les masses de vrilles rampan es e

de branches tordues. Je me tournai vers John et; Ken

qui attendaient près du canot. Au-de a,

rectiligne de la rivière brillait au soleil. Le terrain s

lequel^ me trouvais semblait à u^

ble. Les cases pourries étaient levi e

population cachée dans la jungle au centres

Petit affluent semblait devoir mener a d autres cent

82 *L’enfant de paix*

^Cen’étaitque”du btaff^pensai-je. Ce marécage est

aussi Fœuvmdu Créateur, Sa

vait nous soutenir ici aussi bien qu ailleurs. .Alors la

paix de Dieu descendit sur moi et soudain cet endroit

étrange devint familier. Mon foyer! Je me tournai vers

Ken et John et dit: «C’est ici que je veux construire.»

Ils acquiescèrent. Le sort en était jete. et très haut

au-dessus de nous, un cacatoès blanc glissa sur la

branche d’un acacia et releva la tete a la vue des trois

étrangers et du canot. Déployant sa huppe jaune, il

s’envola en poussant un cri perçant, comme pour aver­

tir la forêt que son défi était relevé.

Mais tapi parmi les troncs et les vrilles, un jeune

homme nommé Seg surveillait nos mouvements avec

appréhension. Puis comme nous embarquions à nou­

veau, Seg s’enfuit sous la voûte de la forêt pour avertir

de notre présence le village appelé Kamur.

Avant de retourner sur *l’Ebenezer,* nous sommes

remontés en amont à la recherche d’autres signes de

population sawi. Mais là encore, nous n’avons trouvé

que des cases pourries ou des villages envahis par la

végétation tropicale.

Puis nous avons rencontré deux hommes kayagars

dans un canot. Ils reconnurent John McCain grâce à

æurs visites précédentes dans la région de la rivière

Cook. Par sa connaissance de la langue kayagar, John

ctpq apprendre d eux qu’il n’y avait pas d’autres villa-

vh WpWaLen/m°nt‘ Nous avons découvert aussi que le

n °nne qUe nous venions de quitter appelait

JéXent que Kamurtétait

quX: ve"evoP^S ‘a S°Urœ de raffluent

nouv^au’îfe^deKam^’ïlt hfeT'S VerS d

nous leur avons offert n'neV heslterent> mæs Quand

cepté. Nous leur avons dit do°“pens.at>on- ils ont ac-

et nous avons fixé une corde ■aSSeoir dans leur canot

marche le moteur Johnson^t bienr Ken,mit en

et bientôt nous redescen­

A *travers le rideau d’acacia* 83

dions le courant, accompagnés de deux Kayagars aux

yeux écarquillés qui se cramponnaient au siège de leur

petit esquif.

Quand nous avons atteint l’embouchure de l’af­

fluent, la marée avait baissé, révélant des masses

d’arbres tombés bloquant presque tout le lit de la

rivière. Il était évident que le bateau ne pourrait fran­

chir cet enchevêtrement de troncs, mais nous avons

pensé que la petite embarcation serait assez légère

pour franchir la plupart des barrières. John et moi,

nous sommes installés avec précaution dans l’étroite

pirogue et avons remonté l’affluent pendant que Ken

restait près du bateau. Avant même d’avoir parcouru

cent mètres, il devint clair, cependant, que même la

pirogue kayagar n’aurait pas assez d’eau pour flotter,

c’est pourquoi nous avons abandonné et sommes re­

tournés vers Ken et le bateau sur la rivière principale.

Après avoir récompensé les deux Kayagars pour

leur aide, nous avons redescendu la rivière poim re­

joindre *l’Ebenezer.* Nous étions désappointés de

n’avoir pu établir un contact avec un seul Sawi sur la

rivière Kronkel. Mais notre déception n’allait être que

de courte durée!

Kani et trente-neuf autres guerriers des villages de

Haenam et Yohwi dirigeaient prudemment leurs piro­

gues noires à travers le sinueux tunnel de végétation

que formait le cours de l’affluent Hanai. Des paquets

de farine fraîche de sagou et des larves grillées rem­

plissaient les espaces vides entre les pieds des pa­

gayeurs. Des perroquets voletaient au bout de leurs

liens comme de petits éclats rouges, bleus et verts.

Des poulets sortaient leurs têtes au-dessus des pa­

quets de sagou. , , ,

Les quarante hommes s’étaient embarques dans une

nouvelle sorte d’aventure, un voyage de transaction

vers le nouvel avant-poste du gouvernement appelé

Pirimapun. Depuis bientôt deux ans, ils avaient en­

tendu des histoires fabuleuses sur Pirimapun ra­

84 *L’enfant de paix*

contées nar les Kayagars et les villages Atohwaem le

1" Si; Cook. Plusieurs fois ils avarnnt eu

presqu’assez de courage pour entreprendre ce terrible

voyage, mais la peur les avait retenus. Maintenant il

fallait y aller ou mourir!

La veille ils avaient cache femmes, enfants et biens

précieux au plus profond de la jungle sous la garde des

hommes les plus âgés du village. Puis juste après le

lever du soleil, ils s’étaient retrouvés près de la source

de l’affluent Hanai où leurs quatre pirogues étaient

prêtes. Ils approchaient maintenant de l’embouchure

du Hanai à la fin de cette première étape de leur

voyage.

Kani s’accroupit sur la pointe lisse de la pirogue de

tête et scruta la large étendue du Kronkel à travers

l’écran de feuillage. Ce serait fatal pour eux de surgir

brusquement à découvert pour se trouver face à face

avec une flotille de pirogues guerrières asmats. Le

Kronkel était libre; Kani plongea sa pagaie et parut à

découvert. Les autres pagayeurs suivirent.

Leurs pagaies à la pointe en forme de lance croisées

au-dessus de leurs têtes, ils tournèrent en amont, pre­

nant le long chemin vers Pirimapun en vue d’éviter les

villages toujours hostiles d’Asmat qui gardaient le

c?lHrs inférieur du Kronkel. Ils savaient qu’il était pos­

sible d atteindre la rivière Cook en coupant à travers

les terres inondées des Kayagars, et les Kayagars

s étaient montrés des plus amicaux envers leurs an-

d5pnter^emiS’ leS Les voyageurs ne s’atten-

nSdeStarife?015 de Pataier et de centai'

*éteSuèTfSi ’quS^utdnT^* SUr la 10IFt

neuf fut éprouvé jusquTh

juste hors de vue de PanS?' D™t,devanteux’et

l’extrémité du Æi un l £ „ COte du tournant ,8

d’un frelon en colère U g? S°â Con™e le brult

e’Iendlt Ie «aime du matin. Le son

*A travers le rideau d’acacia* 85

grandit rapidement, fonçant droit sur eux!

Soudain une embarcation jaune pâle surgit à leur

vue, laissant des vagues d’écume derrière lui. Dans

l’embarcation se trouvaient trois visages recouverts

de peau claire. Des Tuans! Ce fut la panique dans les

quatre pirogues.

Comme nous virions dans le *kidari,* Ken montra

quelque chose tout droit devant nous. Nous avons vu

quatre pirogues pleines d’hommes qui ne pouvaient

être que des Sawis. Mon cœur s’agita en moi à leur

vue.

L’apparition de notre embarcation les avait jetés

dans un désarroi complet. Certains se penchaient de

leurs pirogues et plongeaient parmi les roseaux, alors

que d’autres agitaient éperdument leurs pagaies en

essayant de maintenir leur équilibre dans la confusion.

Ceux qui restaient dans leurs pirogues n’avaient pas le

temps de fuir. .

En quelques secondes, nous nous trouvions à leur

hauteur et John les interpela en kayagar, les encoura­

geant à ne pas être effrayés. Parmi eux se trouvait le

guerrier atohwaem, Hadi, qui parlait couramment le

kayagar et le sawi aussi bien que son propre dialecte

maternel. Entendant les paroles d’encouragement de

John, Hadi les traduisit rapidement en sawi avec une

voix claire et résonnante, facilement perceptible au-

dessus du tapage confus que faisaient les quarante

guerriers inquiets.

Tous étaient des hommes souples et mmces, bien

musclés, nus à part leurs ornements. La plupart d en­

tre eux tremblaient, ce qui faisait frémir leurs fragiles

esquifs. Les pirogues à leur tour faisaient frissonner la

surface sombre du Kronkel, de sorte que les hommes,

leurs pirogues et la nature semblaient en harmonie.

Longeant l’une des pirogues avec notre embarca­

tion, nous touchâmes du bout des doigts le guerrier le

plus proche, en utilisant la salutation sawi *Konaharw!*

à laquelle avaient si bien répondu les habitants des

86 *L’enfant de paix*

villages que nous avions visités sur la rivière Au. A ce

mot, ces hommes du Kronkel répondirent également

avec exubérance. Pour relâcher leur tension nerveuse,

ils criaient *Konahario!* avec une telle véhémence que

cela nous démonta.

Un par un, ceux qui s’étaient cachés parmi les ro­

seaux quittèrent leur cachette et grimpèrent dans

leurs pirogues. Nous leur avons alors donné une dou­

zaine ou plus de boîtes en fer vides que nous avions

gardées pour une telle occasion. Us les firent rapide­

ment disparaître. Les boîtes en fer sont très re­

cherchées par ces peuplades dont les seuls récipients

pour l’eau sont des bambous creux. Aucune de ces

boîtes ne finira aux ordures dans la forêt. Elles seront

utilisées et réutilisées jusqu’à ce qu’elles soient

mangées par la rouille.

Puis John apprit par Hadi que l’expédition était en

route pour Pirimapun. Ken Dresser s’exclama: «C’est

une grande aventure pour eux! C’est probablement la

première fois dans leur histoire qu’ils se sont aven­

turés hors de leur propre territoire pour rencontrer la

civilisation. Et Dieu nous a providentiellement dirigés

pour que nous puissions les rencontrer dès la première

partie de leur voyage». Ken avait raison, car si nous

avions commencé notre voyage de retour quelques mi­

nutes plus tôt, nous aurions dépassé l’embouchure du

Hanai avant que l’expédition ne surgisse.

Notre attention était attirée, non par des hommes

comme Kani, Mahaen et Maum, mais par Hadi. Sa

vive personnalité et son apparente intrépidité, ainsi

que sa qualité d’interprète, nous persuadèrent qu’il

serait une aide intéressante dans mes contacts futurs

avec les Sawis. John l’invita à faire le voyage avec

nous pour rejoindre *l’Ebenezer* et nous diriger ensuite

vers Pirimapun et Kawem où nous retrouverions les

autres voyageurs le lendemain. Pendant le voyage,

j’aurais le temps d’établir un rapport personnel avec

lui et peut-être d’apprendre aussi un peu plus de ce

dialecte sawi.

*A travers le rideau d’acacia* 87

En entendant notre invitation, Hadi, malgré sa peau

sombre, devint pâle! Nous pouvions presque voir son

estomac s’agiter sous sa peau tendue, pendant qu’il

pesait les conséquences de notre offre. Accepter ne

signifiait pas seulement remettre sa vie à la merci de

trois êtres bizarres et dont il était possible qu’ils ne

soient pas humains. Cela signifiait également pénétrer

avec eux dans le territoire effrayant des cannibales

asmats hostiles. S’il parvenait à survivre aux Asmats,

il faudrait encore braver l’océan, expérience

complètement hors de sa portée.

Bien que Hadi ait vécu toute sa vie à seulement

trente-deux kilomètres à vol d’oiseau de la mer

d’Arafoura, il ne l’avait jamais vue. Il avait, cepen­

dant, entendu plusieurs rapports indirects terrifiants

sur ce que c’était. Souvent pendant la saison des tem­

pêtes de la mousson, il avait entendu le lointain ton­

nerre de milliers de puissantes vagues frappant nuit e!

jour les étendues boueuses de l’Arafoura et avai

tremblé à la pensée horrible qu’il pourrait se trouve!

près de la source de ce terrible bruit!

D’un autre côté, quelle aventure que ce voyage! Et

combien grand serait son prestige parmi son peuple s’il

revenait sain et sauf! L’histoire de son odyssée capti­

verait au moins trois tribus, puisque Hadi pouvait

parler trois dialectes! Son voyage marquerait un point

tournant dans l’histoire de son peuple, car il appren­

drait beaucoup de choses sur les Tuans, ce qui prépa­

rerait le chemin pour des contacts futurs avec eux.

Les bénéfices à en retirer, décida Hadi, dépassaient

les dangers éventuels. «J’irai avec vous!» dit-il à John

en tremblant. Nous nous sommes réjouis pendant que

les amis d’Hadi le dévisageaient, pensant à sa sécurité.

Ils n’avaient pas encore eu le temps de faire la même

évaluation qu’Hadi.

John décida alors avec sagesse d’inviter une

deuxième personne à accompagner Hadi pour l’aider à

supporter la solitude qu’il pourrait éprouver pendant

ce voyage. Celui qui fut choisi était un adolescent sou­

88 *L'enfant de paix*

riant nommé *Er* (oiseau). Suivant l’exemple d’Hadi qui

était son aîné, Er accepta courageusement notre offre.

Nous les avons faits monter a bord, assurant les

autres voyageurs qu’ils retrouveraient Hadi et El en

bonne santé et heureux à Kawem loisquils passe­

raient par là le lendemain. Puis avec un *konaharîo!*

retentissant, nous les avons laissés quelque peu

déconcertés, nous contemplant à travers les gerbes

d’eau projetées par le moteur hors-bord. En quelques

secondes, nous avions quitté le *kidari* et faisions route

vers la mer d’Arafoura encore à soixante kilomètres de

là, par la rivière.

Trente minutes plus tard, nous avons trouvé *l’Ebe­*

*nezer* comme nous l’avions laissé, nous avons attaché

le canot à sa poupe et avons commencé notre voyage

vers la mer. Hadi, Er et moi étions assis sur le toit de

la cabine et je continuais à questionner Hadi pour ob­

tenir plus de vocabulaire sawi avec l’aide, pour le dia­

lecte kayagar, de John McCain qui se tenait en-

iessous de nous au volant.

Quand enfin nous avons aperçu le premier village

asmat, la frayeur de Hadi et Er s’accrut. Ils ne parve­

naient plus à se concentrer sur les questions que je

leur posais, il fallait donc que j’abandonne l’étude du

langage jusqu’à ce que nous ayons dépassé l’effrayante

présence. Les Asmats, gens maigres et apparemment

affamés, s’alignèrent simplement le long de la berge et

nous regardèrent, ébahis, tandis que *l’Ebenezer* lais­

sait son sillage mourir à leurs pieds.

Alors que nous contournions le dernier méandre du

Kronkel pour nous trouver face à la mer, Hadi et Er

ouvrirent convulsivement la bouche. La ligne d’hori­

zon de la mer d’Arafoura s’étirait comme un fil entre

les marais de chaque côté de l’embouchure de la

rivière. Brûlée par le soleil de fin d’après-midi, elle

étincelait tellement que cela nous faisait mal aux yeux

de la contempler. Pour Hadi et Er, cela devait res­

sembler à un voyage dans le néant. *L’Ebenezer* s’aven­

*A travers le rideau d'acacia* 89

tura hardiment vers l’éclatante jonction de la mer et

du ciel, puis vira au sud vers Pirimapun.

Une fois que *YEbenezer* commença à rouler sur la

houle, Hadi et Er s’agrippèrent avec appréhension aux

mains courantes, craignant que la vedette ne chavire.

Je mis la main sur l’épaule de Hadi et murmurai cal­

mement deux mots sawis que lui-même m’avait en­

seignés quelques heures plus tôt: *«Tadan nom!* Ne

sois pas effrayé!»

Hadi me regarda et lentement un sourire de

confiance éclaira son visage. Il répondit: *«Tadan*

*haser!* Je ne suis pas effrayé!» et il lâcha la main cou­

rante pour le prouver. Er fît de même.

Devant tourner dans l’embouchure de la rivière

Cook à Pirimapun, Ken Dresser dégagea son esquif et

nous quitta, pendant que John et moi nous accélérions

dans l’obscurité qui descendait, suivant les méandre

de la rivière Cook à la lumière d’un projecteur.

A une heure du matin, la silhouette familière de la

maison des McCain se découpa sous les étoiles. Notre

premier voyage chez les Sawis se terminait. Je mis

pied à terre et sentis les bras accueillants de Carol

m’entourer dans l’obscurité.

— Est-ce que tout va bien?, murmurai-je à son

oreille.

— Parfaitement, répondit-elle avec enthousiasme.

— Devine quoi, nous avons deux Sawis à bord! lui

dis-je, ne sachant pas encore qu’Hadi appartenait à la

tribu des Atohwaems.

Je pus sentir le frémissement de joie de Carol alors

que, par-dessus mon épaule, elle scrutait avec curio­

sité les visages de Hadi et Er à peine visibles dans le

reflet de la lumière de la cabine cle *Ebenezer.*

Une fois que Hadi et Er furent installés, Carol et

moi nous sommes entrés doucement dans la pièce où

Stephen dormait dans le petit lit que John McCain

avait si soigneusement fabriqué pour lui. Approchant

la lampe assez près pour révéler ses joues rondes et

90 *L'enfant de paix*

ses cheveux dorés, sans pourtant que la lumière ne le

réveille nous avons ardemment contemple, mam dans

la main, cette vision de sérénité angelique qu êtait

notre fils Quel que soit le destin qui nous attendait

parmi les Sawis, Stephen le partagerait, pour le meil-

leur et pour le pire. Nous étions certains que ce serait

pour le meilleur. ,

Notre confiance en Dieu était au plus, haut et ne

cessait de grandir. Nageant dans un continuel esprit

de confiance, nous n’avons jamais sérieusement pensé

qu’une terrible maladie des marais puisse dérober

l’éclat de santé aux joues de notre bébé, ou qu’un autre

danger quelconque puisse frapper l’un de nous. «Si

Dieu est pour nous, qui sera contre nous!» était le mot

d’ordre qui nous soutenait jour et nuit.

De plus, il semblait que cette vive émotion ne venait

pas de nous, mais nous était communiquée par la

présence de Dieu, comme si Dieu Lui-même avait at-

tendu depuis très longtemps pour faire ce qu’il allait

faire pour les Sawis à travers nous, et qu’il était heu-

reux de ce que le moment était venu! Il ne m’était

jamais venu à l’esprit auparavant que Dieu puisse

éprouver de l’émotion, que Celui qui est omniprésent

aussi bien dans le temps que dans l’espace puisse en

fait, de cette façon mettre de côté Sa connaissance et

anticiper le futur comme si II ne le vivait pas déjà!

C’est vrai, pénsai-je, Dieu est ému et comme des

enfants, l’émotion nous gagne au contact de la joie

contagieuse de notre Père! Cette intuition ne faisait

qu’augmenter notre attente impatiente de ce que Dieu

était en tram de préparer pour nous et les Sawis.

Avec un ardent désir, nous implorions Dieu que le

message de rédemption en Christ se fraye rapidement

un chemm a travers toutes les barrières sataniques et

culturelles, et repande cette contagion bénie de joie

sur ces hommes étranges et craintifs que nous avions

i encontres ce matin sur la rivière Kronkel. Combien

de temps cela allait prendre, nous n’en avions aucune

idee. Je savais seulement que ma vie ne serait pas

*A travers le rideau d'acacia* 91

complète avant que cela n’arrive!

Un cri s’éleva à l’autre extrémité du village de

Kawem: «Les Sawis arrivent!»

Hadi, Er et moi avons interrompu notre travail lin­

guistique et nous sommes allés au bout du ponton des

McCain. Ils arrivaient! Quatre pirogues s’avançaient

sur une seule file, se tenant à bonne distance de

Kawem en restant le long de la rive nord de la rivière

Cook. Hadi et Er levèrent les bras pour attirer leur

attention et les quatre pirogues virèrent rapidement

droit sur nous.

Les trente-huit pagayeurs semblaient tendus et in­

quiets en amarrant leurs pirogues autour du ponton.

Maintenant, loin de leur propre territoire, ils ressen­

taient très vivement l’étrangeté de tout cela. Et ils

avaient encore quelque soixante autres kilomètres à

pagayer avant d’atteindre Pirimapun! Herep, le chef

des Kayagars, vint en courant de Kawem pour saluer

les voyageurs. Deux ou trois d’entre eux donnèrent à

Herep plusieurs bâtons garnis de larves grillées, une

sorte de droit de libre passage.

A ce moment-là, Hadi et Er avaient accepté de res­

ter avec nous à Kawem pour continuer le travail lin­

guistique et les voyageurs repartirent donc sans eux.

Deux jours plus tard, ils étaient de retour/ ayant

vendu leurs articles dans la «grande ville» de Pirima­

pun. Fatigués et solennels après avoir pagayé soixante

kilomètres à contre-courant, ils se reposèrent en res­

tant assis sur leurs pagaies ou sur le bord de leurs

pirogues pendant que Hadi et Er rassemblaient les

marchandises que nous leur avions offertes en paie­

ment des quatre jours de travail.

Hadi et Er reprirent leurs places dans deux des pi­

rogues, pendant que John McCain donnait à Hadi un

dernier message secret avant le départ des quatre pi­

rogues. «Toi et ton peuple, vous devriez aller a la

pêche dans le Kronkel pendant quelques jours!»

Hadi sourit d’un air entendu et traduisit le message

92 *L’enfant de paix*

aux Sawis. Cela voulait dire qu’ils devaient laisser des

vigies pour nous parce que nous avions l’intention de

revenir, mais nous ne pouvions dire exactement

quand.

Jusqu’à présent nous n’avions rien dit, ni aux Kaya-

gars ni aux Sawis, de notre intention de demeurer sur

le Kronkel, à cause des rivalités entre villages et entre

ti-ibus que cette nouvelle provoquerait si elle était

connue trop tôt. Car les Kayagars étaient très décidés

à ce que Carol et moi, restions dans leur territoire.

Comme les quatre pirogues s’en allaient, Hadi et Er

debout nous regardaient en agitant le bras: deux êtres

enthousiastes et optimistes au milieu d’une foule

d’hommes déterminés et farouches. Il avait été facile

de gagner l’amitié de Hadi et Er, mais les autres?

Il était trop tôt encore pour savoir ce que seraient

les attitudes fondamentales de la majorité. Mais nous

allions bientôt être fixés.

8

LA FIN D’UNE

CTEilNBTE

A sept heures du matin ce jour de juin 1962, les deux

pirogues kayagars étaient chargées et les six pa­

gayeurs prêts. L’une des pirogues tangait pénible­

ment sous le poids de deux fûts vides de deux cents

litres. L’autre était soigneusement remplie d’une

grande moustiquaire et d’un sac de couchage, de vi­

vres pour une semaine, d’outils pour la construction et

de denrées diverses pour payer les travailleurs in­

digènes. Tout cela m’avait été prêté par les McCain,

notre propre équipement n’étant pas encore arrivé

d’Amérique du Nord.

Je donnai un baiser d’adieu à Carol et Stephen e

embarquai dans la dernière pirogue où Glenna me tei

dit une gourde d’eau bouillie pour boire et un cass<

croûte pour midi. Je la remerciai et nous avons quitt

la berge, pendant que John donnait les dernières ins­

tructions aux pagayeurs kayagars.

Notre projet était de prendre un raccourci à travers

les marais du Kronkel, de renouer contact avec les

Sawis et de commencer la construction d’une demeure

temporaire, pendant que John retournerait à Pirima-

pun avec *VEbenezer* pour terminer la construction d’un

hangar que nous bâtissions là-bas. Cinq ou six jours

plus tard, John envisageait de continuer au nord le

long de la côte jusqu’au Kronkel, puis de remonter la

rivière pour m’aider à finir de construire la maison

temporaire sur le Kronkel.

Comme nous nous frayions un passage à travers les

plaines submergées, le silence du désert nous entoura,

rompu seulement par le sifflement des pagaies et le

glissement de l’herbe caressant les pirogues. Au-

dessus de nos têtes, quelques halos de la lumière du

94 *L’enfant de paix*

soleil passaient à travers le ciel couvert, jetant un

éclat brumeux sur la forêt de sagoutiers apparaissant

au-delà des plaines. , , , .... ,

Bientôt nous avons pénétre dans ces taillis de sagou­

tiers et le cours d’eau se rétrécit rapidement. Pendant

près de deux heures, nous avons suivi un canal étroit

et tortueux pour arriver enfin dans les plaines qui se

terminent au bord du Kronkel. A cet endroit, trois

pirogues remplies de Kayagars bruyants nous inter­

ceptèrent. Ils nous cernèrent de toutes parts, se

penchèrent et m’agrippèrent les bras en criant et en

indiquant un point devant nous.

Ils avaient évidemment supposé, d’après le matériel

que je transportais, que j’avais l’intention de cons­

truire une maison quelque part dans la région du

Kronkel et ils avaient décidé qu’elle devait être bâtie

près de leur propre village, Amyam.

Ils semblaient dire quelque chose comme: «Tuan, ne

va pas chez les Sawis! Ils tuent et mangent les gens!

Viens dans notre village! Dans notre village, il y a

beaucoup de terrains élevés. Nous t’aiderons à bâtir

me bonne maison! Viens dans notre village! Viens

ians notre village!»

Leur cri se transforma en tumulte comme nous nous

dirigions vers le Kronkel. J’essayai en vain d’apaiser

leurs espoirs. Utilisant mon pauvre vocabulaire en in­

donésien et kayagar, je priai mes propres pagayeurs

d’expliquer à ces étrangers que je me rendai au village

sawi appelé Kamur. Mes pagayeurs, cependant,

étaient certainement peu enclins à transmettre mon

message.

Je sentis qu’une conspiration se formait. Les pa­

gayeurs aussi étaient Kayagars après tout, et

n’étaient pas désireux de voir les Sawis obtenir des

haches de fer, des machettes et autres denrées que je

distribuerais certainement de temps à autre. Je

commençai à me rendre compte qu’une importante

campagne pour me forcer à choisir le village de

Amyam se fomentait autour de moi.

*La fin d’une éternité* 95

John McCain m’avait averti qu’avant peu, la popula­

tion de cette région mettrait ma volonté à l’épreuve

pour voir si je pouvais être intimidé, et qu’il était de la

plus haute importance que je passe le test, sinon Carol

et moi serions submergés d’ennuis et finirions dans le

découragement, la santé brisée. Ainsi nous y sommes,

pensai-je, et je fortifiai ma volonté.

Pendant deux heures encore, les cris et la pression

continuèrent. D’autres pirogues se joignirent encore à

notre entourage, grossissant le tumulte. Incapable de

raisonner avec eux dans un langage qu’ils puissent

comprendre, je restai simplement assis, calmement et

dans l’attente. Malheureusement, ils prirent mon si­

lence pour de la soumission et commencèrent à se

réjouir et à crier à l’unisson, proclamant de tous côtés

que la fortune leur avait souri et leur avait donné un

Tuan à eux pour les rendre tous riches.

Puis je levai les yeux et vis ce qui devait être le

village droit devant nous. Les Kayagars dans les pire

gués autour de nous commencèrent à frapper de lem

pagaies les flancs de leurs embarcations pour annonce

l’arrivée triomphale du Tuan d’Amyam dans sa splen­

dide nouvelle capitale! Comme nous arrivions à la hau­

teur du village, mes pagayeurs me regardèrent inter­

rogativement, montrant Amyam du doigt et insistant

que nous nous arrêtions là.

Je dis d’un ton déterminé, dans un mélange de

kayagar et d’indonésien: *«Sévi tenus ke Kamur!*

Continuez droit sur Kamur!»

D’un air découragé, ils se remirent à pagayer, quand

un événement se produisit! Une grande et rapide pi­

rogue Kayagar surgit soudainement de la droite et se

mit en travers de nous, forçant notre pirogue vers le

rivage en face du village. En même temps des gens du

village vinrent en courant, m’appelant, agitant les

mains, faisant des signes, suppliant.

Je n’aimais pas les décevoir, mais raidissant chaque

muscle pour garder mon équilibre dans l’étroite piro­

gue, je me dressai, les dominant de mon 1, 92 m et

96 *L'enfant de paix*

grondai- «CONTINUEZ DROIT SUR KAMUR!!!»

Le si ence se fit. Pendant quelques secondes, Je

n’étais pas certain s’ils allaient accepter ma demande

ou réagir avec un amer ressentiment Puis, en bon-

dant, les hommes déplacèrent sur le cote la pirogue qui

nous barrait le passage. Lentement nous avons pagaye

vers le milieu du courant et continue notre voyage.

J’avais passé la première épreuve, mais je me sen-

tais très triste, comme messager de Christ, d avoir dû

refuser une telle chaleureuse invitation de la part de

gens aussi nécessiteux. Je savais cependant

qu’Amyam entendrait plus tard l’Evangile dans sa

propre langue de la bouche même de John McCain, et

ce fait rendait leur besoin moins pressant que celui des

Sawis qui n’avaient pas encore de messager sachant

parler leur propre langue. Mais Amyam acquit une

place spéciale dans mon cœur ce jour-là et durant des

années je priais pour eux avec plus de sérieux que

pour n’impôrte quel autre village kayagar.

Portés par le courant constant du Kronkel, nous

avons traversé rapidement une région qui, en des

temps plus troublés, avait été le territoire neutre

séparant les Kayagars des Sawis. Comme nous

pénétrions en territoire sawi, mes pagayeurs kayagars

désignaient différents affluents qui se jetaient dans le

Kronkel et nommaient les villages sawis qui pouvaient

être atteints en suivant chacun de ces affluents vers

leurs sources dans les marais de sagoutiers. (

s L’un de ces affluents se nommait le Sumdu. «Il mène

a Wiar, m’informèrent-ils. Le suivant à gauche, c’est

le Baitom qui mène au village de Hadi, appelé Yohwi».

, village de Hadi?, répétai-je. Vite! Tournez

dans le Baitom et emmenez-moi chez Hadi. Je désire le

voir avant de continuer vers Kamur.

Nous avons tourné dans le cours ombragé du Baitom

et l avons suivi pendant environ deux kilomètres au

milieu de la jungle épaisse. Soudain nous avons

*La fin d'une éternité* 97

débouché dans une clairière et vu six longues cases

alignées de chaque côté de la rivière.

Mes pagayeurs crièrent: «Hadi! Tuan Don est là!»

Il y eut une rapide débandade à l’intérieur des cases,

car certains occupants, réveillés de leur sieste, se

préparaient à fuir tandis qu’un ou deux autres pre­

naient le temps de voir qui arrivait. Ceux-ci me recon­

nurent et descendirent tout excités de leurs maisons

pour m’accueillir dans leur village. Hadi travaillait

dans la jungle, mais des messagers sont allés le cher­

cher et l’ont ramené. C’était comme une réunion de

vieux amis.

Hadi m’invita dans sa case et nous nous sommes

assis pour parler, utilisant le pauvre vocabulaire sawi

que j’avis appris de lui. Je n’avais encore aucune idée

des règles grammaticales qui devaient régir l’ordre

des mots dans ce langage non encore analysé, mais il

semblait quand même comprendre la plus grande par­

tie de ce que je disais.

A ce moment, je mentionnai pour la première fois

que j’étais en route vers le vieux village de Kamur

pour y bâtir ma maison. Hadi restait assis, abasourdi

d’incrédulité, se demandant s’il avait mal compris mon

mauvais sawi. Je répétai la déclaration avec force et il

la comprit. Hadi traduisit pour les autres rassemblés

autour de nous et immédiatement, un chœur de siffle­

ments et d’exclamations signala l’émotion on qui par­

courait le village. \

— Je désire que tu viennes à Kamur pour m aider a

bâtir ma maison, Hadi, dis-je. .

*— Der!* Bon! répondit-il avec un large sourire. Je

viendrai demain!

Comme je me levais pour m’en aller, Hadi posa une

main sur mon épaule et désigna l’autre extrémité de la

case où un jeune homme était étendu, malade, délirant

trop pour avoir part à la surexcitation du moment.

— Mon fils Amwi est très malade, dit-il. Peux-tu

l’aider?

J’allai vers le jeune homme émacié, passant en me

98 *L’enfant de paix*

courbant en-dessous des râteliers chargés d arcs, de

flèches, de lances et d’outils utilisés par les habitants

des marais. N’ayant pas encore d’expérience dans le

diagnostic des maladies tropicales, je présumai que

c’était la malaria et administrai le médicament appi o-

prié.

Hadi et moi, nous sommes embrassés en un geste

d’adieu et je quittai Yohwi. Hadi nous suivit le long du

Baitom, m’assurant *à* maintes reprises qu’il me ren­

contrerait à Kamur dès qu’il aurait ramassé suffisam­

ment de sagou pour quelques jours. Puis la jungle le

cacha à ma vue.

A cinq heures ce soir-là, nous avons atteint le site du

vieux village pourri de Kamur qui était sur le point de

subir un rajeunissement dramatique. Il n’y avait en­

core aucun signe des Sawis à cet emplacement. Nous

n’avions pas le temps non plus de les chercher, il ne

restait plus qu’une heure de jour. Nous avons choisi

l’une des cases les moins délabrées et y avons monté

nos provisions. Le plancher était encore assez solide, à

l’exception de quelques trous, pour supporter notre

poids. Nous avons préparé notre souper et avons

étendu nos nattes pour la nuit.

Juste avant l’aube, le lendemain matin, nous avons

été réveillés par le bruit d’un mur de pluie avançant

vers nous. En quelques secondes il frappa la vieille

case avec une telle force qu’elle sembla se pencher.

Jusqu’au milieu de la matinée, la pluie ne nous permit

pas de commencer le travail.

Je répartis comme suit mes six ouvriers: deux d’en­

tre eux devaient remonter le fleuve pour essayer de

découvrir Kamur en emportant des présents pour les

chefs du village et les inviter à venir faire ma connais­

sance. Trois autres, armés de haches, devaient couper

les pilotis en acacia qui devaient supporter ma maison.

Le dernier devait m’aider à nettoyer la clairière.

Bientôt les cinq hommes eurent disparu, laissant

avec moi un jeune homme nommé Hedip pour attaquer

*La fin d’une éternité* 99

le formidable enchevêtrement de lianes qui envahis­

saient l’endroit choisi pour construire notre maison.

Nous nous y sommes plongés, machettes en main. La

jungle commença à céder du terrain, lentement mais

sûrement, mais c’était tout du terrain bas! Je savais

que si nous bâtissions notre maison sur un tel sol, nous

aurions de l’eau stagnante pendant des mois au mo­

ment de la saison des pluies.

Nous avons continué à tailler plus profondément

jusqu’à ce qu’Hedip me montre sa machette enfoncée

dans les lianes à ses pieds. Je regardai et vis avec

certitude que le terrain montait en pente! Nous avons

concentré notre énergie pour suivre la pente et, à

notre intense satisfaction, nous nous sommes rendus

compte que le terrain atteignait l’incroyable hauteur d’

1, 30 m au-dessus du marais environnant! Un monti­

cule aussi élevé était chose rare dans cette région et il

ne serait probablement pas inondé plus de quelques

semaines chaque année.

Stephen pourrait jouer sur la terre sèche, après

tout!

Deux heures plus tard, notre opération de net­

toyage fut interrompue par le retour des deux émis­

saires que j’avais envoyés vers Kamur. Ils sourirent et

dirent: «Nous les avons trouvés, Tuan».

— Où sont-ils?, demandai-je

Un Kayagar leva sa pagaie et désigna un point en

amont. Je vis à travers le feuillage cinq ou six pirogues

qui approchaient. Je ne distinguais pas encore les

hommes qui étaient debout dans les pirogues, mais je

savais qu’ils m’observaient.

Les deux Kayagars les appelèrent et bientôt une

pirogue, puis une autre et encore une autre, pro­

gressèrent à travers le feuillage, révélant deux ou

trois douzaines de robustes guerriers sawis. Leurs

yeux étaient fixés sur moi et ils ne faisaient aucun

brait, s’approchant graduellement en réponse à l’invi­

tation des Kayagars. Ils se tenaient debout, nus, dans

100 L’ew/ant *de paix*

leurs pirogues, leurs arcs en bois de sagoutier posés,

armés, à leurs pieds.

Je m’avançai au bord de l’eau et criai: *Konahario!*

Pas de réponse. Leurs pirogues touchèrent le rivage

et ils me dévisageaient toujours. Maintenant qu’ils

étaient plus près, je pouvais voir le tremblement de

leurs lèvres et le froncement nerveux de leurs sour­

cils. Je tremblais un peu moi-même, mais m’arrangeai

pour que cela ne se voie pas. Cette fois, ni John ni Ken

n’étaient là pour me donner des conseils, il n’y avait

pas *d'Ebenezer* ou de vedette pour une retraite à la

hâte si la situation tournait mal.

Une rencontre entre étrangers de cultures similai­

res est une chose, mais une rencontre entre étrangers

de cultures totalement différentes en est une autre!

Représentant les deux niveaux extrêmes de la civilisa­

tion, nous nous dévisagions, et entre nous, l’air sem­

blait chargé d’une vibration insoutenable.

Dans la plus haute antiquité, leurs ancêtres et les

miens avaient été un seul peuple, vivant ensemble,

utilisant les mêmes outils et les mêmes armes, pour­

suivant les mêmes buts, parlant le même langage. Puis

ils s’étaient éloignés les uns des autres, non seulement

sous différents climats, mais 'aussi avec des styles de

vie constamment divergents. Des variations généti­

ques dans le métabolisme, la couleur de la peau, les

cheveux et les proportions corporelles étaient appa­

rues et s’étaient concentrées à travers l’isolation mu­

tuelle. Les changements linguistiques avaient effacé la

langue maternelle originelle, rendant orphelins les di­

vers dialectes qui en étaient sortis et qui eux-mêmes

avaient continué à diverger jusqu’à ce qu’on ne puisse

plus y reconnaître aucune similitude.

Et maintenant, après des éternités de changements

qui nous avaient métamorphosés au point de nous ren­

dre totalement étrangers l’un à l’autre, la providence

nous avait rassemblés à nouveau pour démontrer. . .

Alors que les hommes jeunes restaient dans les pi-

*La fin d’une éternité* 101

rogues, trois étrangers plus âgés mirent pied à terre

avec précaution et s’approchèrent de moi. Les Kaya-

gars, n’ayant pu m’empêcher de venir vers les Sawis,

semblaient maintenant avoir complètement changé

d’attitude. Je pouvais voir qu’ils prenaient grand plai­

sir et fierté à jouer le rôle de négociateurs dans cette

rencontre. Ils déployaient de l’empressement à per­

suader les Sawis de s’approcher, les grondant genti­

ment pour leur réticence presque impolie.

L’un des trois hommes vint soudain vers moi. Son

œil droit avait été crevé par une flèche et avait pourri,

mais dans le gauche brillait une flamme d’intelligence.

Je tendis la main vers lui. Il fit de même.

Pendant quelques instants nous restâmes à nous

jauger, puis nos doigts se rencontrèrent. Peu à peu la

tension émotionnelle se relâcha, le sentiment d’étran­

geté menaçante se tassa. Nous étions l’un et l’autre

des hommes de chair et de sang.

Il me sourit et dit: «Je suis Hato!»

Je lui pris la main et répondis: «Je suis Don!»

Les deux autres hommes s’approchèrent et me

touchèrent la main aussi. Ils dirent à leur tour:

— Je suis Kigo!

— Je suis Numu!

Les trois héros s’étaient montrés à nouveau!

Alors leurs compagnons sortirent de leurs pirogues

et l’air retentit de *konaharios!* Je désignai le terrain

fraîchement débroussaillé et indiquai mon intention

d’y construire une maison. Ils répondirent *«Der! Der!*

*Der!* Bon! Bon! Bon!» Je leur demandai d’apporter des

écorces d’arbres de sagoutiers coupées pour le plan­

cher et ils promirent d’en apporter le lendemain.

Soudain leurs cris et exclamations redoublèrent,

grossissant en une vague de joie dont la crête déferla

en une clameur puissante appelée *hahap karman.*

C’était un cri par lequel on ne peut pleinement expri­

mer sa joie que si tout le monde le pousse en même

temps. Cela provoqua en moi un tel sentiment d’espoir

mêlé d’étrangeté que mon cuir chevelu se mit à pico­

102 *L’enfant de paix*

ter. J’éprouvais le même sentiment que si quelqu’un

avait marqué le but de la victoire dans un rnatch de

coupe du monde de football. Et comme tous les yeux

étaient fixés sur moi, j’en conclus que ce devait être

moi qui avais marqué le but. Je pouvais à peine garder

mes pieds sur le sol!

Comme la grande clameur s’apaisait, un autre bruit

se fit entendre derrière moi. Je me retournai et vis le

Kronkel noir de pirogues venant d’Amyam et de

Yohwi. Hadi et toute sa bande venaient dans notre

direction, frappant bruyamment de leurs pagaies les

flancs de leurs embacations. La vue et le bruit de cette

arrivée déchaînèrent immédiatement une nouvelle ex­

plosion de la part des hommes de Kamur. Avant que le

second *hahap kaman* de Kamur ne meure, Yohwi et

Amyam cessèrent leur tapage pour lancer leur propre

*hahap kaman,* agitant leurs pagaies et sautant dans

leurs pirogues pour faire des vagues.

La canonnade vocale retentit encore plusieurs fois

mtre la berge et la rivière. C’était là l’équivalent sawi

le nos vingt et un coups de canon. Et il marquait la fin

l’une éternité de solitude et l’aube d’une ère d’échan­

ges réciproques.

/ Si je n’avais pas été présent ce jour-là pour déclen­

cher cette salve en tant qu’émissaire de Christ,

quelqu’autre émissaire l’aurait déclenchée plus tard,

probablement pour des motifs et avec des résultats

très différents. Ceux qui prétendent qu’il faut respec­

ter les formes de vie tribale ne réalisent pas combien

leur notion est naïve! Le monde n’est plus assez vaste

pour pouvoir laisser n’importe qui de côté! Si ce ne

sont pas les missionnaires qui viennent pour *donner,*

ce sont les exploitants forestiers, les chasseurs de cro­

codiles, les prospecteurs ou des agriculteurs qui vien­

dront pour *prendre!* La question n’est donc pas si

quelqu’un doit y aller, car manifestement quelqu’un

ira! La question est plutôt de savoir si c’est le mieux

intentionné qui arrivera le premier.

*La fin d'une éternité* 103

Etant le premier à venir vivre parmi les Sawis, mon

but était de combiner la fidélité à Dieu et à Sa Parole

avec le respect des Sawis et de leur culture. La ques­

tion cruciale était de savoir si la culture sawi et les

Ecritures s’avéreraient tellement opposées dans leurs

principes de base au point de rendre cette double

fidélité impossible. J’avais l’intention de le découvrir.

Mais d’abord je devais construire ma maison.



DES **DIEUX** VENUS ©W

CIEL

Avec ces travailleurs supplémentaires, nous avons

rapidement terminé le nettoyage du terrain. Entre­

temps les Kayagars étaient revenus avec une pirogue

remplie de pilotis en acacia et de longrines; je délimitai

les limites de la maison au centre du monticule et

commençai à mettre les pilotis en place. Je ne suis pas

un charpentier expérimenté, mais le fait d’avoir tra­

vaillé avec John McCain à la construction d’un petit

hangar à Pirimapun m’avait enseigné quelques princi-

les de base sur la manière de bâtir avec du bois coupé

la hache, bien différente de la manière de construire

/ec de la charpente sciée.

Peu après, les pirogues d’Haenam arrivèrent aussi.

L’annonce de mon arrivée leur était parvenue dans

leur retraite au cœur de la jungle au sud du Kronkel.

Je devins ainsi un point blanc isolé au milieu de cette

foule de près de deux cents Kayagars, Atohwaems et

Sawis, trois tribus qui s’étaient souvent regardées en

ennemis et rarement en amis. Chacun de ces hommes

était capable de se mettre en rage au moindre mot. La

plupart d’entre eux portaient leurs pagaies en forme

de lance ou avaient des poignards d’os plantés dans

leurs bracelets. Leurs arcs aussi étaient prêts et

armés dans leurs pirogues. Etant constamment en

train de regarder par-dessus mon épaule, pour essayer

de prévenir tout trouble avant qu’il n’éclate, il m’était

difficile de me concentrer sur la construction. Je par­

vins cependant à équarrir convenablement la maison.

Comme les heures passaient, j’étais émerveillé du

calme profond que Dieu m’insufflait. Il me semblait

être scellé à l’intérieur d’une capsule de paix qui adou­

cissait tout développement alarmant et ajoutait une

*Des dieux venus du ciel* 105

note d’autorité à ma voix, permettant au peu de mots

que je connaissais de porter. Ces hommes sauvages

des marais répondaient à mes demandes comme s’ils

n’avaient pas d’autre choix que de m’obéir.

Une fois que les seize pilotis furent placés à inter­

valles d’1,50 m environ, je montai une opération de

pilonnage pour les enfoncer profondément dans l’ar­

gile. J’appelai plusieurs groupes d’hommes qui mon­

taient à tour de rôle sur une plate-forme de fortune

pour soulever le marteau-pilon et le laisser retomber.

Cela fut une magnifique tactique de diversion: toute

leur attention était fixée là-dessus. Des rires excités

remplissaient l’air.

Mais lorsque le pilonnage fut terminé, les murmures

recommencèrent de plus belle et des regards agressifs

étaient échangés. A ce moment-là, un grand chef

kayagar nommé Yae se mit à déverser un torrent de

mots. Il m’était impossible de dire s’il exhortait l’as­

semblée à garder la paix ou s’il exprimait des ressen­

timents contre les Sawis. Craignant que ce ne soit

cette dernière éventualité, je m’approchai de lui par-

derrière et posai doucement la main sur son épaule.

Ne connaissant aucun mot en kayagar suffisamment

profond pour cette circonstance, je me mis simplement

à lui parler avec douceur en anglais. Yae se calma

immédiatement, ainsi que d’autres qui s’excitaient

déjà.

Mais peu après, des murmures recommencèrent a

bouillonner. J’avais peur que le jour de mon arrivée

soit à jamais associé dans l’esprit des Sawis à des sou­

venirs sanglants. Et comme je ne pouvais plus rien

faire pour empêcher un conflit imminent, je déposai

mes outils et demandai simplement à Dieu d’interve­

nir. A cet instant, le vrombissement d’un moteur

d’avion se fit entendre du ciel, calmant instantanément

le tumultè parmi les guerriers agités.

Bien sûr! Dans l’agitation de l’après-midi, j’avais to­

talement oublié que John McCain avait demandé par

radio (la première tentative d’amerrissage sur le

106 *L’enfant de paix*

Kronkel ce jour même) aux pilotes de la M.A.F de

m’apporter un chargement de kérosène, rlus tôt dans

la journée, j’avais essayé de prévenir 1 assemblée

qu’un avion devait bientôt venir, mais autant que je

pouvais en juger, ils n’avaient pas compus ce que je

disais. „ .

Remerciant Dieu pour son parfait a-propos, je reti­

rai ma chemise, prêt à faire des signes aux pilotes

lorsqu’ils nous survoleraient, puis je me mis à obser­

ver les réactions de mes impétueux compagnons. Tous

ces indigènes avaient bien sûr vu ou entendu un avion

passer à très haute altitude. Beaucoup d’entre eux se

souvenaient également d’avions passant à basse alti­

tude au-dessus de leurs villages des années aupara­

vant, probablement des avions militaires australiens

cherchant des signes d’incursion japonaise, ou vice-

versa. Ils étaient convaincus que tous les avions

étaient des êtres surnaturels et ils n’avaient pas en-

ore appris à les associer aux Tuans. Leur réaction

abituelle à l’approche d’un avion était de fuir dans les

zourrés épais et de s’y tapir dans la terreur. En fait,

des années plus tôt, un fantaisiste avait répandu avec

succès la notion que *aramaso,* «l’avion» était allergi­

que aux épines. Cette notion était parfaitement

exacte, bien sûr, du fait qu’aucun avion ne désire avoir

des épines dans ses pneus. Mais cela causait aussi

beaucoup de souffrances aux indigènes car après le

survol d’un avion, ils sortaient des épines où ils

s’étaient réfugiés pour échapper à l’avion, puis pas­

saient plusieurs jours à les retirer. Cela faisait cepen­

dant des années qu’un avion n’était pas passé à basse

altitude et jamais dans l’histoire de la région, un seul

n’avait atterri.

Les yeux écarquillés, les guerriers scrutaient le ciel

pour un signe quelconque de l’intrus, espérant contre

tout espoir qu’il passerait à distance. Soudain il était

là, bas et noir contre les nuages, vrombissant au-

dessus d’une boucle éloignée du Kronkel, puis tour­

nant brusquement pour suivre un autre méandre droit

*Des dieux venus du ciel* 107

devant nous! Des cris stridents éclatèrent tout autour

de moi, se transformant en une clameur aiguë de pure

panique. Hommes et garçons s’enfuirent précipitam­

ment vers la jungle. J’étais content qu’il n’y ait là ni

femme ni enfant pour supporter cette terrible frayeur.

Comme l’avion nous survolait pour la première fois,

j’agitai ma chemise et les ailes s’inclinèrent en signe de

reconnaissance. J’avançai vers le bord de la rivière

pour attendre l’amerrissage et je découvris à ma sur­

prise un petit groupe d’hommes serrés les uns contre

les autres, tremblant de terreur mais refusant cepen­

dant de fuir.

Kigo et Hato étaient parmi eux, mais Numu avait

apparemment décidé que cela en était trop! Les autres

étaient dès chefs qui vraisemblablement avaient

compris ma tentative ultérieure d’expliquer la venue

de l’avion et avaient ainsi supposé que *Varamaso* ne

leur voulait pas de mal, mais venait simplement poui

rencontrer le Tuan.

Ils voulaient voir quelles sortes de prodigieuses

transactions avaient lieu quand le dieu venant du ciel

rencontrait le dieu sur la terre.

Hank Worthington regardait le long ruban noir du

*Jcidari,* cherchant les obstacles qui pouvaient rendre

l’amerrissage impossible à cet endroit. Satisfait de ce

qu’il voyait, il rasa la surface, puis grimpa à nouveau

au-dessus des arbres pour vérifier le dégagement pour

le décollage. A ses côtés était assis le blond Paul Pon-

tier, aussi un vétéran de nombreux amerrissages ha­

sardeux dans ces régions reculées de la Nouvelle

Guinée néerlandaise.

Les deux pilotes échangèrent un regard et

hochèrent la tête en signe d’acquiescement. Hank fît

virer à nouveau le Cessna 180 et le fit descendre entre

les murs de la jungle. Les hauts arbres d’acacia et les

longues cases délabrées au lointain approchaient rapi­

dement comme à travers des lentilles téléscopiques

grossissantes.

108 *L’enfant de paix*

Je regardai Hato. Son corps entier était couvert de

sueur alors que de son seul œil il suivait la descente

amorcée par «Mike Papa Bravo». Kigo et les autres

frissonnèrent et se mirent à reculer comme deux ger-

bes blanches jaillissaient de dessous les flotteurs. A ce

moment, Hank Worthington fît ronfler le moteur pour

maintenir l’avion dans une bonne position pour appro-

cher facilement de la berge. Hato avait une peur bleue

et il se blottit derrière moi.

Pendant un bref moment, il me sembla que j’absor-

bais les sentiments de ces hommes effrayés autour de

moi! Je me rendis compte que je regardais moi-même

cet hydravion du point de vue de l’âge de la pierre, et

je frémis! Puis ce sentiment disparut et je redevins un

homme du XXe siècle, attendant un hydravion qui

m’apportait une cargaison de kérosène.

Comme Hank coupait le moteur, la clameur de la

multitude atteignit son apogée. Regardant par-dessus

non épaule, je vis des douzaines d’hommes à moitié

achés au bord de la forêt. Beaucoup avaient les bras

,endus vers le Cessna, se tordant les mains comme

pour le tenir en échec.

Soudain Hank et Paul ouvrirent les portes de cha-

que côté du Cessna, provoquant une autre explosion

de cris d’alarme. Puis ils descendirent sur les flotteurs

et des soupirs d’étonnement se firent entendre de tous

côtés. En cet instant, un grand mystère s’éclaircit:

*Yaramaso* n’était qu’un véhicule des Tuans! Cepen-

dant, les voix amicales parlant anglais qui me saluaient

depuis les flotteurs leur semblaient venir d’un autre

monde.

Les flotteurs touchèrent le fond à environ trois

mètres de la rive, de sorte que j’entrai dans l’eau et

ramenai Hank sur mon dos, pendant que Paul Pontier

déchargeait les jerrycans de kérosène. Àu début,

aucun des Sawis ne s’approcha pour nous aider, mais

peu à peu j’amadouai Hato et Kigo pour qu’ils s’appro­

chent. Us touchèrent la main de Hank et virent qu’il

*Des dieux venus du ciel* 109

était un être abordable.

Après cela ils acceptèrent de marcher dans l’eau

sous l’ombre de ces grandes ailes jaunes et noires pour

ramener les jerrycans sur la rive. Nous avons ouvert

l’un des fûts de. deux cents litres que j’avais apportés

de Kawem et nous y avons déversé environ dix jerry­

cans de kérosène. Pendant que le kérosène coulait,

Hank examinait l’essaim sautillant et criant de guer­

riers à demi-rassurés qui sortaient des buissons.

Puis il me regarda interrogativement et demanda:

«Est-ce que tout va bien?»

— Très bien, répondis-je. Je ne lui racontai pas que

son arrivée avait probablement empêché l’explosion

d’une bagarre entre les groupes antagonistes.

— Nous venons de Kawem. Votre femme et votre

fils vont bien. Elle vous envoie une lettre, m’expliqua

Hank en me tendant une enveloppe sur laquelle je

reconnus l’écriture de Carol.

Paul ajouta: «Et voici un colis de sa part!» Il le lanç

de l’avion et je l’attrapai.

Quand ils furent prêts à partir, Paul Pontier se pen­

cha au-dessus de l’aile et agita la tête. Le soleil baissait

à l’horizon et les hommes aux yeux effarés et aux che­

veux filandreux, des défenses de sanglier pendant de

leurs narines, se rapprochaient à nouveau.

— D’un point de vue tout naturel, je pourrais vous

dire: montez dans cet avion et laissez-nous vous em­

mener d’ici!, dit Paul. Mais je suppose que vous ne

voudrez pas vous en aller, n’est-ce pas? Il me mettait à

l’épreuve pour voir si contrairement aux apparences,

j’avais flanché et avais besoin d’aide.

— Rien à faire, Paul, répondis-je. Je commence

seulement.

— O.K. dit-il, Prenez soin de vous et nous prierons.

Paul grimpa dans la cabine pendant que Hank disait

au revoir de la main et fermait sa porte. La pointe de

l’une des ailes du Cessna était à ma portée, aussi je

l’agrippai et fis tourner l’avion pour qu’il soit face au

Kronkel.

110 *L'enfant de paix*

L’hélice trembla une fois, puis le moteur rugit. Les

gerbes d’eau qui jaillirent du Kronkel nous frappèrent

comme une forte pluie, éparpillant les indigènes

comme des feuilles au vent. Restant seul près de la

rivière, j’observai «Mike Papa Bravo» qui descendait

avec fureur le *kidari,* s’éleva au-dessus des arbres et

disparut parmi les nuages.

H était maintenant tard dans l’après-midi et la plu­

part des indigènes se dispersaient vers leurs pirogues

pour rentrer dans leurs villages respectifs avant la

nuit. Comme ils partaient, je leur donnai des instruc­

tions au sujet du genre de matériau de construction

qu’ils devaient apporter le lendemain, s’ils avaient l’in­

tention de revenir. Quelques autres se dirigèrent vers

les cases délabrées pour s’y abriter, afin d’être à pied

d’œuvre pour le travail de grand matin.

Le dernier problème que je rencontrai ce jour-là

était de savoir comment prendre un bain! Je craignais

trop les crocodiles, les serpents venimeux et les

sangsues pour risquer un plongeon dans le Kronkel; je

me tins donc simplement debout au bord de la rivière,

puisant des seaux d’eau et les déversant sur moi, puis

me savonnant pour me rincer ensuite de la même

manière.

Evidemment tous autour de moi quittèrent le feu

sur lequel ils faisaient cuire leur repas pour venir ob­

server cette opération unique. C’était la première fois

qu’ils voyaient du savon et l’usage qu’on en fait. Je

pouvais sentir leurs yeux dévorant ma peau blanche et

m’étonnais du murmure excité des conversations qui

bourdonnaient autour de moi.

Plus tard, j’appris que ce n’était pas seulement ma

peau blanche qui provoquait les commentaires, c’était

aussi l’eau savonneuse qui coulait de ma peau dans le

Kronkel. Car ils savaient qu’avec cette eau savon­

neuse, un nouvel élément étranger pouvant avoir de

graves conséquences était introduit dans leur rivière•

la graisse de ma peau!

*Des dieux venus du ciel* 111

— Qu’allaient penser les esprits?, se demandaient-

ils. Comment allaient-ils réagir?

Pour le meilleur ou pour le pire, j’avais en fait

déposé de la graisse de ma peau dans la rivière Kron-

kel, ne sachant pas qu’aux yeux des indigènes, cela

équivalait à provoquer les démons qui prétendaient

contrôler l’univers sawi!

Le défi avait été lancé. Le combat pouvait commen­

cer à tout moment.

Je me voyais debout au milieu des gigantesques ar­

bres, envahi par un sentiment de petitesse, oppressé

par la peur et enfonçant jusqu’aux chevilles dans le sol

moelleux de la jungle.

Je n’étais pas seul. Parmi les arbres, une horde

d’hommes sawis émergeait lentement. En tête venait

Hato. Il vint se placer devant moi, son œil unique son­

dant mon être avec une solennité inexprimable. Ses

lèvres formulaient des mots, mais je n’entendais pas

de son. Il semblait me charger d’une responsabilité

extrêmement urgente.

Puis Kigo vint se mettre au côté de Hato, pro­

nonçant encore d’autres mots que je ne pouvais tou­

jours pas entendre tout en me suppliant de ses yeux

noirs. Puis ce fut le tour de Tumo, le fils de Numu, de

me fixer, suivi de Hadi, Er et d’autres dont je connais­

sais à peine les noms et les visages. Certains d’entre

eux se désignaient, puis faisaient des gestes vers leurs

femmes et leurs enfants qui nous observaient avec

intérêt depuis le bord des marais qui nous entouraient.

Je me sentais complètement sensibilisé par l’huma­

nité intrinsèque de chaque individu. Grossiers, diffor­

mes, défigurés, balafrés ou couverts d’infections cu­

tanées comme l’étaient certains, ils faisaient tous in­

tensément appel dans un aveu muet de quelque besom

profond et inexprimable.

L’urgence de leur appel était comme celle d hommes

condamnés cherchant à obtenir un sursis. Ils me char­

geaient de leur obtenir ce sursis. La pression de cette

112 *L'enfant de paix*

responsabilité devint un fardeau intolérable.

Soudain, je me réveillai, en sueur, palpitant du désir

d’apporter un soulagement à ces hommes farouches et

anxieux, à leurs femmes et à leurs enfants. Pendant

près d’une heure, je restai dans l’intercession devant

Dieu, Le suppliant que le sursis écrit dans le sang il y a

si longtemps devienne bientôt effectif pour ces brebis

perdues des marais. Juste avant le lever du soleil, Il

m’insuffla l’assurance que je cherchais.

L’aube murmura d’abord le secret de sa venue aux

oiseaux *haragu* qui le claironnèrent aux oiseaux de

paradis, qui le portèrent aux cacatoès, qui le rugirent

aux loris, qui le sifflèrent à tous les habitants gazouil­

lant, claironnant et murmurant qui fourmillaient dans

la forêt. Ensemble, ils produisaient une rumeur aussi

opulente que la lueur de l’aube elle-même.

Nous avons commencé tôt le travail, mettant en

place les lourds longerons d’acacia en haut des pilotis,

puis les clouant. Plus tard John McCain arriva avec

*'Ebenezer* et un chargement de perches de palétuvier

pour servir- de lambourdes. Ensemble nous avons cou­

vert le plancher d’écorce de sagoutier et édifié la char­

pente des murs et du toit avec des perches. Puis nous

nous sommes attaqués au balcon, portes et fenêtres, à

l’escalier et au comptoir de la cuisine pendant que les

ouvriers Sawis et Kayagars couvraient le toit de

chaume et bourraient l’interstice entre la double paroi

des murs avec des feuilles de sagoutier.

Le 10 juillet nous avons payé les ouvriers et je partis

pour Kawem, laissant aux Sawis un bref message:

«Dans trois jours je reviendrai. . . avec ma femme et

mon fils».

**10**

**DESTINEE DANS UNE**

**PIROGUE**

Les six Kayagars aux larges épaules et aux hanches

étroites plongeaient leurs pagaies en cadence, pous­

sant notre étroite embarcation un kilomètre après

l’autre dans les plaines marécageuses. Devant nous,

une troupe d’aigrettes étudiaient notre approche de­

puis les branches d’arbres *ahos* d’un îlot isolé. Comme

la proue élancée de notre pirogue s’approchait rapide­

ment, elles prirent subitement leur envol, volant lour­

dement jusqu’à l’îlot suivant où elles s’installèrent

jusqu’à ce que nous les ayons rejointes à nouveau. De

sorte que, tels des albatros accompagnant un navire,

elles menèrent notre pirogue à travers l’océan d’her­

bes inondé de soleil.

De dessous l’ombre du dais que j’avais dressé au

centre de la pirogue, deux yeux bleus très expressifs

jetaient des coups d’œil au-dessus de l’épaule de Carol.

M’apercevant, ils sourirent en signe de reconnais­

sance, puis s’agrandirent d’émerveillement à la lueur

blanche d’une aigrette nous rasant au passage. Une

petite main s’étendit pour toucher l’herbe *kunai.* Une

voix claire, pleine de plaisir enfantin, s’exclama sur le

vol d’une bande de canards sifflants. Un visage

espiègle regarda en l’air avec effroi au passage

grinçant d’un couple de grotesques calaos.

Avec la vivacité d’un enfant de sept mois, Stephen

commençait à répondre à son nouvel environnement.

Il le trouvait tout à fait plaisant. Il n’y pressentait

aucun danger. Il se réjoussait de sa beauté jusqu’à ce

que, rassasié de myriades de sensations nouvelles, de

lumière, de son et de structure, il se blottit à nouveau

puis s’endormit, apaisé par le doux bercement de la

pirogue.

114 *L’enfant de paix*

Loin devant, un horizon bordé de jungle vert foncé

chatoyait dans la chaleur de midi. Peu a peu nous nous

en approchions, puis soudain nous avons laisse les

plaines derrière nous pour glisser dans 1 ombre des

arbres surplombant le cours principal du Kronkel.

Porté par le courant de la rivière, nous avons bientôt

dépassé Amyam, où hommes, femmes *et* enfants

contemplaient, médusés, la première vision d’une

femme et d’un enfant aux cheveux blonds reposant sur

ses genoux.

Le soleil avait maintenant bien passé le zénith. La

fatigue de nos pagayeurs grandissait sous la torpeur

immobile qui s’apesantissait sur les marais. Carol

trempait son mouchoir dans la rivière pour rafraîchir

le front de Stephen. L’oppressante chaleur et l’humi­

dité nous engourdissaient, le temps semblait s’arrêter,

même les poissons sautaient comme au ralenti et les

longs méandres du Kronkel n’en finissaient plus de

s’étendre.

Je désirais vivement atteindre notre destination

,vant la nuit.

Debout dans sa pirogue, Narai planta la pointe de sa

pagaie profondément dans une masse de hautes her­

bes. Puis il plaça la lame de sa pagaie en travers de sa

pirogue et s’y assit. L’herbe lui servant d’ancrage, il

attendit, le regard constamment fixé en amont.

Le pouls de Narai s’accélérait en réfléchissant aux

étranges événements des derniers mois, événements

sans précédent dans l’histoire sawi. L’intrusion terri­

fiante de deux vedettes... la brusque rencontre avec

trois Tuans sur le *kidari . .* . l’odyssée fascinante de

Hadi et Er ... le premier voyage des Sawis vers Pi-

rimapun ... le retour de l’un des Tuans pour cons­

truire une maison près du Tumdu. . . l’amerrissage de

*l’aramaso* ... la venue, quelques jours plus tard, du

Tuan de Kawen pour aider à finir la maison et enfin

... le départ des deux Tuans, l’un d’eux promettant

de revenir trois jours plus tard avec sa femme et son

fils.

*Destinée dans une pirogue* 115

qu bien avaient-ils mal compris son langage par

signe?

C’était maintenant le troisième jour. Cinq ki­

lomètres en aval, les populations d’Haenam, de Kamur

et de Yohwi s’étaient rassemblées et attendaient.

Placés à intervalle le long des méandres intermédiai­

res de la rivière, d’autres guetteurs attendaient pour

transmettre le signal que Narai donnerait.

Le temps et le Kronkel s’écoulèrent.

Narai lança un regard par-dessus son épaule vers le

soleil qui baissait à l’horizon. Peut-être le Tuan qui

était sorti de nulle part pour construire près du Tumdu

avait décidé que . . .

Loin en amont, un éclat de soleil sur les pagaies

attira l’atttention de Narai. La ligne sombre d’une pi­

rogue Kayagar apparut, glissant vers le guetteur soli­

taire à travers les reflets chatoyants. Narai, tapi à

l’avant de sa pirogue, dégagea lentement sa pagaie dr

la touffe d’herbe.

Mais il attendit encore. Puis il vit une lueur coloré

de bon augure parmi les pagayeurs kayagars. Se dres

sant dans sa pirogue, il leva une corne de bambou à ses

lèvres et souffla un long son grave.

En quelques secondes, le signal fut transmis au vil­

lage éloigné. Souriant dans l’expectative, Narai se

prépara à escorter l’embarcation qui approchait de sa

destination. Le soleil n’était déjà plus qu’une masse

incandescente sombrant derrière un rideau de bam- '

bous.

Soudain, un Sawi solitaire était là, pagayant à nos

côtés.

Je lançai *Konahari!*

*— Konahari!,* répondit-il en souriant.

Bientôt une seconde, puis une troisième escorte se

matérialisèrent dans la brume bleue du soir, glissant

sur le Kronkel dans leurs pirogues miniatures mesu­

rant moins de quatre mètres. Au moment où nous

contournions le dernier méandre, six ou sept de ces

116 *L’enfant de paix*

petites embarcations s’étaient ajoutées à notre convoi,

leurs occupants appelant en avant dans leur

mystérieux langage et terminant chaque phrase d’un

long et emphatique «... ooooo!» .

Engagés dans la dernière section de nviere, Carol

et moi scrutions du regard devant nous à travers les

jambes et les pagaies, essayant d’apercevoir notre

maison et. . . Mais nous n’étions pas préparés à ce qui

nous attendait. Ils étaient bien deux cents guerriers

en armes, se pressant sur la rive, leurs silhouettes

raides se détachant sur l’horizon rougeoyant. Têtes

empanachées, lances garnies de plumes frémissantes.

Derrière eux et plus près de l’étroite maison que John

et moi avions terminée trois jours plus tôt, un nombre

égal de femmes et d’enfants nous regardaient, pous­

sant des exclamations étouffées à la vue de notre

étrange apparence.

Nos pagayeurs se turent lorsque nous avons abordé

au pied de la foule en armes.

**UN BAPTEME DE**

**BARBARIE**

— Regarde-les! souffla Carol.

Plus près maintenant, nous distinguions leurs visa­

ges couverts de peinture d’un blanc éclatant et d’ocre,

de telle sorte que, par contraste, leurs orbites sem­

blaient de larges trous noirs. Nous pouvions voir en

détail la fine crête des barbelures acérées qui termi­

nait la pointe de leurs lances. Nous pouvions entendre

le murmure léger de leurs chuchotements s’élever à

mesure que leur surexcitation grandissait.

J’avais peine à croire que ces mêmes hommes

avaient, quelques jours auparavant seulement, si do

cilement rassemblé les matériaux de notre maison. I

m’avait été facile alors d’oublier que derrière leurs

manières amicales et leur enthousiasme désarmant, ils

étaient toujours des chasseurs de têtes et des canni­

bales. A cet instant ils en avaient vraiment l’air!

Ne m’étais-je pas mépris sur leurs intentions?

Etait-ce là leur manière de souhaiter la bienvenue ou

était-ce autre chose? M’étais-je trompé sur la direction

de Dieu en amenant si vite Carol et Stephen? Je pou­

vais entendre mon cœur battre dans ma poitrine

comme dans une chambre de résonnance.

Quelques Sawis entrèrent dans l’eau et agrippèrent

les bords de notre pirogue.

«Seigneur Dieu, ai-je commis une folie? Ces hommes

n’ont même jamais appris le respect du policier, encore

moins à t’honorer et nous voilà: homme, femme et en­

fant, à cent kilomètres par rivière du plus proche poste

gouvernemental, sans défense sinon ton Esprit qui

nous entoure.

«Est-ce ta paix ou seulement la présomption hu­

maine qui nous a soutenus?»

118 *L'enfant de paix*

Comme les Sawis tiraient notre pirogue sur la berge

boueuse, la réponse vint de mon propre cœur. Cette

paix, si elle n’était que de la présomption humaine,

avait cependant une chose essentielle en sa faveur:

dans les moments de crise *elle était toujours la.* Cer­

tainement, pensai-je, si cela n’était pas de Dieu, elle

m’aurait déjà quitté maintenant! Pas ému a 1 alarme de

mes sens, amusé par les avertissements de la pure

raison, cette paix grandissait en force au plus profond

de moi.

Mais qu’en était-il de Carol? Et de Stephen?

M’agenouillant, je pris Stephen qui reposait sur les

genoux de Carol en dessous du dais. Dans mes bras, il

fît un sourire angélique à la horde de guerriers pein­

turlurés en tendant vers eux ses petits bras potelés.

Carol se glissa hors de l’abri et vint se placer à mes

côtés. Elle était impressionnée, nerveuse, mais ne

montrait aucun signe d’anxiété.

Prudemment, les pagayeurs kayagars qui se trou­

vaient à l’avant de la pirogue, débarquèrent sur la

rive, nous ouvrant le passage. Nous nous sommes

avancés vers la pointe de la pirogue et avons mis pied à

terre au milieu de la foule. Les trois autres pagayeurs

suivirent, portant notre équipement.

Quelqu’un saisit mon bras droit. Hadi! Il était ivre

de surexcitation. Une autre main agrippa mon épaule.

Hato! Son œil unique brillait d’un éclat personnel. Les

femmes sawis âgées caressaient Carol et Stephen avec

incrédulité. Les hommes se rapprochaient encore plus

dans la nuit qui tombait.

. Je tendis Stephen à Carol afin que mes bras soient

libres pour nous frayer un passage à travers la foule

vers notre maison, encore à une distance de cinquante

métrés. Cependant les guerriers se pressaient main­

tenant en rangs si serrés autour de nous qu’il était

impossible de bouger. Il ne nous restait rien d’autre à

faire que de nous soumettre et attendre les événe-\*

ments.

Soudain les chuchotements étouffés s’enflèrent en

*Un baptême de barbarie* 119

lui cri: *Esa! esa! esa!*

Quelque part derrière moi, une voix cria un

commandement strident. Un signal. Dans quel but?

Le regard de Carol rencontra le mien, alors que

Stephen scrutait vivement nos deux visages. Les yeux

bleus et clairs de Carol rayonnaient encore, confiants,

sans la moindre suggestion de: «Pourquoi nous as-tu

amenés ici?» A la vue de son expression, Stephen se

détendit contre son épaule et je me rendis compte une

fois de plus que j’avais choisi la bonne épouse.

Cependant, l’épreuve n’était pas terminée.

Au signal retentissant, une salve brutale de tam­

bours déchaînés explosa autour de nous, nous faisant

sursauter. Regardant à travers la foule, je vis l’un des

tambours. De petit diamètre, évasé aux deux

extrémités, des dessins exotiques ancestraux étaient

gravés sur le corps et la poignée qui en parcouraient

toute la longeur. La tête elle-même était faite de peau

de lézard tâchetée de noir et collée avec du sang hu­

main. Ses sombres ruisseaux avaient coulé sur les

côtés du tambour puis avaient séché, faisant ainsi par­

tie de sa décoration.

Comme la nature des Sawis est différente! Peu à

peu les batteurs synchronisèrent leurs cadences en un

roulement continu de tonnerre qui provoqua un paro­

xysme de hurlements sauvages de toute la horde qui

sautait en l’air, agitant leurs lances de haut en bas.

Debout au cœur du tumulte, nous observions les visa­

ges sauvages et animés des participants et nous étions

impressionnés par l’intensité sauvage de leur émotion

et leur engagement total dans la signification du mo­

ment. Z1 , ,.

Bientôt les cris se transformèrent en melopee et les

sauts firent place à la danse. Par vagues, les guerriers

s’approchaient en tourbillonnant comme pour nous en­

gloutir. C’est comme un baptême, pensai-je, un bap­

tême de l’âme primitive, un baptême de barbarie.

Soudain, dans la clarté bleue du crépuscule, une

Présence plus forte que la presence de la foule, nous

120 *L’enfant de paix*

enveloppai La même Présence qui nous avait déjà at­

tirés à Christ, puis nous avait fait traverser des conti­

nents et des océans pour arriver à cette claiî ièie dans

la jungle. Devant cette Présence, toute pensée super­

ficielle et tout sentiment disparurent; elle sonda pro­

fondément mes motivations.

Missionnaire, me demanda-t-Il, pourquoi es-tu ici?

C’était une question que j’avais souvent entendue

dans la bouche des incroyants. Maintenant mon Sei­

gneur la posait et il n’y avait aucun moyen d’y échap­

per. Les yeux de chaque danseur sawi semblaient

poser la même question. Leurs voix semblaient la

chanter, leurs tambours la répéter.

Je passai en revue les réponses que j’avais données

dans le passé, les écartant les unes après les autres.

Les raisons secondaires, accessoires ne comptaient

plus. Des ambitions ultérieures ne pouvaient pas non

plus supporter la réalité en quatre dimensions que

notre tâche avait maintenant assumées.

Il fallut quelques minutes pour arriver au fond des

hoses. Puis je soufflai ma réponse:

Seigneur Jésus, c’ést pour toi que nous sommes ici,

immergés non pas dans l’eau, mais dans l’âme sawi.

C’est notre baptême dans le travail que tu avais

préparé pour nous avant la création. Garde-nous

fidèles. Revêts-nous de la puissance de Ton Esprit.

Que Ta volonté soit faite parmi ces peuplades

comme, elle l’est au ciel. Et si quelque bien leur est

apporté par nous, que l’honneur T’en revienne!

Et II répondit: «La paix de Dieu qui surpasse toute

intelligence gardera vos cœurs et vos pensées . . .».

Tout était bien maintenant. Notre communion était

rétablie. Je pouvais sentir une source vive jaillir au

fond de moi.

Soudain la multitude commença à se déplacer dans

l’ombre épaisse, nous menant vers notre demeure. La

foule s’ouvrit pour nous permettre d’accéder aux mar­

ches rudimentaires que j’avais construites. Nous

*Un baptême de barbarie* 121

sommes montés ensemble jusqu’au balcon devant la

porte d’entrée et nous nous sommes retournés vers

eux. Une formidable clameur fit vibrer l’air. Hommes

et garçons bondissaient en l’air, tambourinant et chan­

tant avec force. Plus loin, les femmes dansaient à part,

leurs longues jupes de feuillage ondulant comme les

vagues de la mer.

Maintenant nous lisions clairement sur les visages

de ces guerriers qu’ils n’avaient nullement eu l’inten­

tion de nous effrayer. Ils portaient leurs lances de la

même manière qu’une garde d’honneur porte les

baïonnettes. Par leurs mouvements, leurs peintures et

leurs chants, ils voulaient nous charmer.

Les Kayagars parvinrent à se frayer un passage à

travers la foule avec nos provisions. Je pris une lampe

torche d’un paquet et entrai dans la maison, suivi de

Carol et de Stephen aux yeux écarquillés. Nous

voyant entrer, les Sawis commencèrent à danser len­

tement autour de notre demeure jusqu’à ce qu’ils l’en­

tourent de tous côtés. Le tumulte des voix, des tam­

bours et des pieds frappant le sol semblait prêt à per­

cer les murs minces de feuilles de sagoutier de la petite

maison.

Ensemble, nous avons inspecté l’intérieur de notre

nouvelle résidence à la lueur de la lampe torche. A nos

pieds, des grillons noirs, par douzaines, détalèrent

pour fuir la lumière pendant qu’au-dessus de nos têtes,

une grosse grenouille verte exorbitée sautait affolée

d’un chevron à l’autre. Mais ceux de la grenouille

n’étaient pas les seuls yeux noirs à nous regarder. Me

retournant, je vis que bon nombre de danseurs avaient

cessé de chanter, se pressaient sur notre balcon et

nous fixaient par la fenêtre.

Sous leurs regards inquisiteurs, j’allumai une lampe

à kérosène et la tournai vers eux, oubliant que c’était

la première fois que j’utilisais un tel instrument avec

les Sawis. Il y eut une folle mêlée au moment où l’ex­

plosion inattendue de lumière heurta leurs yeux. Per­

sonne ne prit le temps de trouver les escaliers; ils

122 *L’enfant de paix*

abandonnèrent simplement le navire en sautant par­

dessus les rampes. Heureusement le balcon ne s éle­

vait qu’à 1, 50 m du sol.

Au dehors, les tambours s’arrêtèrent soudain et la

mélopée se transforma en lamentation. Il n y avait que

le bruit évident de centaines de pieds fuyant précipi­

tamment dans la nuit. Posant la lampe sur une ar­

moire, je me précipitai dehors pour rassurer la multi­

tude.

Alors je vis pourquoi ils avaient fui. Toute notre

maison était éclairée comme une gigantesque et im­

pressionnante lanterne. A travers les centaines de

fentes des murs de feuilles de sagoutier, à travers

porte et fenêtres, la lumière aveuglante de la lampe à

manchon perçait la nuit.

Nous n’étions pas les seuls à connaître un baptême

d’étrangeté.

*— Tadan nomo! Tadan nomo! Kee nawain!*

criai-je, Ne soyez pas effrayés! Revenez!

Lentement, Hadi, Hato et d’autres revinrent, ras-

urés de voir que l’intense lumière provenait d’un ap-

jareil et que Carol, Stephen et moi nous ne nous étions

pas brusquement transformés en dieux irradiant quel­

que puissance surnaturelle.

Quelques minutes plus tard, les tambours recom­

mencèrent à battre, les danseurs reprirent leur

sang-froid et firent à nouveau cercle autour de notre

maison bien que formant un cercle un peu plus large.

Pendant que Carol préparait un repas simple sur un

réchaud, j’étendis nos sacs de couchage dans un coin et

suspendis une moustiquaire par-dessus. Aussi vite que

possible, nous nous sommes couchés tous les trois.

Malgré le tonnerre des tambours juste au-delà de nos

murs, Stephen s’endormit en quelques minutes, respi­

rant calmement à nos côtés. Il fallut un peu plus

longtemps pour Carol et moi.

Certains des danseurs portaient maintenant des

torches qui brillaient mystérieusement à travers nos

*Un baptême de barbarie* 123

mui'S. «Ferme les yeux, chérie» murmurai-je «et dis-

moi ce que tu vois».

Elle répondit: «Je vois des kilomètres de plaine qui

défilent et des aigrettes qui volent autour de nous. Je

sens le bercement de la pirogue. Maintenant je vois le

coucher du soleil et tous ces gens qui dansent autour

de nous. Mais je ne suis pas effrayée. Je me sens si

différente, comme si Dieu m’avait donné de nouvelles

réactions émotionnelles pour me permettre de vivre

ici».

H l’avait fait, et pour moi aussi.

Cette étroite enceinte faite de corps humains, au

cœur plein de sons étranges, avait servi de moule divin

pour nous transformer en créatures qui pouvaient res­

pirer, sans effet toxique, l’atmosphère de ce monde

primitif afin de pouvoir le servir.

Pourvu que, bien sûr, nous puissions apprendre son

langage et pénétrer ses mystères.

**12**

**LE PATRIARCHE DU**

**TUMDU**

Masse obscure sous les ombrages, le sanglier capta

une odeur de pulpe fraîche de sagou et se tourna dans

cette direction. Enfonçant son long groin sous les mas­

ses de végétation, il poursuivait son chemin facile­

ment, laissant des enchevêtrements de lianes et de

branches glisser le long de son cou hérissé jusqu’au bas

de son dos. Il émergea dans une petite clairière

inondée par le clair de lune. De l’autre côté de la

clairière gisait un arbre de sagoutier abattu, son tronc

grand ouvert sur le côté lui faisant face. Il se traîna

lourdement jusque-là.

Au centre de la clairière, il s’arrêta brusquement,

ancrant ses quatre sabots dans le sol spongieux de la

jungle, prêt à toute attaque immédiate dans n’importe

luelle direction. L’odeur humaine se mélangeait à

:elle de la pulpe de sagou.

Avec un vif grognement, le sanglier balança sa tête

massive d’un côté à l’autre, scrutant prudemment les

fourrés. Il n’y avait aucun mouvement, si ce n’est le

passage des chauves-souris géantes contre les étoiles,

aucun son sinon le chant des cigales et le croassement

des grenouilles dans un marais proche.

L’odeur humaine n’était pas étrangère au sanglier.

Il l’avait souvent rencontrée, spécialement dans les

clairières comme celle-ci où des hommes travaillaient

au sagou. Mais les humains travaillent le jour. La nuit

lui appartenait.

Enhardi, il renifla plus près de l’entaille odorante

dans le tronc. Il vit que la pulpe juste à l’intérieur du

trou avait déjà été évidée. Pour en atteindre davan­

tage, il devait engager sa tête à l’intérieur.

Il examina les fourrés une dernière fois, la clarté de

*Le patriarche du Tumdu* 125

]a lune brillant sur ses défenses courbées. Puis il enga­

gea la tête dans le tronc et commença à se nourrir de la

riche pulpe pleine de farine. Le trou avait la bonne

taille.

Immédiatement une longue flèche de bambou se

glissa par une ouverture dans un rideau de feuillage.

De derrière ce rideau parvint le léger tic d’une corde

d’arc tendue presque à se briser. Le sanglier ne le

détecta pas. Ses oreilles étaient pleines du son de sa

propre mastication. Mais soudain il se sentit traversé

par une douleui' qui lui alla droit au cœur. La flèche

l’avait bel et bien transpercé.

Avant même que la dure corde de l’arc s’arrête de

vibrer, le sangliei’ s’était dégagé du tronc de l’arbre,

en soufflant avec violence. Poussant des cris perçants,

il fila vers l’autre extrémité de la clairière, le sang

coulant à flots de son corps.

Soudain il virevolta pour faire face à ce qui le tour­

mentait, mais il n’y avait toujours pas d’adversaire en

vue. Alors, ses pattes de devant plièrent sous lui. Cra­

chant du sang, il roula sur le côté et ne bougea plus.

Quelques minutes plus tard, le chasseur émergea de

derrière l’écran de feuillage, l’arc armé d’une

deuxième flèche. Il prit son temps pour s’approcher du

sanglier et le toucha du pied, relâchant la corde de son

arc lorsqu’il vit que l’animal était mort.

Hato se dirigea à nouveau vers sa cachette et revint

en apportant six feuilles de sagoutier plus petites.

Etendant les feuilles en trois tas de deux feuilles l’une

sur l’autre autour de sa proie, il s’agenouilla sur le sol

et se mit à tresser chaque paire de feuilles. Quand il

eut terminé, il prit un petit rasoir en bambou de sa

sacoche, s’accroupit au-dessus du sanglier mort et

commença le long travail de dépeçage.

Pendant qu’il travaillait, un mystérieux halo de

douce lumière entoura son corps nu: le jeu de la clarté

lunaire sur les ailes de centaines de moustiques bruis­

sant autour de lui. Au-dessus de sa tête, des lucioles

chatoyaient parmi les hauts treillis de lianes, alors que

126 *L’enfant de paix*

dans les recoins sombres de la jungle, des taches phos­

phorescentes de végétation pourrie brillaient comme

■une multitude d’yeux lumineux.

Que l’univers puisse offrir à l’homme autie. chose

qu’un environnement marécageux ne lui était jamais

venu à l’esprit. Et même s’il avait eu cette idée, il

n’aurait pu concevoir un environnement mieux adapté

à la vie humaine que celui qui; en ce moment, entourait

ses sens.

Divisant la carcasse en trois tas de viande, d’intes­

tins et d’os, il mit une partie au centre de chaque

groupe de feuilles tressées qu’il avait préparées. Puis

il plia les feuilles ainsi tressées par-dessus la viande et

les tressa également ensemble, formant trois paquets

solides contenant chacun environ trente kilos de porc

et d’os. Enfin, il attacha des bretelles de liane à chaque

bout des différentes tiges de chacun des paquets, puis

en hissa un sur son dos.

A ce moment, l’aube se levait. Plié sous le poids du

paquet, Hato rassembla son arc et ses flèches, y

?ompris celle qui avait transpercé le sanglier. Debout

lans la lumière blafarde de l’aube, il aurait pu passer

pour l’un de ses ancêtres à tous les égards sauf un.

Retournant vers la cachette, Hato se baissa et ra­

massa la nouvelle machette d’acier qu’il avait gagnée

en aidant le Tuan à construire sa maison, et qu’il avait

utilisée pour couper les feuilles de sagoutier. C’était la

seule différence, mais quelle différence!

Alors que la jungle s’éveillait aux orchestrations des

multitudes de formes différentes de vie des oiseaux,

Hato s’en alla vers sa case située près de la source du

Tumdu. Deux de ses nombreux fils viendraient cher­

cher les autres paquets plus tard.

Sirowi et Imati, deux des quatre femmes d’Hato,

prirent leur place de chaque côté d’un haut sagoutier.

Lourdement elles frappèrent le palmier de chaque côté

de leurs haches de pierre jusqu’à ce que les fibres de sa

solide écorce noire s’affaiblissent. Le géant vacilla et

*Le patriarche du Tumdu* 127

tomba, enfonçant un tiers de son volume dans le sol

mou de la jungle.

pendant qu’Imati forçait l’écorce d’un côté, Sirowi

préparait l’auge à sagou. Quand le cœur du palmier fut

exposé, les deux femmes commencèrent à couper la

pulpe fibreuse et chargée de farine avec des herminet-

tes de pierre. Ensuite elles nettoyeraient la fibre dans

l’auge, égouttant la farine de sagou en solution.

D’un côté le bébé d’Imati, âgé de deux semaines,

était couché sur un doux lit de feuilles et clignotait

sous le ciel éclatant. Yami, l’une des petites filles

d’Hato, agitait une feuille au-dessus du bébé pour

chasser de son visage les mouches partout présentes

dans la jungle.

Bien haut au-dessus de leurs têtes, un jeune garçon

nommé Badep avait grimpé à la pointe d’un arbre *kabi*

pour faire le guetteur, de peur que des commandos

asmats à la recherche de têtes humaines ne soient at­

tirés vers les femmes par le bruit de leur coupe. Il

surveillait spécialement les nuées de cacatoès qui

tournoyaient par-ci par-là au-dessus de la forêt. Toute

perturbation inhabituelle parmi eux pouvait indique}

l’approche d’un ennemi. Ce n’était pas sans raison qu<

les Sawis appelaient les cacatoès les *ragedep* ou

«révélateurs».

Un autre rejeton d’Hato, un souple adolescent

nommé Amio, se glissait sans bruit entre les percées

du marais où l’affluent Tumdu avait sa source princi­

pale. Au-dessus de lui, les sagoutiers hauts de vingt-

cinq mètres s’élevaient vers le soleil, leurs larges

feuillages formant une voûte au-dessus des mares obs­

cures. Léger, Amio contournait les principales mares

en bondissant d’un enchevêtrement de racines à un

autre.

Soudain, le saut d’un poisson-chat dans une mare

capta son attention. Amio s’accroupit sur une racine et

attendit, arc et flèche en main. Un deuxième poisson

sauta, puis un troisième. Amio se leva et examina les

arbres autour de lui.

128 *L’enfant de paix*

Enfin, parmi les palmiers qui se dressaient comme

des colonnes, il localisa un arbre *os.* Sortant un nou­

veau couteau de sa ceinture d’herbes tressees, le seul

vêtement qu’il portait, Amio découpa plusieurs pla-

ques d’écorce de l’arbre choisi. Le côté interne de cha-

que plaque brillait de sève épaisse et blanche. Amio

porta les plaques près de la mare, les maintint sous

l’eau et commença à les frotter l’une contre l’autre.

Bientôt un nuage blanc s’étendit à la surface, puis

descendit dans les sombres profondeurs. Amio répéta

cette opération à différents endroits de la mare,

jusqu’à ce que toute la sève blanche soit dissoute dans

l’eau. Alors il jeta l’écorce sur le côté, ramassa son arc

et y plaça une flèche. Il n’eut pas à attendre

longtemps.

Bientôt un poisson fendit la surface, la gueule ou­

verte de douleur, les yeux couverts de la substance

blanchâtre. La première flèche d’Amio lui transperça

le corps; le poisson frétilla, toujours à la surface,

'■rainant la flèche avec lui. Quand il passa suffisam­

ment près, Amio attrapa le bout de la flèche et retira

a proie de l’eau.

Entre-temps de nombreux autres poissons aveuglés

fendaient la surface. Il les attrapa tous. Puis il fît aussi

un paquet avec des feuilles de sagou et en enveloppa

les poissons, mais pas avant d’avoir retiré l’épine

vénéneuse des nageoires dorsales du poisson-chat. Il

n’aurait pas fallu que quelqu’un se pique à travers les

feuilles en mettant le paquet sur son dos.

Amio se dirigea vers la maison. Il l’atteignit au mo­

ment où ses deux frères aînés, Hanay et Wagay, reve­

naient avec les deux paquets de viande fraîche de san­

glier que leur père, Hato, avait laissés dans la jungle.

Pendant ce temps, deux, autres femmes d’Hato fai­

saient cuire la viande qu’Hato lui-même avait rap­

portée auparavant de sa nuit de chasse.

Kimi et Sayo, deux des filles aînées d’Hato, conver­

saient doucement en se frayant un chemin à travers

des taillis de jeunes sagoutiers, leurs longues jupes de

*Le patriarche du Tumdu* 129

feuillage dansant autour d’elles en évitant avec grâce

les épines longues de quinze centimètres qui protègent

la base de ces palmiers dans leur jeune âge. Se pen­

chant au bord de l’une des mares limpides du Tumdu,

elles plongèrent les mains dans l’eau et en retirèrent

deux sacs de feuilles tressées qu’elles avaient déposés

là deux jours plus tôt.

Chacun des deux sacs était rempli d’une masse de

fibres molles et cotonneuses composées d’embryons de

feuilles que les jeunes filles avaient retirées de

l’extrémité d’un sagoutier abattu. Comme l’eau

s’écoulait lentement des deux sacs, les filles notèrent

avec plaisir les mouvements agitant les masses de fi­

bres où un certain nombre de crevettes s’étaient

abritées. Les crevettes ne résistent jamais à une telle

cachette.

Kimi et Sayo arrachèrent adroitement plusieurs

longs brins d’herbe à éléphant, en entourèrent les

crustacés vivants, puis remirent les deux pièges à cre­

vettes en place dans les sombres eaux du Tumdu.

Elles procédèrent de même de mare en mare, jusqu’;

ce qu’elles aient complété le circuit en revenant à l’en­

droit où elles avaient laissé leurs paquets et leurs bâ­

tons à fouir. Déposant les tas de crevettes à l’intérieur

des sacs volumineux, elles prirent leurs bâtons à fouir

en bois de palmier et se frayèrent un chemin dans la

forêt luxuriante d’herbe à éléphant, brisant les tiges

épaisses juste en dessous de la surface de l’eau.

Dépouillant les larges feuilles, elles mettaient à' nu le

cœur comestible de chaque plante qu’elles entassaient

dans leurs sacs.

Leurs ballots sur l’épaule, elles se dirigèrent vers la

maison, s’arrêtant de-ci de-là pour arracher d’autres

feuilles comestibles des branches d’un arbre *svnaham,*

ou pour secouer des fruits mûrs d’un *akakor.* Parfois

elles se baissaient pour arracher une sangsue de leurs

pieds ou de leurs chevilles, les jetant sans même inter­

rompre le flot de leur conversation.

130 *L’enfant de paix*

Pendant ce temps, Sirowi et Imati avaient lavé près

de trente-cinq kilos de farine de sagou dans 1 auge.

Une fois ceci fait, elles jetèrent l’eau et bi ûlerent

l’extérieur de chaque bloc de. sagou à la flamme pour le

figer. Enfin elles pelèrent cette masse coagulée et la

partagèrent avec tous ceux qui étaient présents pour

un déjeuner sain.

Un certain nombre d’enfants étaient venus de la

maison dans les arbres pour ce festin spécial. Leurs

rires fusaient alors qu’ils tiraient le mucus du sagou

caoutchouteux, «dît *rayp»,* jusqu’à ce qu’il cède et se

brise dans leurs mains. Pendant que les enfants mâ­

chaient le sagou, Sirowi et Imati rassemblèrent les

pains humides en paquets pour les transporter à la

maison.

Quand les différents ramasseurs de nourriture ar­

rivèrent au pied de la maison suspendue, ils

déposèrent d’abord leurs paquets de provision dans les

trois pirogues familiales attachées aux roseaux du

Pumdu, puis ils grimpèrent dans leur maison élevée.

lato avait passé le mot qu’aujourd’hui tous retour­

naient au village, et il n’y avait donc aucune raison de

monter les lourds chargements jusque dans la maison

suspendue.

Les provisions étaient en effet abondantes. En plus

du sanglier, du sagou, du poisson, des crevettes, des

cœurs d’herbe à éléphant, des feuilles comestibles et

des fruits, il y avait aussi des tas de larves grouillan­

tes, une vipère morte qu’Hanay avait tuée avec une

flèche en revenant avec le sanglier, et un oiseau que

Badep avait abattu pendant qu’il montait la garde pour

les pilleurs Asmat. Quelques garçons plus jeunes

s’étaient également emparés d’un certain nombre de

grenouilles et d’un lézard.

Rassemblés dans leurs cases, les membres de la fa­

mille mâchaient des morceaux de porc grillé tout en

écoutant Hato raconter comment il avait tué le san­

glier. Maintenant reposé après une sieste matinale,

*Le patriarche du Tumdu* 131

l’ancien à 1 œil unique tenait l’une des oreilles du san­

glier à la main pendant qu’il parlait. Une tique de bois

cherchant un nouveau domicile, se glissa de l’oreille

dans sa main. Hato la jeta nonchalamment dans le feu

qui fumait à ses côtés.

Utilisant un rasoir de bambou, il tailla un morceau

arrondi dans la chair poilue du milieu de l’oreille du

sanglier, puis fit un trou au milieu du morceau de chair

pour en faire une bague. Introduisant cette bague à

l’extrémité de son arc, il la fit descendre pour rejoin­

dre d’autres trophées similaires des cochons sauvages

tués précédemment.

Pendant tout ce temps, une longue flèche de 1,20 m,

tâchée de sang, était posée à ses côtés sur la natte.

C’était une des rares flèches qui ait transpercé le corps

d’un cochon sauvage sans rencontrer d’os. Et même

ainsi, seul un archer exceptionnel pouvait tirer une

flèche avec assez de force pour qu’elle perce la proie df

part en part.

Hato était un excellent archer, avec quatre femme

vivant en paix avec lui, respecté par onze fils et fille

en vie et réjoui par une couvée grandissante de

petits-enfants, et craint de ses ennemis de tous côtés.

Hato était le partriarche qui vivait aux sources du

Tumdu.

Que lui manquait-il? Il regarda sa nouvelle ma­

chette. Il caressa du doigt sa lame scintillante. Avait-il

besoin d’autre chose?

Bien sûr, de plus de machettes, de haches et de

couteaux. Sa propre machette et le couteau d’Amio

n’étaient qu’un début. Hato espérait qu’un jour cha­

cune de ses femmes et chacun de ses enfants posséde­

raient au moins une machette, une hache et un cou­

teau. Cela demanderait du temps et du travail, car il

était clair que le Tuan n’avait pas l’intention de faire

cadeau de ces choses. Hato était d’accord. Lui et sa

famille étaient habitués à travailler.

Mais y avait-il quelque chose de plus? Il était déjà

certain que le Tuan et sa Nyonya avaient l’intention de

132 *L'enfant de paix*

réorienter Puni vers sawi, mais Hato ne. devinait pas

encore quelle forme allait prendre.cet univers. Cepen­

dant il brûlait de curiosité et désirait connaître leurs

intentions. à ' .

*Es aphaem ke hafem\* Allons au village!, cna-t-il

en se mettant debout.

Les feux furent éteints avec Peau des cruches. Les

nattes furent roulées. Les crânes de parents gardés en

souvenir furent attachés aux chevrons en attendant le

prochain retour du clan dans la case suspendue. Les

bébés furent placés dans les sacs ajustés sur le dos de

leur mère. Puis la longue procession descendit l’échelle

pour se diriger vers les pirogues.

Après une heure de navigation en aval du Tumdu au

cours sinueux, Hato et sa famille approchèrent de la

jonction de l’affluent avec le Kronkel. Ils pouvaient

voir la petite maison carrée des Tuans dans la

clairière, et de chaque côté les différentes percées plus

larges où les indigènes de Kamur, Haenam et Yohwi

avaient érigé leurs maisons temporaires en attendant

la construction d’habitations plus permanentes plus

tard. De la fumée grise serpentait paresseusement

au-dessus du chaume brun-roux nouvellement séché.

Soudain l’œil unique de Hato remarqua que quelque

chose de plus que de la fumée s’élevait au-dessus des

constructions. Des traits blancs jaillissaient comme

des aiguilles dans le soleil en se croisant juste au-

dessus du sommet des arbres avant de retomber à

terre. Alors le son distant de cris et de gémissements

devint audible.

Hourra! cria Hato. Une bataille fait rage sur le

terrain du Tuan!

**13**

**PORTE**

■— Carol! criai-je, dominant le vacarme qui m’entou­

rait soudain. Eloigne le bébé des fenêtres!

Saisissant mon cahier de notes linguistiques, je

m’élançai vers la maison, me faufilant parmi les hom­

mes armés qui étaient subitement apparus venant de

Kamur. Entre-temps mon informateur sur la langue

sawi, Narai, avait disparu dans la forêt de l’autre côté.

Tout en courant, je regardai dans la direction

d’Haenam où une deuxième troupe d’hommes en

colère tiraient déjà des flèches sur les attaquants. Je

vis trois flèches s’élever très haut au-dessus de ma

tête et j’essayai dé deviner leur trajectoire. Elles

semblaient toutes s’amener juste sur moi, aussi je

bondis derrière la maison et me mis à l’abri. Une,

deux, trois, elles s’enfoncèrent dans le sol dans un

rayon de douze mètres autour de la maison. Pas aussi

près que je ne le pensais.

Le bruissement continu des cordes d’arc tendues se

mélangeait à la clameur de la bataille, alors que je

grimpai l’escalier et rentrai précipitamment dans la

maison. Carol, obéissant à mon avertissement, avait

levé Stephen de sa sieste et l’avait emmené dans notre

réserve où un mur intérieur pouvait arrêter une flèche

perdue qui pouvait s’introduire par une fenêtre ou une

ouverture dans les murs extérieurs de notre maison.

Pendant que Carol restait près de Stephen, je me diri­

geai vers la porte d’entrée pour voir ce qui se passait.

La plupart des hommes de Kamur s’étaient mainte­

nant déployés sur le terrain que nous avions débrous­

saillé entre la maison et la rivière. D’autres avaient

Pris position à l’extrémité du petit hangar que j uti i-

sais pour étudier le langage. L’avant-garde de Mae-

134 *L'enfant de paix*

nam s’étendait sur une longue file à l’extrémité d’une

zone marécageuse. Personne n’essayait de se cacher

derrière quelque chose. Il était clair qu ils préféraient

se battre à découvert. z

Ceux qui avaient appporte des lances dans la ba­

taille les enfonçaient pointe en l’air dans le sol, libérant

ainsi leurs mains pour utiliser les arcs. Fixant sur l’en­

nemi des regards charges de haine, ils commencèrent

à se faufiler d’un côté à l’autre, tantôt se dressant de

toute leur hauteur pour décocher une flèche, tantôt

s’accroupissant pour offrir la plus petite cible possible

à l’ennemi, tantôt bondissant pour esquiver les projec­

tiles jaillissant vers eux. Cet engagement à la mort les

absorbait totalement: une fraction de seconde d’inat­

tention pouvait être fatale, avec ces flèches arrivant à

la volée à plus de 160 kilomètres à l’heure. De part et

d’autre les guerriers les plus expérimentés étaient en

première ligne, tirant et s’esquivant sur une distance

• de quelque cinquante mètres. Les moins expéri­

mentés, des adolescents pour la plupart, se tenaient

un peu en arrière, lançant haut dans le ciel leurs

flèches qui retombaient en pluie sur les positions en­

nemies. Ainsi chaque combattant devait se garder à la

fois des traits qui frappaient de front avec une grande

force et précision et de ceux qui tombaient du ciel et

risquaient de les frapper à la tête ou à l’épaule. Quand

les hommes avaient épuisé leur réserve de flèches, ils

ramassaient simplement celles qui étaient fichées en

terre autour d’eux et les renvoyaient sur l’ennemi.

A l’arrière des deux camps, les femmes brandis­

saient leurs pilons à sagou, lançant des imprécations

vers l’ennemi par-dessus les têtes des hommes, trépi­

gnant de rage ou gémissant de peur. Plus loin encore,

les enfants étaient juchés sur des troncs ou des sou­

ches d’arbres pour mieux voir le spectacle.

La tension-montait, chacun des combattants et des

spectateurs attendant qu’une flèche atteigne son but,

sachant qu aussitôt qu’un homme serait touché, ses

ennemis enverraient vers lui une volée de flèches dans

*La guerre à ma porte* 135

l’espoir de le blesser davantage pendant qu’il était

momentanément distrait ou hors de combat. Déter­

minés à ne pas être ce premier homme, les nombreux

antagonistes manœuvraient, tous les sens en éveil.

Je m’avançai sur le balcon, mon adrénaline à l’action

et décidé à intervenir, mais engourdi par l’indécision.

U fallut quelques secondes pour qu’une pensée perce:

*Ceci est la réalité.* Secoue-toi, mon vieux, tu n’es pas

au cinéma et tu ne rêves pas non plus.

Ce sont de vrais hommes et ils essayent vraiment de

s’entretuer. Chacun d’eux se balance comme un mor­

ceau tentant au-dessus de l’estomac affamé de la mort.

En ce moment même, l’un de ces personnages vivant

et respirant avec lesquels tu commences à peine à en­

trer en contact, peut être exterminé pour l’éternité.

Juste au moment où tu te prépares à leur faire part du

message qu’ils n’ont jamais entendu.

Agis! Fais quelque chose! Mais en agissant, n’oublie

pas: c’est *pour de vrail*

Je m’avançai vers les escaliers. J’ouvris la bouche

pour leur crier de cesser, puis j’hésitai. En criant, je

pouvais distraire quelqu’un juste au moment où une

flèche arriverait sur lui. Je pourrais être ainsi rendu

responsable de la blessure ou de la mort de quelqu’un..

Peut-être vaudrait-il mieux courir vers eux en fai­

sant de grands gestes? Cela arrêterait sûrement le

combat. Ils savaient certainement que s’ils me tuaient,

il n’y avait certes pas une foule de Tuans attendant le

moment de prendre ma place. D’un autre côté, peut-

être était-il plus important pour eux de gagner la ba­

taille que d’avoir un Tuan avec eux.

Puis l’écho d’un conseil reçu naguère me revint en

mémoire: «Sois prudent en voulant jouer à l’arbitre; il

suffit d’une flèche bien placée pour que ton ministère,

smon ta vie, prenne fin»..

C’est vrai cela, pensai-je. Regarde ces hommes: ils

savent comment manœuvrer parmi ces flèches qui. vo­

lent. Moi pas. Probablement que si je prie et que j’at­

tends simplement, personne ne sera blessé. Certaine­

136 *L’enfant de paix*

ment Dieu n’attend pas de moi que j’intervienne alors

que ie ne connais même pas le langage.

Une clameur puissante secoua 1 arene. Haenam crut

que l’une de leurs flèches avait touché Tumo, mais leur

cri de triomphe était prématuré. A la derniere fraction

de seconde, Tumo avait bondi en l’air et la fléché était

passée sous sa cuisse; Tumo, l’un de ceux dont j avais

tant désiré le salut dans mon rêve.

L’émotion m’envahit en voyant Haenam essayer de

tirer avantage de la perte d’équilibre temporaire de

Tumo en tirant sur lui flèche après flèche. S’ils le

tuaient, raisonnai-je, Kamur s’abandonnerait pas

avant d’avoir égalé le score. Il était crucial que cette

bataille s’arrête avant que le sang ne coule !

«Heureux ceux qui procurent la paix» semblait me

murmurer une voix intérieure, «car ils seront appelés

fils de Dieu». Procurer la paix fait partie de ma tâche,

concluai-je, et pourquoi penser que cette profonde

obligation devrait être facile, sans peine et sans ris­

que? Peut-être toute véritable action pacifique doit-

elle nécessairement comporter un risque pour le paci­

ficateur.

De plus, la vraie bataille ici n’est pas entre Kamur et

Haenam, mais entre la barbarie et mon Evangile. Tout

ce que je fais parmi ce peuple crée un précédent. Si je

reste là sans rien faire, je crée un précédent de non

engagement. Je devais dès le début établir un

précédent sans équivoque, un précédent que je pour-

rais petit à petit renforcer et affirmer dans les jours à

venir.

D un bond je descendis les marches en criant le mot

sawi !e plus utile que j’aie jamais appris: *«Es!* Assez!»,

e faisant tout petit et priant fort, je m’approchai de

extrémité du front de Kamur, indiquant par signes à

Haenam de cesser de tirer. Le tir cessa sur le flanc de

bataille proche de moi, mais continua au centre et sur

rï- fl\*nc\Prenant courage, j’approchai encore.

Certains des hommes dans chaque camp me faisaient

s gne de reculer, mais je continuai à avancer.

*La guerre à ma porte* 137

Je pouvais sentir la puissance de Dieu agir en moi.

Déconcertés, les hommes de Kamur se rapprochèrent

du fleuve pour détourner de moi le tir de Haenam,

mais j’avais déjà arrêté l’élan de la bataille. Son cres­

cendo était passé. J’exultais de joie.

Le tir cessa et à la place, des cris éclatèrent de tous

côtés. Les hommes se mirent à brandir leurs arcs au

lieu de les bander, mais ils étaient encore très en

colère.

Maintenant que j’avais interrompu le tir, comment

pourrais-je régler les griefs qui étaient la cause

première de la bataille? Il était évident qu’à moins

qu’un accord ne soit conclu, la même querelle recom­

mencerait. Maintenant il fallait parler, et je me tenais

là près de la foule sans pouvoir dire un mot.

Une forte main agrippa mon coude gauche. Je me

tournai pour me trouver face à Hato dont l’œil unique

me regardait sévèrement. Sa poitrine se soulevait.

«Tuan, semblait-il dire, attends ici. Je vais m’occuper

de cela».

Je poussai un soupir de soulagement quand il me

dépassa à grands pas et se planta face aux guerriers de

Kamur, le dos tourné sans crainte à Haenam. Elevant

la voix au-dessus du vacarme, il se mit à réprimander

ses amis dans son langage tonitruant. Calmés, les

hommes.de Kamur baissèrent leurs armes.

Cependant Haenam était toujours en rage. Sûre­

ment, pensai-je, il doit y avoir quelqu’un à qui je peux

faire appel. Je fis rapidement le tour du marais vers la

position d’Haenam, cherchant quelqu’un . . . n’im­

porte qui. ,1V

Puis je vis Hadi debout sur une souche, les\_bras

croisés, observant calmement les événements. Hadi.

Bien sûr! m .

— Hadi! hurlai-je, cherchant mes mots. Toi,

PARLE t

Pendant un instant, il resta bouche bée comme

frappé de stupeur par mon commandement, puis il

sauta de la souche et il se plaça directement en face de

138 *L’enfant de paix*

l’attroupement d’Haenam, les calmant de sa merveil­

leuse voix.

Rassembler trois villages en un seul était une

expérience que les Sawis n’avaient essayé que très

rarement, c’était le genre d’expérience qui se termi­

nait rapidement par une effusion de sang! Même la

récente tentative de réunir deux villages à l’extrémité

du *kidari* s’était terminée par une bataille qui avait

coûté un œil à Hato. Rien d’étonnant alors à ce que les

communautés sawis préfèrent vivre séparées les unes

des autres par plusieurs kilomètres de jungle qui ser­

vent de zone neutre.

Dans le cas présent, le puissant mobile qui avait

poussé Kamur, Haenam et Yohwi à se rassembler

était la nouveauté et la raison pratique - et peut-être

un certain prestige - de vivre près de deux êtres ex­

trêmement rares et considérés comme une source illi-

nitée de haches, de machettes, de couteaux, de lames

le rasoir, de miroirs, de lignes, d’hameçons et de bien

l’autres choses! Les gens de Kamur savaient qu’ils

avaient le droit de vivre près du Tuan pour la raison

évidente qu’il avait choisi de bâtir sa maison sur leur

terrain! Haenam et Yohwi de même revendiquaient

des droits équivalents, parce qu’ils étaient les pre­

miers à être entrés en contact avec lui.

Et ainsi ils avaient accepté de partager et de faire

cette expérience. Pendant les trois jours que m’avait

pris le voyage de retour de Kawem avec Carol et Ste­

phen, les hommes qui m’avaient aidé à construire ma

maison avaient décidé d’amener aussi *leurs* femmes et

*leurs* enfants en les rassemblant des marais de sagou-

tiers où ils vivaient normalement. Travaillant ensem­

ble en famille, ils avaient construit à la hâte des *saurai*

ou cases «temporaires» au niveau du sol. Ils les utilise­

raient comme abris en célébrant notre arrivée, et aussi

pendant qu’ils construiraient des *anep* permanents ou

maisons «surélevées» avant que les pluies de la mous­

son ne submergent les marais.

*La guerre à ma porte* 139

Nous étions donc très heureux quand, après cette

première nuit de battements de tambours parmi les

Sawis, la lumière d’un jour nouveau montra l’évidence

que trois villages entiers projetaient de résider de

manière permanente autour de nous. Nous savions

que cela allait grandement faciliter nos relations avec

la tribu, et nous permettre aussi de leur prodiguer

l’aide médicale dont ils avaient désespérément besoin.

Pendant la plus grande partie des trois jours et trois

nuits, la population sawi tout entière avait continué à

battre du tambour, à chanter et à danser, sauf pour

une interruption mémorable quand l’hydravion de la

M.A.F. revint pour son deuxième amerrissage sur le

Kronkel, apportant, parmi d’autres choses, un petit

transmetteur radio, notre seul moyen pour communi­

quer rapidement avec le monde extérieur. Une fois la

longue célébration terminée, la plupart des hommes

comme Hato, étaient retournés dans leurs habitations

de la jungle afin de rassembler des vivres avant d<

commencer la construction de leurs cases permanentes

sur le nouveau site du village.

Une semaine s’était écoulée depuis notre arrivée et

les hommes venaient de retourner de la jungle dans un

bon esprit, leurs pirogues chargées de provisions

fraîches. Mais presque immédiatement, la camarade­

rie dont ils avaient joui pendant les trois jours de

danse s’était évanouie quand Kamur et Haenam

s’étaient disputés devant notre demeure. Nous nous

étonnions de la rapidité avec laquelle ils pouvaient

changer d’attitude.

Les perspectives pour l’avenir de notre commu­

nauté nouvellement assemblée semblaient assez sinis­

tres. Si seulement nous pouvions les empêcher de faire

couler le sang jusqu’à ce que nous ayons appris leur

langage, pensions-nous, alors peut-être arriverions-

nous à maintenir l’unité dans les trois villages. Cet

espoir devait s’avérer futile.

**14**

**LE TUAN MANGE DE**

**LA CERVELLE**

La grappe de gamins curieux se glissait plus près de

la fenêtre éclairée, s’aventurant là où auparavant seuls

les anciens de la tribu avaient osé s approcher.

D’abord la lampe du Tuan les aveugla par sa clarté et

les éneva par son sifflement, mais peu à peu leurs yeux

s’y habituèrent et leur courage se fortifia.

Ils regardèrent à l’intérieur. Seuls les murs de

feuilles de sagoutier leur étaient familiers. Toutes les

autres choses, depuis la lampe elle-même jusqu’aux

rideaux jaunes, ne pouvaient que leur paraître des

plus étranges. Les placards, la table, les chaises, la

nappe, les assiettes et les bols, les couteaux, fourchet­

tes et cuillères, les images sur le mur, le fourneau à

kérosène, tout était étrangement inquiétant pour ces

hommes curieux des marais.

Collés l’un à l’autre pour le soutien moral mutuel, ils

regardaient le Tuan et la Nyonya assis avec leur bébé.

Ils observaient de près le Tuan qui prenait un bol fu­

mant de nourriture et qui en servait dans son assiette

et leurs yeux s’écarquillèrent d’un mélange de fascina­

tion et d’horreur. Ils se lancèrent des regards l’un à

l’autre et se mirent à trembler.

Puis l’un d’eux exprima par des mots ce qu’ils pen­

saient tous: *«Asem mohop ke mankenl\**

Vivement ils quittèrent le balcon et s’enfuirent dans

l’obscurité vers Kamur, propageant à voix étouffées

un incroyable rapport de case en case. De l’intérieur

des différentes demeures, les anciens leur répon­

daient: «Vous devez vous tromper».

-Allez-y vite et voyez par vous-mêmes!, répon­

daient les garçons.

Leur curiosité éveillée, les anciens de Kamur s’at-

*Le Tuan mange de la cervelle* 141

troupèrent immédiatement sur le balcon du Tuan. Le­

vant la tête, nous vîmes le blanc de leurs yeux briller

dans les ténèbres. Nous les avons salués, mais ils ne

répondirent pas. Leurs yeux étaient rivés sur la nour­

riture que nous mangions.

—• C’est vrai, s exclama l’un d’eux en mots inintelli­

gibles pour nous. C’est bien vrai! Le Tuan mange de la

cervelle!

Me demandant quelle était la cause de toute cette

surexcitation, je portai une autre bouchée de macaro­

nis à mes lèvres.

Comme j’allai éteindre la lampe pour la nuit, nous

avons entendu une femme pleurer de détresse. Pre­

nant une torche, je me frayai un chemin parmi les

souches et les racines jusqu’aux maisons de Kamur

auréolées de fumée.

A l’entrée du village j’interrogeai: «Pourquoi cette

femme pleure-t-elle?»

Un homme nommé Asyman passa la tête par la

porte de sa demeure et me fit signe de m’en aller. Je

restai planté là et demandai à nouveau: «Pourquoi

cette femme pleure-t-elle?»

Asyman répondit par des mots que je ne compris

pas, excepté le dernier: *«Amynahai!* Va-t-en!»

D’autres se tenaient maintenant à l’entrée de leur

porte, me faisant signe de m’en aller. Entre-temps la

femme avait cessé de pleurer.

t Me sentant quelque peu embarrassé de mon intru­

sion apparemment importune, aussi bien que de mon

incapacité à comprendre leurs explications, je retour­

nai enfin à la maison, pas plus avancé. De temps à

autre, avant de nous endormir, nous avons entendu la

femme pleurer encore. Puis juste avant l’aube, nous

fûmes éveillés par une lamentation venant de Kamur.

, Au matin, nous avons appris que la femme, Maso,

®tait morte en donnant naissance à des jumeaux. Les

Jumeaux moururent également. Même s’ils avaient

vécu tous les deux, leur propre père en aurait tue un

142 *L’enfant de paix*

selon la croyance sawi qui veut que le deuxième ju­

meau ne soit qu’un mauvais esprit essayant d envahir

la communauté en venant au monde par l’in­

termédiaire d’un enfant. Dans le monde rempli de

démons des Sawis, même le sein maternel n’est pas

exempt d’intrusion satanique.

Partageant la peine des Sawis concernant la mort de

Maso, nous languissions après le jour où les Sawis

comprendraient que nous pouvions les aider même

dans des choses aussi privées qu’une naissance, et où

ils nous feraient confiance et nous permettraient de

leur venir en aide.

Carol essayait de faire un boy de Haimai. Après

qu’il eut rempli d’eau bouillante notre machine à laver

fonctionnant à l’essence, elle lui montra comment y

ajouter le savon. Puis, après avoir rassemblé les vê­

tements à laver, elle remarqua un sachet de thé utilisé

qui était resté près de l’évier. Elle le tendit à'Haimai

et lui dit dans un sawi décousu de le jeter dans la

loubelle. L’air confus, il emporta le sachet de thé au

ehors.

Quelques minutes plus tard, Carol m’appela pour

mettre le moteur de la machine à laver en marche.

Une fois que ce fut fait, elle tira le levier pour mettre

l’agitateur en marche. Juste comme elle allait plonger

le premier tas de linge dans l’eau savonneuse, elle

s’écria: «Don, qu’est-ce que c’est que ces grains noirs

dans mon eau propre?»

Je retirai une poignée de mousse et examinai les

grains noirs. Du thé!

Plus tôt dans la journée, le grand Atohwaem nommé

Yakub avait annoncé son intention de prendre pour

troisième femme la veuve Fasaha. Une partie d’Hae-

nam était en faveur de la transaction, mais Nair de

l’autre côté du village protestait que la veuve devait au

contraire lui être donnée à lui.

A midi, quand les parents de Fasaha prirent posi­

*Le Tuan mange de la cervelle* 143

tion contre cette proposition, Nair, soutenu par son

frère Paha, sortit en fureur de sa maison en proférant

des menaces contre Yakub. Deux amis de Yakub,

Mavu et Sinar, sortirent pour faire face aux deux

hommes furieux. Les quatre en vinrent rapidement

aux coups, pendant que les cris perçants des femmes

s’élevaient comme une sirène d’alarme au-dessus du

village.

La bataille ne dura que quelques secondes. Mavu

frappa le premier. Portant un coup de son *kafam,* une.

lance à têtes multiples faite d’un groupe de pointes

barbelées liées ensemble par une liane, il toucha Paha

à la hanche. Nair, voyant son frère perdre un flot de

sang, lança sur Sinar une flèche à sanglier à lame de

bambou. Le dard transperça facilement le muscle

supérieur du bras de Sinar et pénétra même un peu

dans sa cage thoracique. En retour, Mavu enfonça

toute la lame d’une flèche dans la cuisse de Nair.

Quand j’arrivai sur la scène, Mavu était toujours ei

rage, mais il n’y avait plus personne pour répondre i

son défi dans la clairière souillée de sang. A la vue de

la gravité des blessures, j’appelai Carol pour qu’elle

apporte des bandages et de la pénicilline pendant que

je restai là afin de m’assurer que Mavu n’essayerait

pas de prendre avantage de la faiblesse de ses deux

adversaires. Quand nous eûmes fini de nettoyer, de

bander les blessures et de faire des piqûres de pénicil­

line, nos mains étaient rouges de sang.

En partant, je fixai Mavu dans les yeux, brûlant du

désir de lui dire quelque chose, mais que pouvais-je

dire? Je savais que si je lui reprochais d’avoir presque

tué deux hommes, il hausserait simplement les épaules

comme pour dire: «Et alors?» Aussi, au lieu de cela, je

dis de manière énigmatique: «Tu as souillé de sang les

mains de ma femme».

La remarque le surprit. Il jeta un coup d’œil rapide

aux mains de Carol et il sembla effrayé en réalisant

soudain l’incongruité de la scène dont il avait été l’un

des animateurs. Mavu tressaillit, redoutant d’avoir in­

144 *L'enfant de paix*

consciemment commis quelque sombie inconvenance

aux conséquences cosmiques.

Je brûlais du désir de lui parler de Celui dont les

mains avaient été souillées de sang pour son salut et

cela avec une vraie signification cosmique, mais les

mots me manquaient. Ce n’était pas encore le moment.

Je devais donc le laisser là, tremblant intérieurement

comme il me le confesserait plus tard.

Après des piqûres répétées de pénicilline pour em­

pêcher l’infection, les trois patients guérirent rapide­

ment de leurs blessures qui auraient pu leur être fata­

les sans cela. En tenant la mort en échec, nous avions à

nouveau prévenu une querelle sanglante qui, une fois

commencée, aurait pu durer des années. Cette fois, le

danger avait été réel entre les clans opposés du village

d’Haenam lui-même. Il était plus important encore de

prévenir une querelle sanglante à plus grande échelle

entre Haenam et Kamur.

Avec le sentiment d’urgence, de la tâche pesant sur

nous, parce que c’était une question de vie ou de mort,

ious avons décidé de remettre la construction de notre

naison permanente à un an, en vue de lancer une cam­

pagne maximum pour découvrir le code de la langue

sawi le plus rapidement possible. Avec quelques

améliorations ici et là, et une utilisation soigneuse de

l’espace, la «chaumière» de six mètres sur six s’avére­

rait suffisante pour y vivre, à condition de pouvoir

endurer les armées d’insectes et autres formes de vie

animale qui quelquefois pénétraient en dessous ou

au-dessus des plaques murales et par les fentes dans

les murs.

Nous avons aspergé les pilotis supportant notre

maison du restant du produit utilisé pour arrêter les

invasions de termites et autres sortes d’insectes ram­

pants qui ont besoin du contact avec l’humidité du sol

pour survivre. Mais les insectes volants tels que ca­

fards, grillons, mouches et moustiques faisaient une

*Le Tuan mange de la cervelle* 145

constante campagne d’harassement contre nous et nos

provisions.

Certaines variétés de vie animale semblaient se li­

guer ensemble. Par exemple, sous le couvert de l’obs­

curité, les grillons faisaient des trous dans nos mousti­

quaires, permettant aux moustiques chargés de para­

sites de la malaria, de virus de la dengue et de larves

Pilaires de pénétrer nos défenses. Les rats aussi fai­

saient des trous dans les boîtes en plastique contenant

la nourriture, laissant des hordes de fourmis et de ca­

fards détruire leur contenu.

Nous n’étions pas sans alliés, cependant. De minus­

cules araignées sautantes et des lézards verts et bril­

lants hantaient nos murs et nos rideaux, chassant les

mouches le jour, les moustiques et les phalènes la nuit.

De plus, des hordes d’oiseaux de nuit et de chauves-

souris voletaient autour de notre maison chaque soir,

dévorant moustiques et phalènes attirés vers notre

demeure par la lampe.

A certaines époques de l’année, des hordes de four

mis volantes éclosaient par milliers dans la jungle au

tour de nous, puis convergeaient vers notre maison

dès que la lampe était allumée à la tombée du jour. Se

glissant dans notre salon bien éclairé, elles allaient

d’abord se heurter contre le verre de la lampe puis,

étourdies, retombaient en pluie sur les pages du livre

que l’un de nous lisait, ou encrassaient les touches de

la machine à écrire que l’un de nous utilisait. Elles

s’emmêlaient dans nos cheveux ou remontaient dans

nos manches en chatouillant.

Cela développa chez nous l’habitude de nous coucher

très tôt.

Mon oobectif journalier était de passer dix heures à

assimiler la langue sawi. Cela comprenait trois ou qua­

tre heures de contact avec des Sawis, m’efforçant de

saisir de nouveaux mots, des expressions et des cons­

tructions grammaticales. Le reste du temps, je leur

rendais visite dans les cases et les maisons communes,

les accompagnant dans la jungle ou dans les autres

146 *Uenfant de paix*

villages, écoutant leurs conversations près de la

rivière le soir, essayant d’y participer par des ques­

tions et des réponses intelligentes..

Faute d’interprète pour nous aider, nous devions

souvent deviner le sens des mots. Je mai chai sur une

perche et elle se brisa. Un Sawi s’exclama: *«Getar*

*haserl»* Je savais déjà que *baser* signifie «pas», aussi je

supposai que *getar* signifie «solide» et que 1 homme me

disait que la perche n’était «pas solide».

Pour vérifier, je désignai quelque chose d’autre qui

n’était pas solide et je le décrivis comme étant *getar*

*baser.*

Mon informateur répondit affirmativement: *«Esa-*

*wab! O tai getar baser - inapi!»*

Je supposais alors que *esawab* signifie «exact», *tai*

«cela aussi» et *inapi* «fragile». Selon cette théorie, la

phrase entière signifierait: «Exact! Cela aussi n’est

pas solide, c’est fragile!»

Cette méthode était des plus douteuses, surtout

dans les premiers temps quand nous avions si peu

d’indices pour guider nos suppositions. Souvent un re­

gard, ahuri ou un grand éclat de rire incrédule nous ’

faisait comprendre qu’il fallait faire marche arrière et

essayer autre chose.

Un jour, alors que j’apprenais à pagayer debout

dans une étroite pirogue sawi, je perdis l’équilibre et

tombai à l’eau. Le Sawi qui m’accompagnait hocha

tristement la.tête et dit: *«Tuan, go nigi kabi marjah\\**

Je crus qu’il voulait dire «Tu aurais dû te pencher de

l’autre côté!» ou «Prends garde aux crocodiles!» Mais

des mois plus tard., en rassemblant mes notes, je

compris qu’il avait dit: «Tuan, tu ne t’entends pas avec

nos pirogues!»

Jour après jour, mot par mot, nous augmentions

notre bagage linguistique. Finalement, nous

découvrîmes les mots sawis pour «gai», «triste»

«têtu», «sot» et «fâché». Nous pouvions maintenant

décrire nos émotions!

Plus tard, à 1 aide d’autres mots sawis tels que «pen­

*Le Tuan mange de la cervelle* 147

ser», «se repentir», «pardonner», «juger» et «aimer»,

nous avons commencé à pénétrer dans le sanctuaire du

langage abstrait. Nous évoluions plus librement . . .

nous prenions confiance . . . nous nous préparions. Le

paradis communication totale paraissait un peu plus

proche.

Ou bien était-il toujours aussi éloigné?



REUNION DANS LA

maison des

hommes

Des restes de la tempête de pluie qui avait duré

toute la nuit traînaient encore au-dessus des arbres,

comme je m’approchai lentement de la maison des

hommes de Haenam-Yohwi, notes en main, marchant

dans un monde matinal de flaques, de gouttes et de

brume lumineuse.

La maison des hommes se dressait à l’écart près de

la rivière, farouche gardienne des deux rangées ju­

melles de maisons communes récemment construites

par les indigènes de Haenam et de Yohwi. Pour un

étranger, une maison pour hommes apparaît un peu

différente de l’habitation sawi habituelle, une maison

commune qui était laissée hors de l’alignement, avec

peut-être quelques crânes humains ou animaux pen­

dant à ses montants de porte pour indiquer la bra­

voure de ses occupants.

Mais aux yeux du Sawi, la maison des hommes n’est

pas une simple habitation. C’est le parthénon de la

culture sawi, une salle de banquet pour honorer des

invités de marque, un réservoir à penser pour tramer

des projets de guerre, un forum de l’éloquence, d’hu­

mour obscène ou de vantardise criante, un abri pour

d’cccasionnelles relations homosexuelles ou un abat­

toir pour fêtes cannibales.

Je projetais d’en faire une base pour proclamer le

Füs du Dieu vivant, un portail par lequel l’Evangile

atteindrait finalement chaque foyer dans les maisons

communes d’Haenam et de Yohwi: mais ce ne serait

pas sans combat.

Le premier obstacle était le langage. Parler sawi se

*Réunion dans la maison des hommes* 149

révélait être bien plus difficile que le fait de mettre de

simples termes l’un après l’autre. Souvent un seul mot

s’avérait être seulement une racine à laquelle un nom­

bre presque illimité de suffixes ou de chaînes de suffi­

xes pouvait être attaché.

Chaque verbe, par exemple, a dix-neuf temps dans

son seul mode indicatif. Jusqu’ici j’avais isolé les fonc­

tions d’un tiers de ces dix-neuf temps seulement. De

plus, chacun de ces dix-neuf temps se présentait à la

première personne et aux autres personnes, faisant un

total de trente-huit terminaisons verbales à choisir

chaque fois que je désirais faire une simple déclaration

à l’indicatif en sawi.

Un autre groupe de terminaisons émergeait lente­

ment comme le mode subjonctif de la langue, un

système pour exprimer «si», «aurait pu», «aurait eu»,

et «aurait dû». J’entrevoyais encore un mode impéra­

tif, une foule de suffixes qui disent «laisse-moi»,

«laisse-nous», «laisse-le» et qui donnent aussi des

commandements à la seconde personne.

Apparemment, des racines verbales concrètes de­

venaient des fantômes étymologiques qui pouvaient

prendre n’importe laquelle des quinze formes différen­

tes avant même d’y ajouter les suffixes. Une forme de

la racine indiquait le sujet au singulier, une autre le

sujet au pluriel. D’autres encore indiquaient que l’ac­

tion visait un objet soit au singulier, soit au pluriel.

D’autres formes indiquaient des actions, habituelles

progressives, répétées, réciproques, expérimentales,

concluantes, partielles, excessives ou bloquées.

En sawi, chaque phrase doit être en ordre chronolo­

gique correct, sans omettre aucune étape. La gram­

maire est ainsi établie pour exprimer de longues senes

d’actions de manière fluide et unie. , .

Chaque déclaration doit être classée comme infor­

mation de première ou de deuxième main. Le sawi ne

vous permet pas de vous attribuer le mente pour es

pensées de quelqu’un d’autre. Il ne,vous laisse pas non

plus échapper aux responsabilités de vos propres

150 *L’enfant de paix*

pensées. Il déteste la confusion. Il ne tolère aucun

non-sens. Il résisterait à la traduction *d’Alice au Pays*

*des Merveilles* comme l’huile résiste à l’eau. 11 vise à

une description d’une précision chirurgicale.

Parfois j’avais l’impression que mon cerveau éclate­

rait avant de bien apprendre le sawi. Et cependant

c’était une grande aventure. J’éprouvais souvent ce

qu’un mathématicien doit éprouver en s’attaquant à

des problèmes, pour aboutir à de nouvelles formules

qui marchent par magie.

Le sawi est si admirablement spécifique dans son

vocabulaire. En français, vous ouvrez les yeux, votre

cœur, une porte, une boîte de conserve ou l’entende­

ment de quelqu’un, tout cela avec un seul même verbe

monotone «ouvrir». Mais en sawi vous *fagadon* les

yeux, *anahagkon* votre cœur, *tagavon* une porte, *ta­*

*rifait* une boîte de conserve, et *dargamon* l’entende­

ment d’un auditeur.

Si quelqu’un m’avait montré un exposé de la gram-

naire sawi en me demandant de deviner le genre de

personne qui l’avait développée, j’aurais opté pour une

race de philosophes pédants obsédés par le désir de

manier avec efficacité des masses de détails.

Et de plus, en regardant plus loin, j’aurais supposé

qu’ils étaient aussi poètes: toute une sous-classe de

verbes sawis est consacrée à la personnification d’ob­

jets inanimés! Si une fleur d’une odeur agréable, elle

*ditfok! fok!* à nos narines. Est-elle aussi belle? Elle dit

*ga! ga!* à nos yeux. Quand une étoile scintille, elle

murmure *sevair! sevair!* Si vos yeux clignotent, ils

appellent *si! si!* Si la boue éclabousse vos pieds, elle

murmure *sos! sos!* Dans l’univers sawi, non seulement

l’homme, mais toutes les choses communiquent.

Grimpant à une perche, j’entrai dans la maison des

hommes et m’assis sur la natte parmi les hommes

d’Haenam et de Yohwi. Ils ne ressemblaient pas aux

philosophes-poètes que leur langage laissait supposer.

J’avais l’impression d’être assis en présence d’un

*Réunion dans la maison des hommes* 151

mystère. Comment une culture se livrant au barba­

risme a-t-elle pu développer un langage raffiné, logi­

que et efficace? Peut-être que la pensée prompte et les

réflexes vifs indispensables pour survivre dans ce

contexte de violence servaient aussi à donner une

compétence linguistique.

Ou bien leur langage était-il un vestige d’une époque

plus ancienne aux aspirations plus complexes? J’avais

déjà remarqué que le sawi avait une profonde estime

presque impulsive pour ses ancêtres. Peut-être y

avait-il plus qu’une simple base sentimentale à cela.

Pendant quelques minutes, je restai tranquillement

assis parmi eux, m’habituant à nouveau à l’étrangeté

de ces hommes avec lesquels je devais communiquer,

et à l’atmosphère même de la maison des hommes avec

ses crânes aux yeux mornes, ses armes, ses nattes, ses

feux tremblotants et ses toiles d’araignée alourdies de

fumée condensée.

En dépit des nombreux aspects de leur vie qui me

faisaient frissonner, il était impossible de ne pas res­

pecter ces hommes qui m’entouraient. Chacun d’eux

était un naturaliste accompli, versé depuis l’enfance

dans les noms et les genres de centaines d’espèces de

flore et de faune. Chacun d’eux pouvait survivre

indépendamment dans un lieu sauvage où, coupé de

toute aide extérieure, je dépérirais.

C’étaient visiblement des hommes dotés d’un grand

courage et d’une forte volonté. Ils pouvaient se dépla­

cer facilement à travers une pluie de flèches ou risquer

l’éventration par des défenses de sangliers furieux. Ce

qui était plus remarquable encore, ils pouvaient

transformer un désert hostile en un supermarché

abondant où les marchandises pouvaient être prises

librement sans détruire l’environnement.

B y avait deux présuppositions fondamentales que

je partageais avec les Sawis: l’existence d’un monde

surnaturel et l’importance des relations entre ce

monde surnaturel et les humains. Les Sawis croyaient

à une hiérarchie de démons indifférents, sinon

152 *L’enfant de paix*

méchants, et aux esprits des morts. Je croyais en un

Dieu infini et cependant personnel qui aime la justice

et la miséricorde.

Les Sawis étaient convaincus qu aucun malheur

n’arrive par accident, mais était invariablement causé

par les démons qui pouvaient être poussés ou retenus

par la sorcellerie. J’étais persuadé que toutes choses

étaient soit commandées, soit permises par une divine

Providence qui, en retour, pouvait être influencée par

la prière.

Au-delà de ce point, il y avait peu de choses en

commun dans nos points de vue de nos mondes respec­

tifs. C’était une barrière plus grande encore que celle

du langage. D’une manière ou d’une autre, je devais

franchir ce gouffre d’une façon significative.

Je déposai quelques notes sur la natte devant moi et

commençai. D’abord j’inventai un nom en sawi pour

désigner Dieu: *Myao Kodon,* «l’Esprit suprême». Puis

j’essayai de Le décrire. J’expliquai qu’il ne vivait pas

seulement dans un tronc d’arbre submergé ou dans un

sagoutier, comme les *hamars* sawis, mais qu’au

contraire II remplissait tout le ciel et toute la terre.

— En fait, ajoutai-je, nous sommes assis ici en Lui!

Ils regardaient involontairement autour d’eux, ef­

frayés par cette pensée.

— Dans le cas des *hamars,* continuai-je, vous utili­

sez la sorcellerie pour les empêcher d’entrer dans vos

villages, vos demeures et même vos corps. Mais aucun

charme, aucun fétiche ne peut tenir *Myao Kodon* à

1 écart. Il ne respecte aucune sorcellerie. Il est partout

et personne ne peut Lui échapper.

Un air de vulnérabilité apparut sur plusieurs visa­

ges.

. ~ Et parce que tout - le soleil, la lune, le temps, les

nvieres,^ la jungle, les animaux et les gens - est en Lui,

Il connaît tout au sujet de toutes choses. Il sait ce que

chacun dit, fait ou pense. Nous ne pouvons pas le voir,

mais Lui nous voit!

*Réunion dans la maison des hommes* 153

— Il contrôle également toutes choses, aussi facile­

ment que vous contrôlez les mouvements de vos pro­

pres muscles. Sans Lui Je vent ne peut pas souffler, ni

la pluie tomber. Le soleil ne peut pas luire, ni la lune se

lever sans Sa puissance. De même les plantes ne peu­

vent pousser, ni les bébés être conçus sans Sa provi­

sion.

Kani et d’autres se penchèrent en avant pour écou­

ter. Auparavant ils n’avaient reçu que de la quincaille­

rie du monde extérieur. Maintenant ils entendaient

des idées; ils semblaient passionnés.

Comme je continuais, un homme nommé Gar vint

s’asseoir en face de moi. Ayant assimilé chaque

phrase, il se tourna vers ses compagnons et répéta

soigneusement ce que je disais. Souvent il transposait

mes mots dans un sawi clair en y ajoutant des

commentaires interprétatifs de son choix, dont cer­

tains étaient humoristiques mais très éloignés de ce

que je disais.

C’était une marque de politesse et d’abord je trouvai

cela très déconcertant, mais ensuite je fus pro­

fondément reconnaissant pour cette coutume. J’ap­

prenais beaucoup de choses valables sur la mentalité

sawi à écouter Gar reformer mes pensées. Cela me

laissait aussi le temps de travailler à la syntaxe de la

phrase suivante. Ce qui était plus important encore,

c’est que chaque fois que Gar répétait ce que je disais,

il renforçait constamment le message d’une façon

intéressante.

Je leur expliquai dans les moindres détails le

contraste entre les esprits insignifiants et cyniques

dont l’ombre redoutable planait sur tous les aspects de

la vie sawi, et le Dieu créateur et infini dont l’amour

pour la justice et la miséricorde l’avaient engagé dans

une recherche des hommes perdus, jusqu’au sacrifice

total. Je désirais leur donner une explication clane

pour qu’ils puissent faire un choix libre entre ces es­

prits et Dieu. Certains paraissaient désintéresses.

d’autres écoutaient bouche bée, comme frappes

154 *L’enfant de paix*

d’étonnement à l’écoute de concepts exprimés dans

leur langue dont eux, les possesseurs de la langue,

n’avaient jamais rêvé.

Je parlai de Dieu créant l’homme dans un monde de

beauté et d’abondance, de l’apparition du mal dans la

communauté humaine, de la promesse ancienne d’un

Libérateur et finalement de la merveilleuse venue de

ce Libérateur. J’allais aborder le point culminant de

mon récit, la description du ministère de Jésus parmi

les Juifs, quand soudain Maum bâilla bruyamment et

prit son couteau et un morceau de liane déposé à ses

côtés sur la natte.

Fixant un bout de la liane entre ses doigts de pied, il

la tendit et se mit à l’arranger avec son couteau. Il

fabriquait une nouvelle corde d’arc. Il semblait

complètement hors de circuit.

D’autres encore commencèrent à bavarder entre

eux. Je sentais que si j’avais parlé des Asmats, des

Kayagars ou des Auyus au lieu des Juifs, ils auraient

continué à écouter. Visiblement je ne pouvais plus re­

tenir leur attention. Qui que puissent être les Juifs, ils

( leur paraissaient terriblement lointains.

i— Au cours des visites suivantes, je leur exposai plus

avant la vie et le ministère de Jésus, essayant d’établir

un rapport entre Sa réalité et leurs vies, mais appa­

remment sans succès. Les Sawis n’étaient pas accou­

tumés à se transporter en esprit dans des cultures et

des milieux si complètement différents des leurs.

Une seule fois, ma présentation toucha une corde

sensible. Je décrivais la trahison de Judas Iscariot en­

vers le Fils de Dieu. Vers la moitié du récit, je remar­

quai qu’ils écoutaient tous attentivement. Ils réagis­

saient aux détails: pendant trois ans Judas avait vécu

dans l’intimité de Jésus, partageant la même nourri­

ture, parcourant les mêmes chemins.

Qu’un des disciples de Jésus ait pu concevoir l’idée

de trahir un personnage aussi impressionnant était

tout à fait invraisemblable. Et si quelqu’un *avait* conçu

cette idée, il était impensable que ce fut l’un des inti­

*Réunion dans la maison des hommes* 155

mes de Jésus appartenant au cercle des disciples qui

ait choisi une telle voie. Et cependant Judas, l’un des

disciples de Jésus, avait choisi de Le trahir et avait

réalise son horrible projet seul, sans qu’aucun des au­

tres disciples n’ait suspecté son complot.

Au point culminant du récit, Maum siffla d’admira- /" !

tion, Kani et plusieurs autres se touchèrent la poitrine *II*

du bout des doigts en signe de crainte révérentielle. fç

D’autres encore gloussèrent.

De prime abord, je restai là, dérouté. Puis je

compris soudain. *Il faisait de Judas le héros de l’his-^>*

*toire!* Oui, Judas, celui que j’avais présenté comme

l’ennemi de la vérité et de la bonté, poussé par Satan!

Je me sentis glacé jusqu’aux os. J’essayais de leur

montrer que Jésus était bon. Il était le Fils de Dieu, le

Sauveur. C’était mal de Le trahir. Mais rien de ce que

je disais ne réussit à effacer la lueur de joie sauvage

dans leurs yeux.

Kani se pencha en avant et s’exclama: «Voilà ce qui

s’appelle *tuwi asonai manl»*

Je me levai et quittai la maison des hommes, op­

pressé par un sentiment de désespoir. Je regardai vers

la petite maison que nous avions bâtie. Elle se dressait

comme un monument de futilité. Carol distribuait des

médicaments du balcon pendant que Stephen jouait

sur une natte derrière elle. Etait-ce là les limites du

bien que nous pouvions apporter aux Sawis? Apporter

la santé à leurs corps physiques alors que le centre

même de leur être demeurait inaccessible?

Les hommes discutaient encore de l’histoire en riant

tandis que je me dirigeais vers la maison. Seul dans

mon bureau, je me mis à prier. Pendant que je priais,

la phrase mystérieuse de Kani ne cessait de hanter

mon esprit. Après un moment, je pris un crayon et

écrivis l’étrange expression sur une carte.

*Tuwi asonai manl* Ses parties fondamentales

étaient très simples. *Tuwi* veut dire «cochon». *Ason,*

c’est «attraper» et avec la terminaison - *ai,* «ayant

attrapé». *Man* signifie simplement «faire».

156 *L’enfant de paix*

«Ayant attrapé un cochon pour faire . . .», pour

faire quoi? , . „ , . „

J’allai vers la porte et appelai 1 un de mes informa­

teurs de langage, Narai. Quand il arriva, je lui deman­

dai d’expliquer *tuwi asonai man.* Narai regarda par la

fenêtre et désigna du menton un jeune cochon que

Hato avait capturé précédemment dans la jungle. Ap­

privoisé, il errait maintenant en liberté autour du vil-

^-lage.

f —Tuan, quand Hato a attrapé ce cochon, il l’a

d’abord gardé dans sa propre maison, l’a nourri de sa

main et l’a protégé contre les chiens du village. Main­

tenant que le cochon erre aux alentours, il lui jette

encore des morceaux de nourriture chaque jour. Le

cochon se sent en sécurité, protégé, bien nourri. Il est

libre d’aller et venir comme il veut. Mais un jour,

quand le cochon est à point, que va-t-il lui arriver?

— Hato et sa famille vont le tuer et le manger,

répliquai-je.

— Mais le cochon a-t-il une idée quelconque de ce

jui va lui arriver?

— Pas la moindre.

— Juste! Nairi acquiesça. *Tuwi asonai man* signifie

faire à un homme ce que Hato fait avec ce cochon: *le*

*gaver d’amitié pour un massacre non soupçonné!*

Narai était assis, surveillant l’effet de ses mots sur ma

figure.

— Cela arrive-t-il réellement?, demandai-je naïve-

’..v ment.

— Bien sûr, répliqua-t-il vivement, et il commença à

raconter l’histoire d’un étranger qui venait fréquem­

ment à Haenam. Lors de sa première visite, il avait

été royalement reçu, flatté et invité à revenir. L’his­

toire prend fin lorsque ses protecteurs devinrent ses

bouchers et que le bourreau devint la victime.

Narai continua avec l’histoire de la trahison de Kani

et Mahaen contre les parents de Mahaen à Wasohwi.

(

La conclusion me laissa stupéfait.

— Mais si Mahaen a commis un tel crime, dis-je,

*Réunion dans la maison des hommes* 157

pourquoi est-il si populaire? Pourquoi tant d’hommes *f*

lui ont-ils promis leurs filles en mariage?

L’expression des yeux de Narai me fit comprendre

qu’il ne voyait pas le but de ma question, ce qui était

déjà une réponse en soi.

Pendant que Narai continuait à donner encore d’au­

tres exemples de traîtrise sawi classique, je réfléchis­

sais sérieusement. Je comprenais maintenant que les

Sawis étaient non seulement cruels, mais qu’ils hono­

raient la cruauté. Leur plus grand plaisir dépendait de

la misère et du désespoir des autres. Ils avaient depuis

longtemps dépassé le stade du concept normal de

meurtre, pour accéder à un style de vie où la traîtrise

est idéalisée comme une vertu, un but de l’existence.

La tuerie ouverte ne leur apportait plus de plaisir

réel. Ils couraient même le risque de laisser une vie

time s’échapper afin de poursuivre l’idéal plus sophi:

tiqué exprimé dans *tuwi asonai man.* C’était pourqu

l’histoire de Judas Iscariot les avait enthousiasmés

Elle avait touché le cœur même de leur être, éveillant

en eux une réponse profonde, presque sublime.

*Judas était un super-S*awiLEt Christ, l’objet de la/\*C

trahison de Judas, ne signifiait rien pour ces hommes.

Ma tache était de renverser totalement cette situa­

tion. Sur la base des Ecritures, il ne pouvait pas y

avoir de compromis ni de converti qui entretienne en­

core cette tragique philosophie. Mais comment un

homme et une femme pouvaient-ils renverser l’opinion

de tout un peuple, une opinion sur le monde qui mar­

quait leur psychisme collectif depuis des milliers

d’années?

Je savais au fond de moi qu’une simple présentation

de l’Evangile ne suffirait pas. Je n’appÛquerais pas

non plus la méthode «scolaire» utilisée par certains qui

déclarent que cette génération est incapable d’appren­

dre. Ils s’appliquent plutôt à enrôler des centaines

d’enfants dans des écoles où une influence chrétienne

constante, pendant de nombreuses années, compte

158 *L’enfant de paix*

remporter la victoire dans une deuxième ou troisième

génération. , , .

Je voulais gagner *cette* génération de bawis. Et je

voulais les gagner sur leur propre terrain et dans leurs

propres foyers. Si l’Evangile ne pouvait pas gagner

des hommes tels que Mahaen, Kani, Hato et Kigo, ce

n’était pas le message qu’il prétendait être.

J’avais du cœur au ventre, mais j’étais aussi per­

plexe. Je ne savais pas comment m’attaquer à une

semblable énigme culturelle. Tout en me dirigeant

vers la maison pour le déjeuner, je murmurai intérieu­

rement: «Seigneur, ton message a-t-il jamais ren­

contré un point de vue aussi opposé que celui-ci depuis

qu’il est annoncé? Peut-il exister une opinion plus op­

posée à l’Evangile que celle-ci? Et un homme a-t-il

jamais fait face à un problème de communication plus

grand que celui devant lequel tu m’as placé?»

Prenez Jean-Baptiste par exemple. Son problème de

communication était l’enfance de l’art comparé au

mien. Il prêchait un baptême de repentance pour le

pardon des péchés à un peuple déjà accoutumé au rite

du baptême et à des concepts tels que la repentance et

le pardon des péchés.

Il proclamait la venue du Messie à un peuple qui

attendait son apparition depuis des milliers d’années!

Quand le Messie apparut, Jean n’eut qu’à crier une

phrase pour que chaque Hébreu qui l’entendait

connaisse le but de la venue du Messie: «Voici

l’Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde!»

Jean le proclama une fois, attendit un jour, puis le

redit une seconde fois: «Voici l’Agneau de Dieu!» Sa

méthode était si efficace que deux de ses propres dis­

ciples le quittèrent immédiatement pour suivre Jésus.

Depuis des siècles, le sacrifice de l’agneau faisait

partie intégrante de la culture hébraïque. C’était

quelque chose à quoi le peuple était déjà intellectuel­

lement et émotionnellement engagé. Mais les Sawis

n’avaient jamais entendu parler d’un agneau, et pour

autant que *je* puisse en juger, n’avaient jamais conçu

*Réunion dans la maison des hommes* 159

la pensée d’un substitut innocent mourant pour le

péché du coupable.

Considérez le cas de Jésus Lui-même. A première

vue, on pourrait penser que quelqu’un s’embarquant

dans un ministère tel que le sien rencontrerait une

formidable barrière dans la communication. En fait, Il

jouissait des mêmes avantages de communication que

Jean-Baptiste avant Lui.

Pour Nicodème, Jésus se compara au serpent d’ai­

rain que Moïse dressa un jour afm que les Hébreux qui

mouraient des morsures de serpents venimeux regar­

dent à lui et soient guéris. Nicodème ne pouvait guère

ne pas comprendre. Jésus est l’objet de la foi auquel

nous devons tous regarder ou bien nous périrons.

Pour Nathanaël, Il se compara à l’échelle que le pa­

triarche Jacob vit dans un rêve, l’échelle que mon­

taient et descendaient les anges de Dieu. Nathanaël ne

pouvait guère ne pas comprendre: Jésus est le moyen

de communication entre Dieu et l’homme.

Pour la multitude des Juifs cherchant de la nourri

ture miraculeuse, Il devint la vraie manne du ciel di

sant «Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel... car

le pain de Dieu, c’est celui qui descend du ciel, et qui

donne la vie au monde\*.

Il est clair qu’un grand travail de base était déjà fait

pour préparer les Hébreux à reconnaître leur Messie.

Le Dieu souverain avait posé ce fondement des

millénaires plus tôt en introduisant dans la culture

hébraïque des traits d’analogies rédemptives qui

L’annoncent. Jean-Baptiste et Jésus eurent une in­

fluence marquée en expliquant qui était le parfait ac­

complissement de ces analogies rédemptives. Après

tout, elles avaient été placées là des millénaires plus

tôt, pour être exploitées au bon moment et de cette

manière!

L’Evangile, tel un message de l’autre monde, réalisa

sa première conquête ethnique, non seulement par la

démonstration de miracles, mais de manière plus si­

gnificative, par l’application des analogies rédempti-

160 *L'enfant de paix*

vos hébraïques. Ce fut la stratégie que Dieu choisit

pour faire connaître Christ. s

Grâce à cette stratégie, le problème de communica­

tion de Jean-Baptiste, celui de Jésus et de Ses apôtres,

furent réduits au minimum. Puis l’apôtre Paul vint

développer cette stratégie en profondeur.

Meme lorsque l’Evangile atteignit les Grecs, l’apô­

tre Jean put leur présenter Christ comme le *Logos,*

reprenant un terme de leur propre philosophie

hellénique. «Au commencement était le *Logos,* et le

*Logos* était avec Dieu, et le *Logos* était Dieu!... Le

*Logos* a été fait chair et il a habité parmi nous».

Mais pour moi, en regardant avec regret au-dessus

du marais vers la maison des hommes de Haenam, il

semblait que Dieu n’avait rien fait pour préparer les

Sawis, d’une manière similaire, à la venue de l’Evan­

gile. Les Hébreux ... oui! Les Grecs . . . oui! Et

même mes propres ascendants anglo-saxons furent

confrontés au terme païen de dïeu, un terme que

quelqu’un appliqua pour nous enseigner quelque chose

de mieux que d’adorer les arbres et les rochers.

Mais les Sawis n'avaient aucun nom pour Dieu, ni

même le concept de Dieu. Il n’y avait aucun sacrifice

d’agneau pour enseigner le besoin d’une expiation, au­

cune analogie rédemptive que je puisse utiliser.

C’était comme si Dieu m’avait abandonné à

l’extrémité de la terre aux prises avec un problème de

communication plus important qu’aucun de ceux aux­

quels les prophètes et les apôtres avaient dû faire face.

Ou bien est-ce que j’interprétais mal la situation?

Il était certain que dans Sa grâce, Il trouverait le

moyen de toucher les Sawis aussi. Il devait y avoir un

moyen, mais quel était-il? «Seigneur», priai-je à haute

voix tout en marchant, «j’ai besoin de ton aide!»

Carol écoutait avec intérêt les explications que je lui

donnais sur la nature de notre problème pendant le

repas. «Penses-tu qu’il y ait une chance pour qu’ils

*Réunion dans la maison des hommes* 161

*—Nous* gavent d’amitié pour un massacre, dis-je.

Fort probablement l’idée leur en a traversé l’esprit,

mais le fait que nous représentons leur seule source de

haches en acier a certainement fait pencher la balance

en notre faveur, tout au moins pour le moment. Ce qui

me préoccupe le plus, c’est comment briser cette

idéalisation avant qu’elle nous brise.

— Dieu a toujours un moyen, répondit Carol. Il doit

y avoir un moyen.

J’étais d’accord que si Jésus était physiquement

présent dans cette case à Haenam, Il ne serait pas

perplexe. Même s’il n’y avait qu’une seule solution, Il

la trouverait infailliblement. Mais Jésus n’était pas là

en chair et en os.

Il n’y avait qu’un homme et une femme qui

espéraient être qualifiés pour le représenter et qui

croyaient que l’Esprit de Jésus habitait et travaillait

en eux. Il fallait que l’Esprit leur révèle la clé même

que leur Seigneur aurait utilisée, ou bien c’était sans

espoir.

Réduits à une totale dépendance de Dieu, 1 espoir de

découvrir cette clé naquit en nous. Nous ne pouvions

deviner sous quelle forme elle se présenterait. Nous

savions seulement qu’elle viendrait de Dieu et aurait

Sa bénédiction. , x ... , . , x

Le lendemain, une très séneuse bataille éclata a

nouveau entre Haenam et Kamur.

16

**CRISE** PRES **DU**

Dans la plupart des cultures, l’entraînement à la

guerre, s’il est requis, ne commence pas avant l’ado­

lescence. Chez les Sawis, il commence dès l’enfance.

J’ai souvent vu un père répéter un ordre à son fils

âgé de trois ou quatre ans qui fait semblant d’ignorer

son père comme s’il n’était pas là. Vainement le père le

haranguera et le menacera, puis il se tournera vers un

ami et se vantera que son fils est vraiment *kwai* ou

«volontaire». Et le fils entend son père s’en vanter!

Tout enfant sawi sait que s’il manifeste un accès de

colère assez fort, il arrivera à ses fins. J’ai même vu de

jeunes enfants qui ne savaient pas encore nager se

ieter dans la rivière pour forcer un parent ou un frère

i venir en courant pour le repêcher.

Dans une rare occasion quand un parent frappe un

enfant avec une vraie intention de punir, l’enfant

frappe souvent en retour, ou tout au moins se met

dans une rage convulsive pour faire plier la volonté de

ses parents. Ceux-ci accepteront cette réaction, en­

courageant ainsi une réaction similaire la fois suivante.

Généralement, punir un enfant est désapprouvé et la

raison donnée est *mesu furamake gani,* «ne pas briser

, son esprit». Appelez cela de la discipline à l’envers.

’ L’enfant sawi est formé à obtenir ce qu’il veut par la

; ! force, la violence et la colère. Il est poussé constam­

ment à *ataham* «se venger», chaque fois qu’il est

blessé ou insulté. Il a également l’exemple de ses pa­

rents eux-mêmes qui cherchent une revanche violente

contre tout ce qui les offense, sans mentionner le récit

continuel d’histoires et de légendes qui exaltent la

violence et la trahison comme des obligations tradi­

tionnelles.

*Crise près du Kronkel* 163

En fin de compte, après seize ou dix-huit ans d’un tel

programme, le jeune homme a l’instinct de combati­

vité si profondément développé qu’il peut même par­

fois étouffer l’instinct de conservation. Dans cette par­

tie sud de la Nouvelle Guinée, les enfants élevés selon

d’autres critères deviendraient rapidement la proie fa­

cile de leurs ennemis.

Donc rien de surprenant à ce que, dans des villages

peuplés d’hommes semblables, il suffise d’un seul mot

pour que les lances et les flèches surgissent. Rien de

surprenant non plus, puisque nous vivions au milieu de

*trois* villages semblables, qu’il y ait eu quatorze ba­

tailles autour de notre maison durant les deux pre­

miers mois passés parmi les Sawis. Après cela, nous

nous sommes arrêtés de compter.

Cela ne comprenait pas les querelles de famille ordi­

naires quand un mari, par exemple, punissait sa

femme en lui tirant une flèche dans le bras ou la jambe;

ou bien il la battait avec un fagot enflammé; ou bien il

la forçait à s’asseoir dans un coin pendant des jours et

des jours, le visage tourné vers le mur, en la frappant

rudement chaque fois qu’elle osait jeter” un coup d’œil à

ses enfants ou autres parents. Cette punition appelée

*yukop hauhuyap. était* infligée habituellement aux

jeunes épouses dont les yeux s’égaraient trop souvent

dans la direction d’autres hommes.

Nous nous accoutumions à la vue presque quoti­

dienne du sang, au bruit des pieds sur le sentier de la

guerre, à la clameur de la foule d’hommes en colère, à

la vibration des cordes d’arcs et au bruit sourd des

massues frappant la chair, aux cris aigus des femmes

qui frappaient les murs de leur case avec de lourds

pilons de sagoutier pour protester contre quelque in­

justice.

Si les Sawis et d’autres tribus comme eux avaient

développé une technologie martiale contemporaine en

même temps que leur âme de meurtrier sublimée, ils

auraient été le fléau de la moitié du monde. Essayer

d’empêcher une telle culture de s’adonner à la violence

164 *L’enfant de paix*

et la contre-violence équivalait à forcer plusieurs cen­

taines d’ordinateurs à donner des réponses exacte­

ment opposées à celles pour lesquelles ils ont été pro­

grammés. ,

A l’occasion, j’obtenais quelques succès. Comme la

fois où Atae annonça qu’il réclamait l’unique femme de

Samani pour en faire sa troisième femme, et que si

Samani n’était pas d’accord, il pouvait venir se faire

tuer. Je grimpai dans la maison d’Atae, m’assis avec

lui près du feu et commençai à le raisonner en lui

parlant du jugement de Dieu qui l’attendait s’il faisait

ainsi du tort à Sumani. Atae resta assis là, clignant les

yeux d’étonnement alors que mes paroles le

pénétraient. Sur ses genoux reposaient son arc et ses

flèches dans l’attente de la venue de Samani pour l’ex­

plication décisive.

— Si moi, un Tuan, je suis heureux avec une seule

femme, pourquoi en aurais-tu besoin de trois?

demandai-je, usant de tous les arguments de poids

possibles. Maintenant que les paroles de Jésus sont

zenues vers toi, tu es plus responsable qu’auparavant.

Pu offenseras terriblement *Myao Kodon* si tu agis

ainsi.

Cela marcha. Le doute, obsédant que peut-être le

Tuan était allié à des puissances surnaturelles que les

Sawis n’avaient pas encore découvertes, plus la forte

impression que le Tuan ne prenait pas simplement le

parti de Samani, mais qu’il était aussi personnellement

concerné par le propre bien d’Atae, eurent le dessus ce

jour-là.

Bientôt ce fut midi. Samani apparut, hors de lui.

C’était un homme mince, maladif, pas un adversaire de

taille pour Atae. A la stupéfaction du village, Atae fit

un discours public dans lequel il se rétractait de sa

proclamation précédente. Pour sauver la face, il fit

clairement savoir qu’il changeait d’avis seulement «par

respect pour le Tuan Don». A ma surprise, Atae et

Samani devinrent bientôt des amis intimes. Il en fut de

même pour Atae et moi.

*Crise près du Kronkel* 165

Mais ce n’était pas toujours aussi simple. Un jour

notre souriant ami, Er, se fit presque tuer. Il avajt fait

des avances à une fille quand soudain son père, ses

oncles et ses frères s’étaient tournés contre lui. Er

avait trois flèches dans le corps avant que je puisse le

sauver.

Comme l’hydravion de la M.A.F. passait non loin de

là, j’appelai le pilote George Boggs et lui demandai de

conduire Er à un hôpital de la mission à 160 kilomètres

au nord, où les barbehires profondément enfoncées

pourraient être enlevées par un chirurgien. Dix minu­

tes plus tard, l’avion avait amerri sur le Kronkel et

entre-temps j’avais réussi à persuader les parents

d’Er de le laisser partir.

Tout au moins je le croyais. Mais au moment où

George prenait le départ, emmenant Er vers l’in­

connu, j’entendis un cri de rage derrière moi. Le frère

aîné d’Er, Ama, dirigeait une flèche sur moi.

— Tu as envoyé mon frère au loin! cria-t-il, je ne le

reverrai plus jamais! Avant qu’il puisse lancer sa

flèche, une poignée d’hommes le jetèrent au sol et le

désarmèrent rapidement.

Environ une semaine plus tard, la M.A.F. nous ra­

mena Er, bien portant et heureux, montrant avec

fierté les trois pointes de flèches qui avaient été re­

tirées de sa chair «pendant qu’il dormait». Il raconta

aussi d’étonnantes histoires de pics de montagnes se

dressant vers le ciel, de sol couvert de pierres - chose

rare dans les marais, et une tribu de Danis chrétiens

qui l’avaient accueilli comme s’il était un frère.

Plus tard j’entendis Ama, celui qui m’avait menacé,

qui essayait de faire un marché avec un autre Sawi en

disant: «Blessons-nous l’un l’autre afin de pouvoir aller

où Er s’est rendu!»

Ama était aussi celui qui provoqua la plus sérieuse

bagarre que nous ayons vue jusqu’à présent après cinq

mois passés près du Kronkel. S’étant offensé de ce

qu’un jeune de Haenam l’ait traité de «peau de

166 *L’enfant de paix*

lézard», Ama rassembla les jeunes gens de Kamur et

attaqua Haenam. Plus tard, les chefs des deux villages

s’y engagèrent aussi, et cette fois il était clair qu’il

serait impossible de les arrêter avant qu ils aient in­

fligé de sérieuses pertes au groupe adverse.

Pendant cinq mois nous avions travaillé dur à

prévenir la mort violente, non seulement à cause de la

personne en cause, mais aussi pour que la communauté

des trois villages demeure intacte. Nous avions pansé

force blessures, fait des centaines de piqûres de péni­

cilline, nous nous étions égosillés, nous avions prié à en

tomber de sommeil, raisonné, cajolé, demandé par

avion des secours médicaux d’urgence, et même nous

nous étions interposés nous-mêmes entre les combat­

tants pour briser les hostilités. Cependant la haine

entre Haenam et Kamur montait comme une irrésisti­

ble marée.

Le massacre imminent d’au moins une personne,

suivi de la dispersion des trois villages et du début

,’une longue vendetta semblait maintenant

rtémédiable. Aussi journellement je plaidai pour la

paix auprès des chefs d’Haenam et de Kamur, mais

sans résultat. Heureusement, le village de Hadi,

Yohwi, n’était pas du tout impliqué.

Puis un jour, une pensée nouvelle m’arrêta net. Tu

les presses de faire la paix, me dis-je en moi-même, en

supposant que la paix soit possible pour ces hommes.

Cependant, la paix requiert l’assurance d’une sincère

bonne volonté de part et d’autre.

Mais parmi les Sawis, où le *tuwi asonaiman* est une

possibilité constante, peut-il y avoir l’assurance d’une

sincère bonne volonté? Chaque partie sait parfaite­

ment que l’autre partie est capable d’user d’amitié

comme moyen de trahison. Chaque partie sait aussi

qu’à tout moment, un lien de *waness* peut être utilisé

pour fermer la bouche même de ceux qui normalement

sont tenus par un pacte de paix.

Maintenant je voyais pourquoi, quand je les pressais

de faire la paix, ils répondaient: «Tuan, tu ne

*Crise près du Kronkel* 167

comprends pas!» Maintenant je comprenais que lors­

que la trahison est philosophiquement justifiée, la

vraie paix est impossible. Il y a très longtemps, les

ancêtres des Sawis avaient enfermé toute la culture

dans un cycle incessant de guerre.

Des millénaires plus tard, nous avions découvert

que le cycle infernal opérait encore, les descendants se

fatiguant encore à ne pas se laisser détruire par lui. Je

voulais les libérer de ce cycle. Cela faisait assez

longtemps qu’ils le subissaient. Mais je ne voyais au­

cune issue.

Ce que je ne comprenais pas, c’est qu’il reste encore

des Sawis. Avec une mortalité infantile de plus de 50%

et une longévité de moins de vingt-cinq ans, ils ne

pouvaient guère se permettre de s’entretuer, en plus

des pertes infligées par les Asmats, les Kayagars et

les maladies. Et pourtant, c’était justement ce qu’ils

faisaient!

J’en conclus que leur coutume de vivre en petit:

groupes isolés avait sans doute été la clé de leur sur

vie. Avec les ennemis hors de vue, ils n’avaient que

peu d’occasions de répandre le sang. Et les épidémies

s’étendent plus lentement parmi une population lar­

gement dispersée. Les membres de petites commu­

nautés sont plus dépendants les uns des autres et es­

timent ainsi davantage la vie de l’un et de l’autre. Il

était également plus facile pour de petits groupes de se

cacher de leurs ennemis extérieurs.

J’en conclus enfin que Carol et moi avions, sans le

vouloir, privé Haenam, Kamur et Yohwi de l’isolation

mutuelle dont ils avaient besoin pour sur-vivre dans

une paix relative, en les amenant à se grouper en une

seule communauté. Pour leur bien, il fallait donc que

nous nous en allions. Ce serait difficile à accepter, mais

je savais que sans nous, ils se disperseraient vers leurs

cases dans la jungle et vivraient en paix. Entre-temps,

nous pouvions essayer d’atteindre d’autres commu­

nautés sawis au nord, avec l’espoir de retourner plus

tard vers Haenam, Kamur- et Yohwi à tour de rôle sur

168 *L'enfant de paix*

la base d’un ministère itinérant.

Carol et moi avons prié ensemble à ce sujet, puis je

me rendis dans la maison des hommes de Haenam,

puis de Kamur, pour leur parler. «Puisque vous ne

pouvez faire la paix les uns avec les autres», dis-je «il

est claii’ que nous devons vous quitter. Si nous restions

ici, il y aurait vite des morts et puis vous seriez en­

fermés dans une vendetta qui prendrait encore plus de

vies».

— Il y a d’autres villages sawis sur la rivière Au:

Tamor, Sato, Ero et Hahami, vers lesquels nous irons

pour voir s’ils vivent en paix et pour essayer de les

enseigner.

Mes paroles déclenchèrent un tumulte de discus­

sions dans chacune des maisons des hommes. Je rejoi­

gnis Carol, me demandant si Haenam et Kamur n’al­

laient pas se tenir mutuellement responsables de notre

décision et déclencher de nouvelles attaques. Ou bien

'es deux villages décideront-ils que si nous n’étions

)lus là pour leur fournir médicaments et haches

l’acier, nous pourrions peut-être leur être utiles à

autre chose? Comme le soir tombait, nous entendions

encore la discussion faire rage dans les deux maisons

des hommes.

Je me débattais contre un sombre désespoir,

comprenant que pour Carol, maintenant enceinte de

notre deuxième enfant, un déménagement dans une

autre demeure dans la jungle s’avérerait difficile et

que Stephen, souffrant de la malaria, devenait pâle et

apathique.

Je venais juste d’éteindre la lampe à pression lors­

que j’entendis un cri à la porte de derrière. Je pris une

torche et sortis sur le balcon arrière. Mon rayon de

lumière révéla les visages sinistres d’une troupe

d’hommes dirigeant des factions guerrières: Kani,

Mahaen, Maum, Hato, Kanyo, Kigo et beaucoup d’au­

tres.

— Tuan, me supplia l’un d’eux, ne nous quitte pas!

*Crise près du Kronkel* 169

— Mæs je ne veux pas que vous vous entretuiez,

répondis-je.

— Tuan, nous n’allons pas nous entretuer. Celui qui

parlait fit une pause et se raidit pour dire: Tuan, de­

main nous allons faire la paix!



**EAU** FRAICHE **POUR**

DEMAIN

— Faire la paix? répétai-je incrédule, car ce que le

porte-parole avait dit en fait c’était: Demain nous al­

lons nous asperger d’eau fraîche! .

«L’eau fraîche» est l’idiome sawi pour «paix». S’as­

perger d’eau fraîche l’un l’autre ne pouvait que signi­

fier «faire la paix». Mais était-ce bien là ce qu’ils vou­

laient dire?

Selon mon analyse de leur condition culturelle, il ne

leur était pas possible d’assumer plus qu’un éloigne­

ment par une simple séparation physique des deux

camps, à moins qu’un côté soit suffisamment crédule

pour faire entièrement confiance à l’autre, ce qui était

invraisemblable en considération de toute l’histoire

>awi. Ainsi ou ils étaient des simulateurs, ou alors mon

malyse allait s’avérer fausse. J’espérais que cette

dernière solution était la bonne. Mais je ne pouvais pas

imaginer quelle preuve de sincérité ils pouvaient don­

ner pour exclure la possibilité du *tuwi asonai man.*

Nous n’avons guère pu dormir cette nuit-là, nous

demandant ce que le lever du jour allait nous apporter.

P eu de Sawis dormirent aussi. Presque toute la nuit,

nous avons pu entendre le murmure de leurs voix sous

le crissement aigu des myriades de cigales.

Quand l’aurore rendit vie et couleur aux cases, à la

jungle et à la rivière miroitante, Carol et moi étions

déjà aux aguets à la fenêtre. La fumée piquante des.

feux de cuisson s’élevait au-dessus des toits de

chaume, les coqs chantaient, les chiens aboyaient, les

cochons se traînaient sous les maisons communes à la

recherche de miettes de sagou. Mais on ne voyait

guère d’êtres humains. A part les cris des animaux, il

régnait un silence de mort qui ressemblait fort à celui

*Eau fraîche pour demain* 171

qui précédait une bataille.

Puis nous avons vu Mahaen et sa femme la plus âgée

descendre de leur case à Haenam et se diriger vers

Kamur. Maintenant d’autres indigènes d’Haenam:

hommes, femmes et enfants, descendaient également

et observaient silencieusement Mahaen et sa femme

qui s’éloignaient. Mahaen portait un enfant, l’un de ses

propres fils, sur son dos. Sa femme, Syado, sanglotait

fortement.

Carol et moi sommes sortis sur la terrasse.

Maintenant les habitants de Kamur descendaient en

foule de leurs cases. La tension monta alors que des

centaines d’yeux, y compris les nôtres, suivaient la

marche de Mahaen et de sa femme en pleurs. Le trio

était proche de nous maintenant et Carol toucha mon

bras avec appréhension, à la vue de la sombre déter­

mination sur le visage de Mahaen et des larmes ruis­

selant des yeux de Syado. L’enfant accrcché au cou de

Mahaen semblait passif et ne se rendait pas compte

qu’il se passait quelque chose d’inhabituel.

La femme, Syado, regarda au-dessus de l’épaule de

Mahaen et vit les gens de Kamur massés qui atten­

daient, fixant le trio. Elle commença à trembler

convulsivement soit de peur, soit de douleur profonde,

nous ne pouvions le définir. Essuyant les larmes de ses

yeux, elle saisit brusquement le petit garçon des

épaules de son mari et courut en hurlant vers Haenam.

Mahaen courut après elle en essayant d’arracher

l’enfant de ses bras, mais Syado tenait étroitement le

petit garçon avec une force née du désespoir. Le fils

aîné de Mahaen, Giriman, courut devant la foule et

intervint en faveur de sa mère. Avec un grognement

de frustration, Mahaen leur tourna le dos à tous deux

et, marchant de long en large devant Haenam, il nous

cria quelque chose d’inintelligible.

H était clair que Syado et Giriman avaient fait obs­

tacle à son plan, quel qu’il soit. Puis soudain d’autres

femmes de Haenam se mirent à serrer leurs bébés

contre leurs poitrines, poussant des cris d’effroi. Les

172 *L’enfant de paix*

hommes couraient de-ci de-là en gesticulant et en

criant. Le village était en émoi.

Une grande clameur venant de Kamur attma notre

attention. Quelque chose se passait au centre du vil­

lage. Laissant Carol sur notre balcon, je courus me

poster à un endroit d’où je pouvais mieux voir et ob­

servai avec une attention soutenue. Je vis un homme

nommé Sinau soulever un petit garçon au-dessus de sa

tête afin que tous le voient. Puis, le visage déformé

par une indescriptible angoisse, Sinau tendit l’enfant à

son frère, Atae. «Je n’ai pas le courage de le donner

moi-même» cria-t-il, «Atae, fais-le pour moi!»

Atae prit le bébé et marcha à grands pas vers Hae-

nam. Mais Sinau, le père, ne pouvait détourner les

yeux de la forme sans défense de son fils. Le bébé était

comme un aimant puissant qui l’attirait.

Les yeux brillants de larmes, se tordant les mains

de désespoir, Sinau bondit brusquement vers l’enfant

n criant: «J’ai changé d’idée! Je ne peux pas le don-

er!» Sinau arracha son jeune fils des bras d’Atae.

’ersonne ne sembla le blâmer. Mais le grondement ne

cessa pas non plus.

D’étranges forces opposées d’attraction et de répul­

sion provoquaient une incroyable tension entre Hae-

nam et Kamur. De mon poste d’observation entre les

deux villages, je pouvais sentir cës forces crépiter au­

tour de moi avec une violence presque physique. Les

cheveux se hérissaient sur ma nuque à la vue des deux

villages en plein émoi, comme saisis des douleurs de

l’enfantement à cause d’un formidable plan qui n’était

pas prêt de naître. Puis du coin de l’œil, je vis un

homme de Kamur à la carrure puissante, nommé

Kaiyo, se détacher de la foule et grimper rapidement

dans sa case.

Le cœur de Kaiyo battait à grands coups comme il

s’éclipsait de la vue de sa femme, Wami, et montait

l’escalier de sa case. Mahaen avait échoué! Sinau avait

échoué! Mahaen et Sinau avaient tous deux de nom­

*Eau fraîche pour demain* 173

breux enfants, cependant ni l’un ni l’autre n’avait pu se

résigner à en donner un.

Kaiyo n’avait qu’un enfant, un garçon de six mois,

Biakadon, étendu là sur la natte. Kaiyo, tendu, s’ap­

procha du bébé, le cœur serré à la pensée de ce qu’il

était sur le point de faire. Biakadon leva les yeux vers

son père et le reconnaissant, il lui sourit. Il ferma ses

petits poings bruns et agita les bras dans l’attente

d’être pris.

— C’est nécessaire, se rappela Kaiyo. Il n’y a pas

d’autre moyen de faire cesser la bataille. Et si la

guerre ne cesse pas, le Tuan s’en ira.

Kaiyo se baissa et prit Biakadon. Seul dans la case

vide, il tint le corps doux et chaud de son fils serré sur

sa poitrine une dernière fois. Il songea au chagrin que

son acte allait provoquer chez Wumi, mais il n’y avait

pas d’autre moyen. Kaiyo regarda vers la porte *È*

l’extrémité de la case et se mit à marcher vers elle, le

lèvres tremblantes, le visage déformé par les émotion

contradictoires qui le secouaient intérieurement.

La mère de Biakadon, Wumi, se trouvait au milieu

de la foule se bousculant, absorbée par la question de

savoir si oui ou non, il y aurait la paix. Naturellement,

si quelqu’un devait finir par se résigner à donner un

enfant, ce ne pouvait être que quelqu’un qui en avait

plusieurs et qui, de ce fait, ne souffrirait pas trop de

cette absence. C’était la raison pour laquelle il était

hors de question que Wumi et Kaiyo donnent Biaka­

don.

— Mais, s’étonna-t-elle, où est Kaiyo? Il était en­

core debout à ses côtés il y avait à peine quelques

minutes. Avec une sensation de malaise, les yeux noirs

de Wumi se tournèrent vers la case, juste à temps

pour voir son mari descendre et courir vers Haenam

avec Biakadon dans les bras!

Pendant un instant, Wumi resta figée sous le choc,

incrédule, se disant que ce n’était qu’une coïncidence,

si Kaiyo se dirigeait de ce côté-là avec Biakadon. Puis

soudain, elle comprit que ce n’était pas une coïncidence

174 *L’enfant de paix*

et en fut comme assommée. Wumi huila et courut

derrière Kaiyo, suppliant de toute la force de son âme.

Mais Kaiyo ne se retourna même pas. Son large dos

rétrécissait avec la distance alors qu il s éloignait

d’elle. Wumi sentit ses pieds s’enliser dans une fon­

drière. Dans son angoisse, elle avait quitté le sentier.

Il n’y avait plus d’espoir maintenant. Il était trop

loin devant elle. Il avait presque atteint la foule qui

attendait près des longues cases de Haenam. Même

l’espoir qu’à la dernière seconde, il reviendrait sur sa

propre décision avait disparu.

Avec un cri pitoyable, Wumi s’écroula dans la vase

dans laquelle elle s’était enlisée. Se tordant de dou­

leur, elle ne cessait de répéter plaintivement: «Biaka-

don! Biakadon, mon fils!»

Je ne connais pas de moment où j’ai ressenti une

sympathie plus intense pour un être humain que celle

que je ressentis pour Wumi à cet instant-là. Lançant

in coup d’œil vers la maison, je vis Carol qui serrait

rès fort Stephen dans ses bras. Je savais que, comme

moi, elle était profondément émue par la peine de

Wumi à cause de ce que notre propre fils représentait

pour nous. Stephen regardait avec étonnement les

larmes glisser le long des joues de Carol.

Au même moment, deux autres émotions prirent le

dessus sur notre pitié pour Wumi. Nous nous faisions

du souci pour Biakadon. Quel était le sort qui l’atten­

dait?

M’arrachant au spectacle pitoyable du chagrin de

Wumi, je suivis Kaiyo vers Haenam. Des pensées de

sacrifices d’enfants cananéens me vinrent à l’esprit et

je décidai que si la vie de Biakadon était en danger, je

ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour le sauver

et le rendre sain et sauf à sa mère.

La deuxième émotion était une intense curiosité.

Que faisaient-ils? Pourquoi était-ce nécessaire?

L’intensité du chagrin de Wumi démentait mon es­

poir que Biakadon lui serait bientôt rendu, ce qui sup­

*Eau fraîche pour demain* 175

posait que l’action de Kaiyo, quel qu’en soit le but

était irrévocable.

La poitrine de Kaiyo haletait d’émotion lorsqu’il at­

teignit la lisière de Haenam. Les chefs du village

étaient maintenant rassemblés devant lui, attendant,

les yeux fixés sur l’enfant que Kaiyo tenait dans ses

bras. Kaiyo scrutait la rangée des visages ennemis

devant lui, Maum, Kani, Mahaen, Nair - ils étaient

tous là.

Puis il vit l’homme qu’il avait choisi et l’appela par

son nom. «Mahor!» cria-t-il.

Mahor s’avança, les yeux brillants d’émotion. Kaiyo

et Mahor se rapprochèrent l’un de l’autre. Tous, hom­

mes, femmes et enfants se rapprochèrent aussi et tous

les visages reflétaient l’attente. Derrière lui, Kaiyo

pouvait entendre la clameur d’émotion des gens de son

propre village qui observaient à distance.

Kaiyo et Mahor se tenaient face à face.

— Mahor! dit Kaiyo, soutiendras-tu la cause de

Kamur parmi les tiens?

— Oui, répondit Mahor, je soutiendrai la cause de

Kamur parmi les miens!

— Alors je te donne mon fils et avec lui mon nom!

Kaiyo tendit le petit Biakadon à Mahor qui le prit dou­

cement dans ses bras.

Mahor cria *Æehaa!* C’est assez! Je soutiendrai cer­

tainement la cause de la paix entre nous».

Les deux villages lancèrent alors une série de *hahap*

*kamans* si violents que l’on eût dit que la terre elle-

même frémissait d’émotion. Puis ils commencèrent à

s’adresser à Mahor en lui donnant le nom de Kaiyo.

Soudain Mahaen réapparut au premier rang de la

foule. Faisant face à Kaiyo, Mahaen leva bien haut un

autre de ses fils et cria: \*Kaiyo! Soutiendras-tu la

cause de Haenam parmi les tiens?»

— Oui, cria Kaiyo en tendant les mains vers Ma­

haen.

— Alors je te donne mon fils, et avec lui mon nom!

176 *L’enfant de paix*

Comme Kaiyo prenait le petit garçon, Mani, des mains

de Mahaen, brusquement un cri de désespoir éclata à

l'arrière de la foule. Les proches parents de l’enfant

venaient juste de se rendre compte de ce qui se pas­

sait.

Kaiyo s’apprêtait à recevoir le cadeau de Mahaen

suivant la tradition quand celui-ci lui dit. «Va, va

vite!» Kaiyo fit demi-tour et s’enfuit vers Kamur avec

son fils adoptif, Mani. Les proches parents de l’enfant

essayèrent en vain de le rattraper.

Pendant que Kaiyo s’éloignait, Mahor lança à pleine

voix une invitation à toute la population de Haenam.

*«Ini tim ke kanenai arkivi demake, ysyny asimdien!*

Que ceux qui acceptent cet enfant comme un gage de

paix viennent poser les mains sur lui!»

Jeunes et vieux, hommes et femmes, défilèrent avec

intérêt devant Mahor et posèrent les mains sur le petit

Biakadon, scellant ainsi leur pacte de paix avec

Kamur. La même cérémonie se déroula à Kamur dès

■ue Kaiyo revint avec le bébé de Mahaen dans les

ras. Kaiyo commença aussi à répondre au nom de

Æahaen.

Pendant ce temps, Wumi s’était dégagée du bour­

bier et se dirigeait vers sa case en pleurant. Cette jolie

femme n’était plus maintenant qu’un spectre solitaire

et désespéré, souillé de boue séchée de la tête aux

pieds. Ses cris faisaient écho aux gémissements de

ceux de Haenam qui souffraient d’une semblable sépa­

ration. Les femmes plus âgées apparentées à Wumi

venaient maintenant pleurer avec elle, essayant vai­

nement de soulager son chagrin.

Biakadon et Mani, entre-temps, avaient été trans­

portés dans les maisons des hommes de leur village

adoptif respectif pour être parés pour la célébration de

la paix. C’était la première fois que je voyais tant

d’hommes sawis rassemblés sans une seule arme de

guerre sur eux.

Pendant que les bébés étaient préparés, les jeunes

gens se mirent des plumes dans les cheveux, sortirent

*Eau fraîche pour demain* 177

leurs tambours et se mirent à danser. Je parvins à en

attirer un à l’écart. J’avais quelques questions à lui

poser.

Le nom du jeune homme était Ari. Avec exubérance

il expliqua ce qui s’était passé. «Kaiyo a donné son fils

à Haenam comme *tarop tim,* un enfant de paix, et

Mahaen en retour nous a donné un *tarop timl»*

— Pourquoi est-ce nécessaire?, demandai-je.

— Tuan, tu nous a pressés de faire la paix. Ne

sais-tu pas qu’il est impossible que la paix règne sans

un *enfant de paix?*

J’ai dû paraître très ignorant comme je faisais non

de la tête.

Ari était étonné: «Veux-tu dire» demanda-t-il,

«que vous autres, Tuans, vous pouvez faire la paix

sans. . .?»

Il s’arrêta un moment en réfléchissant pro­

fondément, puis soudain son visage s’éclaira df

compréhension. «Oh! s’exclama-t-il, je comprend

maintenant. Vous autres Tuans, vous ne vous faite

jamais la guerre, alors bien sûr vous n’avez pas besoin

d’un enfant de paix».

Quand Ari dit cela, quelque chose s’éveilla quelque

part au plus profond de moi. Mais c’était très vague.

J’y prêtai à peine attention.

J’étais encore ébranlé par le choc causé par ce que

j’avais vu. J’étais plein de pitié pour Kaiyo, Wumi,

Biakadon et les autres. J’étais encore abasourdi par

l’ardente motivation et la force de volonté extraordi­

naire qui pouvaient pousser de tels hommes à la su­

bordination surhumaine de l’instinct parental que

j’avais observée. J’étais encore galvanisé par la dispa­

rition soudaine de l’atmosphère de guerre et je pouvais

à peine croire que la civilisation sawi entrait dans une

ère nouvelle.

Les voix joyeuses des jeunes danseurs résonnaient

haut et clair au-dessus du roulement saccadé des tam­

bours. Elles me faisaient réaliser qu’après six mois

d’horreur, de choc et de tension, j’avais virtuellement

178 *L’enfant de paix*

oublié que l’on pouvait se sentir gai et légei. Mais

était-ce à propos de se sentir gai c. legei aux dépens

de Wumi, Kaiyo et Mahaen? «Tuan, tu ne comprends

pas», m’avaient-ils dit. , x .

Si j’avais su que mon appel a la.paix ameneiait des

pères à donner leurs fils, plongerait des mères dans la

désolation et jetterait des bébés dans un milieu étran­

ger, qu’aurais-je choisi? Laisser les mères continuer à

allaiter ce que leur propre sein avait porté ou laisser

des hommes violents continuer à s’entretuer? Je

n’avais pas de réponse.

Mais trois cents Sawis avaient posé la main sur un

enfant de paix. Et ils chantaient. Et riaient. Au fond

de moi, l’écho se faisait entendre un peu plus claire­

ment.

— Qu’arrivera-t-il à Biakadon et Mani?

demandai-je. Va-t-on leur faire du mal? J’étais encore

sur mes gardes, craignant que la joie que ces gens

mprévisibles exprimaient ne soit qu’un prélude trom-

>eur à un sacrifice humain. Ou bien que plus tard, si

quelqu’un violait le traité de paix, Biakadon et Mani ne

soient tués comme otages.

Ari s’empressa de me rassurer. «Il ne leur sera fait

aucun mal, Tuan, dit-il. En fait, nos deux villages

veilleront sur la vie de ces enfants *tarop,* même plus

jalousement que sur leur propre progéniture. Car si

Biakadon meurt, Kamur ne serait plus tenu de respec­

ter le traité de paix avec Haenam. Et si Mani meurt,

Haenam ne serait plus tenu de respecter le traité de

paix avec nous. »

J’étais à la fois soulagé et inquiet. Soulagé de savoir

que les bébés n’étaient pas en danger d’être mal­

traités. Inquiet parce que la mortalité infantile était si

forte que la paix, acquise à un si grand prix de senti­

ments humains, pouvait être perdue avant même

d’avoir commencé. Une chute accidentelle dans la

rivière, une rencontre hasardeuse avec un serpent ve­

nimeux, ou une soudaine attaque dé malaria à forme

*Eau fraîche pour demain* 179

cérébrale, et le sacrifice effrayant pouvait être rendu

sans effet, l’agonie des parents inefficace.

Ainsi, méditai-je, cette paix dépend de la vie de

l’enfant de paix en question. L’écho dans mon subcons­

cient résonna si clairement qu’il capta presque mon

attention.

Les deux bébés étaient maintenant tout à fait parés

de petits bracelets de liane tressée où étaient attachés

des glands dorés. Watiro, l’une des femmes en vue à

Kamur, s’avança de son village, tenant le petit Mani

dans les bras. Elle se tint debout sur un monticule en

face de Haénam. De même, une femme importante à

Haenam s’avança avec le petit Biakadon et fit face à

Watiro, à une distance d’environ cinquante mètres.

Soudain les hommes et garçons de Kamur

dépassèrent Watiro en frappant du tambour et en

chantant. Une foule semblable surgit du centre de

Haenam, dépassa son enfant de paix nouvellement

adopté jusqu’à ce qu’elle rencontre ses anciens enne­

mis à mi-chemin entre les deux villages. Ils se sou­

riaient tous l’un à l’autre. Même l’implacable Ama sou­

riait’maintenant à Huyaham qui l’avait insulté.

Pendant que les tambours continuaient leur gron­

dement régulier, certains individus se frayaient un

chemin vers l’avant des deux groupes et échangeaient

des cadeaux tels que hâches, machettes, couteaux, co­

quillages ou colliers de dents d’animal. J’appris que

ceux qui échangeaient des cadeaux échangeaient aussi

leurs noms.

Chaque homme de Kamur reçut un nom de Haenam

en plus du sien propre. Désormais quand quelqu’un de

Haenam s’adresserait à quelqu’un de Kamur, il l’ap­

pellerait de son nom de Haenam, indiquant par là qu’il

ne le considérait plus comme un étranger, mais qu’il

l’acceptait aussi volontiers qu’il accepterait le fils légi­

time portant son nom.

Inversement, les gens de Kamur s’adresseraient

;aux citoyens de Haenam en les appelant de leurs noms

180 *L'enfant de paix*

de Kamur, les considérant comme s ils étaient en fait

des gens de Kamur dont ils portaient les noms. Pour

faciliter cet échange d’identité, les noms étaient

troqués entre des personnes d’à peu près la même sta­

ture et la même réputation.

Une fois l’échange de cadeaux et de noms terminé,

une danse étrange s’ensuivit. D’abord les hommes de

Kamur s’assemblèrent en un groupe serré pendant

que les hommes de Haenam tournaient autour d’eux

en un cercle étroit. Puis les hommes de Haenam tour­

noyèrent d’un côté et formèrent à leur tour un groupe

pendant que ceux de Kamur les encerclaient. A la lon­

gue, la danse atteint son apogée avec une clameur

sauvage.

Je nommai cette danse la «toi en moi-moi en toi».

Elle symbolisait le baiser de paix mutuel des deux

villages. L’écho se faisait clairement entendre mainte­

nant, résonnant dans l’impatience de faire reconnaître

son message.

Alors que Kamur et Haenam concluaient leur

célébration historique en portant en triomphe leurs

gages vivants de paix dans leurs maisons, j’appelai

Narai et mes autres informateurs linguistiques dans

mon bureau et m’assis avec eux pour une longue et

intéressante discussion.

L’image correcte prenait forme. J’avais cru que la

culture sawi était basée sur une seule fondation: une

complète idéalisation de la violence, avec ses terrifian­

tes manifestations de trahison, de chasse aux têtes et

de cannibalisme, complétée quand c’était nécessaire,

par le lien du *waness.* De ce point de vue, la paix ne

pouvait jamais être établie, car la bonne volonté

n’avait aucune valeur dans le contexte du *tuwi asonai*

*man* et du lien du *waness.* L’auto-destruction de cette

culture où la violence est à l’honneur n’était enrayée

que par la fragmentation en petites communautés mu­

tuellement isolées.

*Eau fraîche pour demain* 181

La théorie avait semblé logique, inattaquable; ce­

pendant quelque part dans la préhistoire, les ancêtres

des Sawis avaient accompli ce que la théorie disait

impossible à faire. Ils avaient trouvé un moyen de

prouver la sincérité et établir la paix même dans le

terrible contexte du *tuwi asonai man* et du lien du

*waness'.* Chez les Sawis, chaque démonstration

d’amitié était suspecte, sauf une. *Si un homme pou­*

*vait en fait donner son propre fils à ses ennemis, on*

*pouvait lui faire confiance'.* Cela, et cela seulement,

était une preuve de bonne volonté qu’aucune ombre de

cynisme ne pouvait discréditer.

*Toute personne qui posait la main sur ce fils donné*

*était tenue par un serment de ne pas employer la vio­*

*lence contre ceux qui l’avaient donné, et ne pouvait*

*employer le lien du waness pour les détruire.* L’écho

retentit à nouveau et cette fois il retint mon attention.

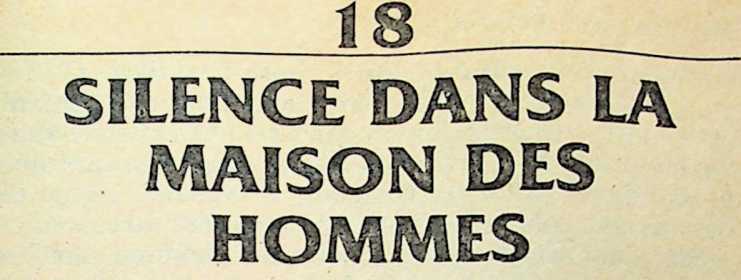
Je perçus son message et en restai abasourdi!

C’était la clé pour laquelle nous avions tant prié!

**TROISIEME PARTIE**

**UN MONDE**

**TRANSFORME**



Comme j’approchais de la maison des hommes de

Haenam-Yohwi, notes en main, je m’arrêtai pour re­

garder jouer quelques enfants sawis. Quelques-uns se

tenaient dans les pirogues et s’éclaboussaient l’un l’au­

tre en frappant la surface du Kronkel de leurs pagaies.

D’autres plongeaient des branches d’un groupe d’ar­

bres *ahos* dans le Tumdu, leurs corps minces et

mouillés scintillant au soleil, leurs rires perlant comme

les vagues qu’ils créaient.

Nous avions joui de deux mois de paix - le *tarop*

marchait!

Une fois seulement nous avions craint que la paix n<

soit brisée. Un cochon appartenant à Kamur avait été

mystérieusement tué non loin du village. Le pro­

priétaire du cochon suspectait quelqu’un d’Haenam,

d’être impliqué dans cette affaire. En colère, lui et

quelques-uns de ses amis prirent leurs armes et se

dirigèrent vers Haenam quand soudain Kaiyo inter­

vint.

Etant celui qui avait reçu un enfant de paix de Hae­

nam, Kaiyo avait le droit reconnu de juger tous les

griefs entre Haenam et Kamur. S’approchant des cou­

pables potentiels, Kaiyo avait saisi leur chef par les

oreilles! Je m’attendais à ce que l’homme réagisse vio­

lemment devant cet affront, mais au lieu de cela il

l’accepta! Il s’arrêta effectivement sur sa lancée,

abaissa son arc et écouta l’argument de Kaiyo.

Pendant ce temps quelqu’un amena Mani, l’enfant

de paix adopté par Haenam et le tint devant Kaiyo.

Laissant les oreilles de l’homme, Kaiyo posa les mains

184 *L'enfant de paix*

sur le petit Mani et dit: *«Tarop tint titindakedenX* J’in­

voque l’enfant de paix!» Kaiyo continua: «Si l’enfant

était mort, tu serais libre de faire ce que tu veux. Mais

il n’est pas mort. Il vit encore et je suis ici en tant que

le *raendep hobhan* de Haenam, «l’avocat». Tu ne te

battras pas contre Haenam! Ma main est forte!»

Sur quoi Kaiyo saisit à nouveau l’homme par les

oreilles et se mit à les tirer fortement. Alors l’homme

se retourna et marcha avec résignation vers sa propre

case, suivi de ses amis. Si les personnes lésées étaient

restées hostiles, Kaiyo aurait rompu la corde de leurs

arcs, coupé les pointes des lances qu’elles auraient

essayé d’utiliser et jeté toute autre arme dans la

rivière.

Une fois les personnes lésées retournées chez elles,

Kaiyo avait pleinement examiné la possibilité que

quelqu’un de Haenam ait tué le cochon. Enfin les deux

villages en arrivèrent à la conclusion que le cochon

avait été tué par un espion de l’une des nombreuses

ommunautés qui voulaient du mal à Kamur.

Cette crise avait été écartée. La coutume du *tarop*

Avait fait ses preuves. L’enfant de paix vivant était

bien un antidote culturel à l’idéalisation de la violence

des Sawis. L’agonie de Kaiyo, de Mahaen et des deux

mères avait en fait débarrassé les deux communautés

de tout sentiment guerrier.

*Deux* bases, et non une, supportaient la structure de

la culture sawi. A travers leur histoire, les Sawis

s’étaient d’abord appuyés sur une seule base et main­

tenant sur l’autre. Collectivement ils ressemblaient à

un homme se tenant sur un pied, puis sur l’autre quand

le premier est fatigué.

Pendant deux mois, j’avais étudié tous les aspects

de la seconde base, assimilant son vocabulaire abstrait

et préparant une stratégie. Maintenant, en grimpant

dans la maison des hommes de Haenam-Yowhi, je sen­

tais à nouveau une vague de surexcitation m’envahir,

une émotion qui me dépassait.

*Silence dans la maison des hommes* 185

Vous avez vu combien j’étais horrifié quand

Kaiyo vous donna Biakadon, dis-je en claquant des

doigts comme le font les Sawis dans un moment de

tension. Quand je vis Wumi se tordre de douleur dans

la boue, j’étais presque prêt à me précipiter parmi

vous, à saisir Biakadon et à la rendre à sa mère.

Mahaen, Mahor et d’autres étaient assis en silence,

suivant la ligne de ma pensée.

— Je ne cessais de me dire: Oh, s’ils pouvaient faire

la paix sans ce don douloureux d’un fils! Mais vous

n’avez cessé de dire: Il n’y a pas d’autre moyen.

Je me penchai en avant et mis la paume de ma main

droite sur le sol de sagoutier. «Vous aviez raison!»

Tous les regards étaient fixés sur moi.

— Quand j’y ai pensé, je me suis rendu compte que

vous et vos ancêtres n’étiez pas les seuls à penser que

la paix exige un enfant de paix. *Myao Kodon,* l’Esprit

dont j’apporte le message, a déclaré la même chose: h

vraie paix ne peut s’établir sans un enfant de paix.

Jamais!

Je ne sais pourquoi les Sawis avaient oublié la for­

malité de répéter tout ce que je disais. Cela ne sem­

blait plus nécessaire maintenant. Ils ne me

considéraient plus comme un visiteur dans leur maison

des hommes.

— Parce *queMyao Kodon* désire que les hommes

fassent la paix avec Lui et entre eux, Il décida de

choisir un enfant *tarop* une fois pour toutes, un enfant

assez bon et fort pour établir la paix, non seulement

pour un moment, mais pour toujours! Le problème

était celui-ci : qui devait-il choisir? Car parmi tous les

enfants des hommes, il n’y avait pas de fils assez bon et

fort pour être un *tarop* éternel.

Je fis une pause et examinai leurs visages. Leur

degré de curiosité augmentait.

— Qui a-t-Il choisi alors?, demanda Mahaen en fai­

sant griller une brochette de larves au-dessus du feu.

Je répondis par une autre question: «Kaiyo a-t-il

donné le fils de quelqu’un d’autre ou le sien propre?»

186 *L’enfant de paix*

— Il a donné son propre fils, répondirent-ils.

— Toi, Mahaen, as-tu donné le fils d’un autre

homme ou le tien propre?

— J’ai donné mon propre fils, répondit-il en se sou­

venant de son agonie.

— C’est ce que Dieu fît!, m’exclamai-je rapidement

après la réponse de Mahaen et en me tournant vers le

mur dans un geste signifiant: rendez-vous compte!

Je continuai: «Comme Kaiyo, Dieu n’avait qu’un fils

à donner, et comme Kaiyo, Il le donna quand même!

Le fils que tu as donné, Mahaen, tu ne l’as pas donné

parce que tu voulais t’en débarrasser: c’était ton fils

bien-aimé. Mais le fils que Dieu a donné était bien plus

aimé encore!».

Mahaen fronça le nez, comme pour dire «Je

comprends».

— J’ai remarqué combien vous respectez les mots

transmis par les ancêtres. Ecoutez maintenant ce que

les ancêtres des Tuans disent au sujet de l’enfant *tarop*

donné par Dieu.

J’ouvris une Bible et traduisis une partie de la

prophétie d’Esaïe en sawi: «Car un enfant nous est né,

un fils nous est donné, et la souveraineté reposera sur

son épaule; on l’appellera Admirable, Conseiller, Dieu

puissant, Père éternel, Prince; *Tarop* de la paix. Il

viendra renforcer la souveraineté et donner une paix

sans fin au trône».

Et encore dans l’Evangile de Jean: «Car Dieu a tant

aimé le monde qu’il a donné Son fils unique afin que

quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu’il ait la

vie étemelle»1

Les hommes se penchèrent en avant, fixant

l’étrange petit «tas de feuilles» ouvert dans ma main,

étonnés du message qu’il contenait et de mon habileté

à leur transmettre ce message.

Mahaen me regarda et dit: «Est-ce celui dont tu

nous a parlé? Jésus?»

— C’est bien lui! répondis-je.

— Mais tu as dit qu’un ami l’a trahi - si Jésus était

*Silence dans la maison des hommes* 187

un *tarop,* c’était très mal de le trahir. Nous avons un

nom pour désigner cela. Nous appelons cela *tarop*

*gaman.* C’est la pire des choses que quelqu’un puisse

faire !

— Tu as encore raison, dis-je en regardant Mahaen

dans les yeux. Mépriser l’enfant *tarop* de Dieu est la

pire chose que l’on puisse faire!

Je méditais intérieurement. Jusqu’à ce moment-là

Judas avait été un super Sawi. Maintenant il était un

scélérat.

— Raconte-nous encore autre chose, dit Mahaen en

déposant sa brochette- de larves grillées.

Quelques heures plus tard, je répétai le même mes­

sage dans la maison des hommes de Kamur.

— Quand toi, Kaiyo, tu donnas Biakadon, c’était

pour asperger d’eau fraîche un seul village: Haenam

Mahaen te donna Mani pour faire la paix avec un seu

village, le tien. Mais Jésus n’est pas un *tarop* pour un

seul village seulement, mais pour toute l’humanité,

non seulement pour les Tuans, mais également pour

les Asmats, les Kayagars, les Auyus, les Atohwaems

ainsi que vous!

— Quand toi, Kaiyo, tu donnas Biakadon, tu as

choisi avec beaucoup de soin l’individu à qui tu confie­

rais la vie de ton fils. Tu choisis celui que tu

considérais comme l’homme idéal, Mahor. Mais quand

*Myao Kodon* chercha un homme digne de recevoir son

*tarop,* Il ne trouva personne! Nous étions tous indi­

gnes de l’Enfant de Paix donné par Dieu. Mais *Myao*

*Kodon* a-t-Il dit: Je ne peux pas donner mon Fils parce

qu’ils sont tous indignes de le recevoir?

Les visages solennels m’étudiaient à travers les spi­

rales de fumée des foyers, attendant la réponse par

pure forme.

— Non, Il n’a pas dit cela. En fait II *àxïKwaifidae-*

*makon!* Je le donnerai quand même!

Je me tournai à nouveau vers Kaiyo. «Kaiyo, sup­

pose que quelqu’un t’ait prévenu que lorsque tu don-

188 *L’enfant de paix*

nerais Biakadon, les gens de Haenam le mépriseraient

et même le tueraient. L’aurais-tu donné quand

même?»

— Certainement pas!, répondit-il.

— Mais dans le cas de Jésus, continuai-je, *Myao*

*Kodon* savait d’avance que les hommes mépriseraient

et même tueraient l’Enfant de Paix qu’il leur en­

voyait.

Un lueur de véritable crainte crispa le visage de

Kaiyo qui attendait ma déclaration suivante.

— Mais *Myao Kodon* nous aime tellement que . . .

Le silence régnait dans la maison des hommes.

—... Il donna son Fils librement, même en sa­

chant que les hommes le mépriseraient et le tueraient.

En fait, par la sagesse de *Myao Kodon,* les hommes

qui répandirent le sang de Jésus fournissaient en fait

un *raendep,* «une expiation» pour apaiser la colère de

Dieu contre les hommes.

— Ils le massacrèrent par méchanceté, mais *Myao*

*todon* était si *maraviap,* «ingénieux», que même le

pire des hommes ne pouvait que servir Son dessein! Si

cela n’avait pas été ainsi, il n’y aurait d’espoir pour

aucun d’entre nous.

J’allais raconter la résurrection victorieuse de l’En-

fant de Paix quand je fus interrompu par une lamenta­

tion angoissée de Hato. Le regard de l’œil unique du

patriarche était fixé sur moi, avec une douleur intense.

Le fils d’Hato, Amio,' expliqua: «Peu avant que tu

arrives, mon père avait donné un enfant de paix aux

Kayagars. Ils ont pris le bébé, mais n’en ont pas donné

en retour». Amio continua en fronçant les sourcils:

«Plus tard nous avons entendu dire qu’ils avaient tué

le bébé et l’avaient mangé».

Horrifié je retins ma respiration. Je tendis la main

et touchai le bras de Hato et sentis mon être commu­

nier avec le sien dans une commune souffrance

muette.

La voix de Amio continuait à expliquer: «Nous

avons appris alors que les Kayagars ne scellent pas la

*Silence dans la maison des hommes* 189

paix en posant les mains sur le *tarop* vivant, comme

nous faisons, mais en mangeant ensemble la chair de

l’enfant *tarop.* Ainsi la mort accidentelle de l’enfant ne

met pas fin a la paix, parce qu’il continue à vivre en

chacun d’eux!

— Les gens de Haenam et de Yohwi nous

grondèrent en disant: Vous les gens de Kamur, vous

ne comprenez pas les Kayagars. Vous ne comprenez

que les Auyus. Si nous avions connu votre intention de

donner un *tarop* aux Kayagars, nous vous aurions

avertis.

Quelqu’un d’autre ajouta: «C’est pourquoi nous

avions presque commencé une guerre avec les Kaya­

gars le jour où vous êtes arrivé pour construire votre

maison».

Abasourdi par la complexité de ces révélations, je

restai assis, réfléchissant en silence, quand la voix de

Hato me parvint avec douceur. *«Myao Kodon nohop*

*kahane savos kysir nide».*

Mes yeux se mouillèrent à ces mots. Il avait dit

*«Myao Kodon* a dû être triste tout comme moi».

Le lendemain, les visages soulignés de fumée se

penchèrent en avant pour écouter le même message

dans l’obscure maison des hommes du village de Sere-

meet plusieurs kilomètres en aval.

— Dans le cas du *tarop* sawi, dis-je, vous le recevez

physiquement dans votre maison et il dépend mainte­

nant de vos soins et de votre protection. Mais dans le

cas du *tarop* de Dieu, personne ne le reçoit physique­

ment.

— Alors comment peut-on le recevoir?, demanda un

auditeur attentif nommé Morkay.

— Vous recevez l’Enfant de Paix de *Myao Kodon* en

acceptant Son Esprit dans votre cœur, répliquai-je.

Alors II devient celui qui pourvoit et qui vous protège.

Et quand l’Esprit de Jésus habite dans votre cœur,

*Myao Kodon* vous donne aussi son nom. Vous entrez

en fait dans une relation *hauivat* «d’échange de nom»

190 *L’enfant de paix*

avec le Dieu du ciel et de la terre. Il liera vos noms à

celui de Son Fils et II vous acceptera par amour pour

lui. Alors H sera en vous, et vous en lui, tout comme

Kamur était en Haenam et Haenam en Kamur dans

votre danse de paix finale!

Un murmure de discussion s’élevait de chaque côté

du long corridor central. Comme il diminuait progres­

sivement, je me levai pour expliquer l’analogie comme

je l’avais déjà fait dans les maisons des hommes de

Haenam et de Kamur. Tous les regards se tournèrent

vers moi dans l’expectative alors que je restai debout

près d’un râtelier rempli de bois sec à brûler.

— Depuis des lunes innombrables, vos ancêtres ont

donné leurs enfants pour établir la paix, sans savoir

que *Myao Kodon* avait déjà pourvu à un parfait En­

fant de Paix pour tous les hommes, Son propre Fils!

Et parce que vos enfants étaient malades, la paix ne

durait pas longtemps. Les enfants mouraient et vous

'•etombiez dans la guerre.

— C’est pourquoi *Myao Kodon* m’a envoyé: pour

fous parler de l’Enfant de Paix qui est fort, le *tarop*

donné une fois pour toutes: Jésus! Dorénavant, que les

mères sawis gardent leurs propres bébés contre leur

poitrine; Dieu a donné *Son* Fils pour vous! Posez vos

mains sur lui avec confiance et Son Esprit habitera

dans vos cœurs et vous gardera sur le chemin de la

paix!

Je fis une pause pour demander l’aide du Saint-

Esprit avant de m’exclamer: «Si vos fragiles *tarop* ont

pu vous procurer la paix, songez combien plus grande

sera la paix que le *tarop* parfait de Dieu vous appor­

tera!»

Puis entendis à nouveau ce même doux explétif de

nasalité que j’avais remarqué la veille à la fin de mon

entretien avec Haenam et Kamur. Les Sawis l’appel­

lent *yukop kekedon y ah motaken.* C’est la preuve d’un

profond intérêt. Je pouvais entendre ses minuscules

explosions autour de moi.

Un homme nommé Sieri exprima verbalement ce

*Silence dans la maison des hommes* 191

que ses compagnons pensaient:

*Sin bohosl* C’est vrai: nos enfants *tarop* ne sont

pas foi\*ts! J’ai connu un homme qui a donné son fils

comme *tarop* à ses ennemis et qui, après quelques

jours, est allé en visite dans le village qui avait reçu

son enfant. Mais comme il approchait de la maison des

hommes, des hommes ont sauté sur lui et l’ont menacé

de leurs lances.

— Pourquoi me frappez-vous?, s’exclama-t-il, je

vous ai donné mon fils!

— Tu nous as donné ton fils, mais il est mort la nuit

dernière; que fais-tu ici? Puis ils l’ont tué!

Ce rappel provoqua une plus grande manifestation

de *yukop kekedon yah motaken.* Les hommes se frot­

taient les coudes, signe qu’ils se posaient la question:

«Que devons-nous faire?»

Je lus sur leurs visages qu’ils venaient de découvrir

un parallèle entre leur culture et l’Evangile, mais que

j’avais aussi touché un point sensible: l’évidente insuf

fisance des enfants de paix sawis! Et ils tressaillaier

collectivement comme j’insistais délibérément sur c

point sensible.

Ils savaient que cette pratique de l’enfant de paix

représentait leurs efforts les plus sincères. Mainte­

nant ils découvraient ce que j’avais découvert moi-

même neuf ans plus tôt - *que le meilleur de l’homme*

*n’est pas suffisant]* Ils commençaient à comprendre

que la vraie personnalité de l’homme ne se manifeste

pleinement que dans le Fils de Dieu.

Et si vous ne la trouvez pas là, vous la perdez, et

pour toujours!

Je m’assis à nouveau parmi eux et commençai à leur

parler du changement d’attitude qui suit la réception

d’un enfant de paix. Je traçai encore un autre parallèle

entre leur culture et l’Evangile: la foi commune dans la

repentance.

Une fois de plus, le silence régnait dans la maison

des hommes.

1 Les versets cités sont une traduction française de la version sawi de la Bible

par Don Richardson.

**19**

**CHAVIRES PARMI LES**

**CROCODILES**

Tout au long des mois de mars, avril et mai 1963, je

continuai à présenter l’Enfant de Paix de Dieu dans les

maisons des hommes d’un certain nombre de villages

sawis, invitant avec tact tous ceux qui désiraient vivre

selon le standard de paix de Dieu à Le recevoir. Kani,

Mahaen, Hato et bien d’autres écoutaient attentive­

ment et même avec envie, cependant chaque fois qu’ils

paraissaient sur le point de prendre une décision, ils

reculaient.

Leur principale réticence provenait de la peur d’une

réaction défavorable du monde démoniaque. Comment

les esprits verraient-ils ce total abandon de la tradition

ancestrale que proposaient les Tuans? Si les démons

réagissaient défavorablement - et les Sawis croyaient

qu’il en serait certainement ainsi - le Tuan et son Dieu

pourraient-ils protéger ceux qui croyaient et leur fa­

mille du désastre? Les arguments en faveur de l’En­

fant de Paix de Dieu étaient raisonnables et convain­

cants, c’était certain - et presque tous comprenaient

maintenant pourquoi le Tuan et sa femme étaient

venus, mais quel serait le résultat pratique?

Pour ma part, je m’étonnais. «Que faudra-t-il de

plus pour attirer ces hommes et leurs familles à Jésus?

Je l’ai présenté comme une analogie rédemptive de

leur propre culture. J’ai utilisé la clé que Dieu avait

offerte et ce faisant, j’ai satisfait à leur besoin intellec­

tuel de comprendre l’Evangile. La base de la foi a été

expliquée. Et cependant quelque chose de plus est

nécessaire pour qu’ils se remettent entre Ses mains!

«Quel autre moyen de persuasion plus convaincant

puis-je leur offrir?»

Je n’entrevoyais pas encore les formes de persua-

*Chavirés parmi les crocodiles* 193

sion que Dieu avait encore en réserve pour les Sawis,

ou ce que cela nous coûterait d’être les agents de cette

Persuasion.

En mai 1963, le gouvernement hollandais céda le

contrôle de la Nouvelle Guinée néerlandaise aux Na­

tions Unies qui, dans les huit mois, en transmirent la

souveraineté à l’Indonésie. Ce n’est que quelques

années plus tard que les Sawis et d’autres tribus

comme eux réaliseraient l’influence incroyable que cet

événement politique allait avoir sur leur avenir.

Fondamentalement, la politique du gouvernement

hollandais avait été d’établir quelques avant-postes

largement dispersés, laissant des régions intermédiai­

res pratiquement intouchées et incontrôlées. C’était à

cause de cette politique de développement minimum

que des tribus comme les Sawis n’avaient pas été

dérangées, même au début des années 60. Seul un

officier d’une occasionnelle patrouille, un explorateur,

un savant, un prospecteur ou un chasseur avaient

pénétré jusqu’à maintenant dans ces vastes régions

non contrôlées, et quand ils l’avaient fait, ils n’avaient

ni pris ni changé grand-chose.

Cependant, le contrôle de l’Indonésie allait apporter

de dramatiques changements. Des agents du recen­

sement allaient bientôt visiter chaque village accessi­

ble. Des patrouilles de police allaient faire de plus en

plus respecter la loi civile. Des professeurs payés par

le gouvernement établiraient des écoles officielles

dans la langue indonésienne. La récolte d’acacia et

d’autres bois de valeur commencerait pour de bon.

Dans certaines régions, les crocodiles seraient chassés

presque jusqu’à l’extermination pour leurs peaux de

grande valeur.

Des compagnies minières et pétrolières construi­

raient des bases importantes dans le désert de jadis.

Bientôt le chant des cigales et des oiseaux de paradis

serait couvert dans certaines régions par le gronde­

ment des génératrices au diesel, le bruit des héli­

194 *L’enfant de paix*

coptères et le tonnerre de la dynamite faisant sauter

les rochers jusqu’au ciel.

Et ce qui était plus significatif encore, l’ouverture à

l’émigration massive en provenance des îles grouillan­

tes de Java, Sumatra et des Célèbes allait, en une

seule génération, faire des Sawis et de leurs 800 000

compatriotes de Nouvelle Guinée un peuple minori­

taire dans leur propre pays. En 1963, seuls quelques-

uns des énormes changements se profilaient sur l’hori­

zon de la jungle, changements qui plongeraient certai­

nement les Sawis et d’autres tribus non préparées

dans une profonde désorientation culturelle, dans

l’apathie et même l’extinction, à moins que . . .

A moins que nous, en tant que premiers agents de

changement vivant parmi eux, puissions les précondi­

tionner de façon valable pour survivre dans le monde

moderne. Pour cela, nous devions leur donner non

seulement l’espérance chrétienne de la vie éternelle,

mais aussi une éthique assez forte et énergique pour

les soutenir pendant une transition de l’âge de la

lierre au vingtième siècle et cela, en une seule généra-

ion.

Pour être comprise, cette nouvelle éthique devait

d’une manière quelconque être liée à leur ancienne cul­

ture. Pour assurer leur bien-être, elle devait aussi leur

permettre de discerner le bien du mal dans d’étranges

nouveaux contextes, puis les pousser à choisir le bien!

Pour durer, cette éthique devait jaillir de leur

confiance dans l’amour et la justice immuables de

Dieu.

J’étais convaincu jusqu’au plus profond de moi-

même que la Bible que je tenais à la main était la

source prévue par Dieu pour inculquer cette sorte

d’éthique. Comme telle, elle était la clé du bien-être du

peuple sawi, aussi bien dans ce monde que dans le

suivant. Mais pour devenir efficace, elle devait pro­

duire un bien essentiel que toutes nos prières, notre

persuasion et notre travail n’avaient pu encore pro­

duire: leur coopération!

*Chavirés parmi les crocodiles* 195

Et le temps nécessaire au préconditionnement cul­

turel des Sawis passait rapidement.

Entre-temps, même si des diplomates à New York,

La Haye et Djakarta signaient leurs documents

graves, le cannibalisme et la chasse aux têtes conti­

nuaient le long du fleuve Kronkel. Quelques mois plus

tôt, des Asmats du bas Kronkel avaient décapité et

dévoré sept jeunes Sawis du village de Maure. Plus

tard, en mai 1963, les Asmats essayèrent de prévenir

la vengeance des Sawis en envoyant des cadeaux

comme paiement de paix à Maure. Maure accepta les

cadeaux et promit la paix, niais en fait ils ne

considérèrent pas le paiement comme un engagement.

Quelques couteaux, des colliers de dents de chien et

autres babioles n’étaient pas la même chose qu’un en­

fant de paix. Et cela ne compensait en aucune manière

la perte de sept jeunes gens.

Pensant avoir réglé le problème, les Asmats devin­

rent moins prudents. Le 20 mai, un certain nombre

d’hommes, de femmes et d’enfants asmats ramassaient

des crevettes le long d’une rive boueuse du Kronke

quand soudain le feuillage au-dessus d’eux fourmilla de

Sawis en armes. Un seul homme échappa, pagayant

désespérément avec une lance cassée enfoncée dans

son dos. Les têtes des autres furent vite montées sur

les pointes des arcs et alignées le long des murs de la

maison des hommes de Maure, observant la bouche

béante leur propre chair grésillant sur le feu.

Craignant la vengeance massive des Asmats, Maure

s’enfonça plus profondément dans les marais de sagou-

tiers. Seremeet fit de même par crainte que les As­

mats ne pouvant localiser Maure, n’aillent plus loin en

amont et ne s’abattent sur Seremeet à la place.

Haenam, Kamur et Yohwi considéraient l’abandon

de notre emplacement au bord de la rivière par crainte

des Asmats, mais décidèrent de rester pour-nous

protéger! «Avec nos trois villages assemblés, nous

avons assez d’hommes pour résister même à une très

grande force asmat», dirent Hato et Kigo.

196 *L'enfant de paix*

Puis Hato ajouta solennellement: «Tuan et y°hya,

ici nous avons abandonné la chasse aux têtes e e can^

nibalisme par égard pour vous, mais tout au our je

nous ...» Il fit un cercle vers l’horizon avec son arc.

— Je sais, répliquai-je. Je sais aussi que si Carol et

moi vous quittions, vous retourneriez rapidement à la

chasse aux têtes et au cannibalisme contre vos enne­

mis, parce que vous n’avez pas demandé au *tarop* je

Dieu de vous donner des cœurs nouveaux.

Hato réfléchit pendant un moment. *«Sin bohos*

*komai.* Je crois que tu as raison!» répondit-il enfin.

En juin de la même année, Carol, Stephen et moi

sommes retournés vers la fraîcheur de Karubaga dans

les hautes terres centrales pour attendre la naissance

de notre deuxième enfant. Le 21 juin il arriva, assisté

par le Dr. Jack Leng de la R.B.M.U. Nous lui avons

donné le nom de Shannon Douglas.

Le 1er juillet nous sommes retournés parmi les

Sawis avec notre délicieux nouveau-né et avec une in­

vitée également. Winifred Frost, une collègue du Ca­

nada avait décidé de passer quelques jours de vacan­

ces avec nous afin d’être témoin des commencements

de l’œuvre dans une nouvelle tribu. Entre-temps, nous

avions acquis un moteur hors-bord de dix-huit chevaux

et une embarcation de six mètres que Hato, Maum et

Kani, sous une étroite supervision, avaient fabriquée

avec deux caractéristiques que les pirogues sawis

n’avaient jamais connues - une quille pour améliorer sa

stabilité et un support spécial pour notre moteur

hors-bord.

Tard dans l’après-midi du 4 juillet, nous avons em­

porté un pique-nique et sommes partis avec Winifred

et les deux bébés pour un reposant voyage en bateau

en remontant le fleuve vers Kamur. Nous avions

emmené Mavo, notre boy sawi, comme aide et guide.

En quittant la berge, je dis à Mavo de s’asseoir bien en

avant sur la proue de la pirogue et de surveiller s’il n’y

avait pas quelques troncs submergés au travers de

notre route.

*Chavirés parmi les crocodiles* 197

— Mavo, si tu vois un tronc, fais-moi signe, dis-je en

augmentant la vitesse de notre bateau à environ douze

nœuds.

Mavo approuva de la tête, mais comme le bruit du

hors-bord augmentait et que le bateau faisait un bond

en avant, je vis ses yeux s’agrandir d’effroi. Il lui sem­

blait que nous volions à tombeau ouvert au-dessus de

la surface lisse et noire. La vitesse de douze nœuds

était trois fois plus que ce que Mavo avait jamais connu

sur l’eau. Il agrippa les bords de la pirogue avec

anxiété. Après quelques minutes, il s’habituera à la

vitesse et se détendra comme l’avaient fait Hadi et Er

sur *ï’Ebenezer,* pensai-je.

Dix minutes plus tard, nous contournions un coude

de jungle épaisse à près de trois kilomètres en amont

de Kamur quand soudain Mavo se retourna et me fit

des signes désespérés de me déplacer sur le côté. F

doit y avoir un tronc submergé juste devant nous

pensai-je, et je réagis en faisant tourner notre embar

cation un peu trop sèchement sur la gauche. La piro­

gue se mit à chavirer. La quille prévue pour une meil­

leure stabilité ne fut d’aucune utilité.

J’essayai de retrouver l’équilibre en tournant à

droite, mais c’était trop tard. En une infinie seconde

d’horreur, je vis Carol étreindre le petit Shannon âgé

de treize jours avant de disparaître sous l’eau. . . Ste­

phen disparaître dans les noires profondeurs . . . Wi-

nifred et Mavo s’appuyer vainement contre le bord de

la pirogue alors qu’elle se dressait au-dessus de nous

tous.

Puis je remontai à la surface, tenant toujours en

main la barre du gouvernail. J’entendais confusément

le grondement atténué du moteur et le sifflement de

l’hélice dangereusement près de mon épaule. Puis le

moteur mourut et nous avons commencé à dériver au

milieu même du Kronkel infesté de crocodiles.

Winifred et Malo firent surface presqu’en même

temps et atteigirent la quille retournée de la pirogue.

198 *L’enfant de paix*

Mavo, craignant les crocodiles, grimpa immédiate­

ment au sommet de la pirogue et s’assit sur la quille

sans bouger. Carol, Stephen et Shannon n étaient pas

visibles.

— Oh Dieu, aide-moi!, criai-je dans une priere de

désespoir. Je devais les retrouver avant que le courant

ne nous sépare! Puis une deuxième pensée éclata

comme un boulet de canon dans mon cerveau - et avant

qu’un crocodile ne les trouve!

Je savais qu’il ne servirait à rien de chercher sous

l’eau. Il était impossible de voir à plus de soixante

centimètres dans l’eau colorée d’algues du Kronkel. Je

nageai donc vers l’endroit où Carol avait disparu et

tâtonnai dans toutes les directions sous la surface, agi­

tant bras et jambes pour essayer d’entrer en contact

avec elle.

Soudain le petit visage de Shannon parut à la sur­

face juste devant moi. Carol avait dû le pousser vers le

’aut afin que je puisse le voir, pensai-je en le saisis-

ant et en le déposant dans les bras de Mavo. Shannon

3 mit immédiatement à crier avec vigueur. «Bien! me

dis-je, cela veut dire qu’il n’a pas d’eau dans les pou­

mons!»

Comme je faisais demi-tour pour continuer à cher­

cher Carol et Stephen, Carol remonta à la surface. Je

la saisis par le poignet et la poussai vers la pirogue et

lui dis de s’accrocher à la quille.

Maintenant c’était le tour de Stephen. Rapidement

j’examinai la surface dans l’espoir d’apercevoir un

signe, au moins une petite main se dresser.

Je ne vis que les reflets des vagues que nous avions

provoquées. Et sous la surface, rien que l’obscurité.

Quelque part dans cette obscurité, mon fils de dix-

neuf mois se débattait, sombrant peut-être déjà vers

la vase sans fond du lit du Kronkel quelque six mètres

plus bas. Refusant de me laisser aller au désespoir, je

fouillai à nouveau des bras et des jambes, cherchant à

me déployer le plus possible. Il n’y avait rien.

«Peut-être est-il pris au piège sous la pirogue! Père

*Chavirés parmi les crocodiles* 199

céleste, éloigne les crocodiles!»

Soudain la pensée me vint que Mavo, depuis sa posi­

tion avantageuse au sommet de la pirogue, pouvait

voir bien mieux que moi à travers les reflets de l’eau,

si Stephen se trouvait assez près de la surface.

-— Mavo, peux-tu voir Stephen?, criai-je avec

anxiété.

Ma question sembla l’arracher à la stupeur. Il exa­

mina la surface avec soin. Puis il montra du doigt un

endroit.

Avec une vague d’espoir je nageai dans cette direc­

tion et vis alors ce que Mavo avait vu - une tache de

cheveux blonds à peine visibles dans l’eau sombre du

Kronkel. Une seconde plus tard, Stephen était dans

mes bras. Il avait certainement dû respirer dans l’eau,

pensai-je. Je me trompais. Dieu, dans Sa grâce, lui

avait donné le bon sens de ne pas essayer de respirer

sous l’eau. Dès que je le tirai brusquement à la sur­

face, il prit une profonde inspiration et se mit à pleu­

rer. Un moment plus tard, Mavo avait l’autre bébé

sous le bras.

Maintenant tout le monde devait gagner la rive.

Devrions-nous abandonner la pirogue et nager avec les

deux bébés? Je remarquai le seau en plastique du

pique-nique flottant tout près; nous pourrions l’utiliser

pour écoper la pirogue, mais cela prendrait au moins

dix minutes! Certainement les crocodiles n’atten­

draient pas si longtemps, ni les pythons de quatre

mètres qui abondaient dans le Kronkel.

L’ennui était que si un crocodile interceptait l’un de

nous nageant vers la berge, nous n’aurions rien à quoi

nous retenir pour ne pas être tiré vers le fond. Bien

sûr, si c’était un grand crocodile, il serait même impos­

sible de se tenir à la pirogue.

Si seulement quelqu’un approchait avec une embar­

cation. Peu de chance, pensai-je, à une heure de la

tombée de la nuit, personne ne s’aventurerait aussi

loin du village.

— Seigneur, aide-nous! m’écriai-je du fond du cœur.

200 *L'enfant de paix*

Puis nous l’avons entendu. Pagayant avec frénésie,

une pirogue sawi noire apparut à 1 embouchure d’un

petit affluent à moins de deux cents mètres de nous.

Peu à peu nos yeux incrédules distinguèrent deux vi­

sages dans la pirogue: le père même de Mavo, Taeri, et

sa plus jeune sœur, Aray.

— Taeri, dépêche-toi! cria Mavo en élevant la voix

au-dessus des pleurs des bébés. Le vieux Taeri était

sur le point de briser sa pagaie!

Une minute plus tard, ils étaient à nos côtés, immo­

bilisant leur pirogue avec les longues pagaies et aidant

Carol à monter dans leur frêle esquif. Dès que Carol

fut assise dans la pirogue de Taeri, Mavo lui tendit

Stephen et Shannon.

Voyant à quel point la pirogue de Taeri était étroite,

Winifred décida de nager jusqu’à la rive plutôt que de

risquer de chavirer à nouveau. Taeri pagaya à ses

côtés, prêt à utiliser la pointe aiguisée de sa pagaie

comme arme contre tout, crocodile qui choisirait cet

instant pour attaquer.

Pendant qu’ils se dirigeaient vers la rive, Mavo et

moi avons retourné notre pirogue et nous nous som­

mes mis à l’écoper, utilisant aussi bien nos mains que

le seau en plastique du dîner. Je remarquai que Mavo '

ne cessait de me regarder craintivement.

Pagayant à contre-courant, nous avons atteint la

maison juste avant la nuit, frissonnant dans nos vête­

ments humides et à la pensée de la tragédie à laquelle

nous avions échappé. Les indigènes du village nous

attendaient sur la berge, anxieux de savoir ce qui était

arrivé. Nous avons atteint la berge et je me mis à

raconter l’accident. Je fis tout ce que je pus pour faire

clairement comprendre que toute l’affaire était de ma

faute.

Mais personne ne voulut m’écouter. Au lieu de cela,

les hommes sur la berge se tournèrent avec colère vers

le pauvre Mavo, l’insultant et le menaçant pour avoir

été aussi négligent avec le Tuan et sa famille. Alors je

compris pourquoi Mavo avait été si craintif à la suite

*Chavirés parmi les crocodiles* 201

de l’accident. Comme le chavirement d’une pirogue

représentait habituellement la perte de précieuses ha­

ches, machettes ou couteaux, en plus d’une vie hu­

maine, c’était considéré comme un «crime» sérieux

parmi les Sawis et était habituellement suivi de récri­

minations amères et même d’une effusion de sang.

Mavo était en difficulté et il le savait. Abattu et

effrayé, il pliait l’échine en face de Hato et des autres

alors que leur indignation se manifestait envers lui.

Soudain Hato se tourna vers moi, une longue et

lourde liane à la main. «Tuan!» dit-il avec emporte­

ment, «dis juste un mot et je le rosse pour toi avec

cette longue liane!»

Je voyais qu’il s’attendait à mon acquiescement

immédiat. Mais tandis que Carol et Winifred emme­

naient les enfants à la maison, je dépassai Hato et mis

mon bras autour des épaules tremblantes de Mavo.

Regardant le vieux chef dans les yeux, je dis claire­

ment devant eux tous. «Personne ne lèvera la main

contre mon ami, Mavo. Sans son aide j’aurai facile­

ment pu perdre l’un de mes enfants dans la rivière

Aussi longtemps que je vivrai, Mavo sera pour moi

comme un fils bien-aimé!»

L’expression du visage rude de Hato subit un pro­

fond changement. Les autres Sawis écoutaient dans

un silence étonné comme je continuai: «Au lieu de blâ­

mer Mavo, joignez-vous à moi dans une prière de re­

merciement à *Myao Kodon* pour nous avoir sauvés de

la tragédie!»

D’abord Hato abaissa sa liane, puis il pencha la tête.

Les autres suivirent son exemple, m’écoutant expri­

mer ma gratitude à Dieu dans leur langue. Quand j’ou­

vris les yeux, Mavo me regardait, les yeux brillants de

larmes.

Ensemble nous avons soulevé le moteur inondé de la

pirogue et l’avons porté dans la maison. Il y aurait du

travail à faire avant qu’il ne marche à nouveau.

Le dimanche suivant, je parlai à un grand rassem­

202 *L'enfant de paix*

blement de Sawis et d’Atohwaems sur «Christ notre

Rédempteur». Après la réunion, un grand et jeune

Atohwaem nommé Yodai s’approcha de moi. Bilingue

dans le langage sawi, Yodai écoutait attentivement le

message de l’Evangile depuis plusieurs mois.

Souvent il s’était tenu sur notre balcon pendant de

longues heures, nous observant calmement en train de

manger, de travailler, de prier, de converser l’un avec

l’autre et de jouer avec nos enfants. Il nous avait par­

fois aidés en s’occupant de Stephen ou en l’emmenant

promener. Il avait été profondément touché par la

tragédie à laquelle nous avions échappé sur la rivière.

Me faisant face il me dit, d’une manière tranquille et

sans affectation: «Je suis prêt à faire confiance à Jésus

qui vient de Dieu».

Je le pris à part et lui enseignai comment prier.

J’étais heureux de l’entendre prier en sawi, car je

désirais l’écouter. Après quelques phrases, cependant,

il s’arrêta et me demanda la permission de continuer

dans sa propre langue maternelle afin de pouvoir ex­

primer ses sentiments à Dieu plus librement.

— Bien sûr, Yodai, répondis-je.

Immédiatement, un flot de sons doux en langue

atohwaem’sortit de sa bouche. C’était totalement inin­

telligible pour moi, mais la lueur dans les yeux de

Yodai quand il eut fini me dit que Dieu avait compris

et accepté ce qu’il avait dit. Nous réjouissant tous

deux dans la présence de Dieu, nous nous sommes

dirigés vers la maison. . ,

De loin Mavo nous observait, faisant tourner un

bâton dans ses mains.

La joie sur le visage de Yodai fît monter en Mavo

une envie nouvelle et étrange. Il savait par instinct

que cette joie était aussi pour lui. Il en avait même

rêvé. Maintenant il la désirait, quelles qu’en puissent

être les conséquences.

Ce même soir, après avoir essuyé et rangé la

dernière assiette de notre souper, Mavo se tint silen­

cieux jusqu’à ce que je remarque l’ardent désir dans

*Chavirés parmi les crocodiles* 203

ses yeux. Quelques minutes plus tard, il s’en retour­

nait vers sa case avec cette même joie palpitante dans

tout son être. Une petite brèche s’était faite à la base

de la muraille.

**20**

**MON FOIE TREMBLE**

Yodai et Mavo étaient cependant de très jeunes

gens et ils n’étaient en aucune façon chefs de leur tribu

respective. Si la culture dans son ensemble devait être

transformée, la participation des patriarches était es­

sentielle. Cela est arrivé quelques semaines plus tard

dans la maison des hommes de Kamur.

Je venais de louer une fois de plus l’Enfant de Paix

de Dieu et j’invitai gentiment ceux qui désiraient la

paix de Dieu à l’accepter quand . . .

— Tuan Don!

Je me retournai. Hato s’était levé et me regardait

ouvertement, les pieds fermement campés sur le sol de

sagoutier. Ses bras musclés étaient croisés à la

manière d’un chef. Sa poitrine se soulevait d’émotion

?t de minuscules muscles tressaillaient le long de sa

nâchoire. Son œil unique brillait comme un charbon

irdent dans la fumée et l’ombre de la maison des

hommes.

Depuis sa prime enfance, amis et parents lui avaient

inculqué la peur sawi de penser, de dire, d’entrepren­

dre, de manger ou de boire quoi que ce soit qui n’ait

été sanctionné par les ancêtres. Celui qui agissait ainsi

était qualifié de l’épithète *baidam,* «casse-cou». Cer­

tains l’avaient appelé *baidam* quand, avec Kigo et

Numu, il avait choisi de rester et d’affronter les ba­

teaux hollandais trois ans plus tôt.

Mais la décision qu’il était sur le point d’annoncer

maintenant dans la maison des hommes lui semblait

beaucoup plus risquée. S’ils l’avaient appelé *baidam*

lorsqu’il avait risqué une rencontre purement physi­

que avec l’inconnu, qu’est-ce que ce serait maintenant!

La voix de Hato était basse et résolue. «Vos mots

ont fait trembler mon foie (vous avez suscité le désir

au-dedans de moi)».

Sa voix tremblait d’un mélange de crainte et de

*Mon foie tremble* 205

résolution alors qu’il continuait: *«Myao Kodon fidasir*

*Tarop Tim fasi fofadivil»*

Je m’étais demandé comment un chef sawi le dirait

et ce que je ressentirais en l’entendant. Maintenant je

le savais, car Hato avait dit «Je veux recevoir l’Enfant

de Paix de Dieu». Et le son de ses mots disait (/a/ *ga!* à

mes oreilles!

Je me rapprochai de lui et mis la main sur son

épaule. Il avait baissé les bras et semblait ne pas faire

attention à moi et aux hommes assis autour de lui qui

le fixaient avec étonnement. Son œil unique regardait

au-delà de moi, et brillait d’un nouveau rayonnement.

Il n’y avait pas d’erreur. C’était une joie spirituelle.

*— Est-il entré?,* murmurai-je.

*— Ota, es* ! Il est entré !, répondit-il, puis il ajouta:

*Yesus av!* C’est Jésus!

Je me détournai de Hato et je vis les yeux de chaque

Sawi dans la maison des hommes fixés sur lui. Je sen­

tis qu’il n’était pas nécessaire d’expliquer ce qui s’était

passé. Eux aussi pouvaient sentir la présence bienfai­

sante qui avait visité leur chef. Certains

commençaient à se frotter les coudes. D’autres se sen­

taient gênés.

A partir de maintenant, lès choses iraient en empi­

rant ou en s’améliorant. Mais rien ne pouvait rester

semblable.

Pour les Hébreux, Il était *Y Agneau de Dieu,* pour

les Grecs le *«Logos».* Mais pour les Sawis, Il était le

*Tarop Tim Kodon,* le Parfait Enfant de Paix - l’accom­

plissement idéal de leur propre analogie rédemptive.

Cette analogie rédemptive tictaquant comme une

bombe à retardement à travers les siècles, était main­

tenant désamorcée par la proclamation de l’Evangile.

A partir de maintenant, tout Sawi que rejetterait

Christ dénierait non pas un concept étranger, mais

plutôt le Réalisateur du meilleur de sa propre culture!

Je me dépêchai de rentrer à la maison et je trouvai

Carol radieuse. Je lui racontai l’histoire de Hato et elle

répondit: «La fille de Hato, Kimi, a prié avec moi ce

206 *L’enfant de paix*

matin. Elle m’a raconté que son père avait dit qu’il

voulait accepter FEnfant de Paix de Dieu et elle a

décidé de l’accepter également!»

J’ai pris Carol dans mes bras et nous avons remercié

Dieu ensemble jusqu’à ce que nous soyons interrom­

pus par une petite traction à la hauteur de mon genou

et par une douce voix appelant en sawi *«Navo,*

Daddy!» Stephen voulait participer à notre joie: aussi

je le soulevai et le tins entre nous. L’éclat de santé

était revenu depuis longtemps sur ses joues.

— Chérie, murmurai-je à Carol dans ses cheveux

dorés, cet endroit a . . ., il a . . . Comment le dire? Il

donne l’impression d’être au centre de la volonté de

Dieu!

— Je sais, répondit-elle. Cela me donne la même

impression!

En moins de deux semaines, presque tous les mem­

bres de la famille de Hato avaient pris la même déci-

’on que le patriarche. Carol et moi avons commencé à

;s enseigner presque journellement lorsqu’ils étaient

.ans le village.

Un jour j’ai demandé à Hato: «Qu’est-ce qui t’a

décidé en faveur de *Tarop* de Dieu?»

H répliqua: «Quand j’ai vu que le *Tarop* de Dieu

pouvait vous donner la paix alors même que vos deux

fils s’étaient presque noyés, j’ai su que tout ce que

vous aviez dit à son sujet devait être vrai. J’ai décidé

qu’il pouvait prendre soin de nous également».

Les compatriotes de Hato, Yodai et Mavo dans tous

les villages avoisinants les observaient maintenant at­

tentivement, attendant pour voir si la réaction des es­

prits serait pire que celle que les trois aventuriers

spirituels avaient escomptée. Pour ces autres Sawis,

d’autres mesures de persuasion seraient encore néces­

saires et je tremblais à la pensée de ce qui pourrait

encore être nécessaire pour les persuader.

Mes craintes étaient justifiées.

u

**LE MORT VIVANT**

— Warahai est mort!

Le cri résonna comme un coup de tonnerre parmi les

maisons communes de Haenam en ce terrible jour de

janvier 1964. Des hommes, des femmes et des enfants

surpris se dépêchèrent de sortir sur leurs porches,

comme le porteur de cette tragique nouvelle faisait

échouer sa pirogue dans les eaux basses. Il montra

quelque chose du doigt avec sa pagaie et attira leurs

regards incrédules vers le *kidari.*

Trois pirogues remplies s’approchaient rapidement.

Un trémolo inquiétant les précédait. C’était le chant

funèbre des Sawis. Les spectateurs du village

éclatèrent en sanglots. Alors que les trois pirogues se

rapprochaient, certains des hommes et des femmes qui

attendaient sortirent précipitamment de leurs maison.'

et se jetèrent à l’eau, se lamentant frénétiquement.

Depuis notre maison, nous regardions arriver les

trois canoës, puis la forme flasque de Warahai fut

soulevée et amenée dans la maison commune sur les

épaules de ses amis. «C’est dommage qu’ils l’aient

emmené dans la jungle alors que nos traitements

commençaient à lui faire du bien», dis-je à Carol, tout

en me dirigeant vers la maison commune où reposait

Warahai.

Si j’étais resté à la maison ce jour-là, tout aurait été

tellement plus facile. J’aurais pu partager leur souf­

france à distance et ne jamais connaître la vérité. Mais

quelque chose me poussa vers les escaliers branlants

de la maison commune et m’appela à passer sous le

portail bas pour me retrouver parmi les formes nues et

frémissantes des pleureurs masculins. Je restai là à

attendre dans l’air tellement rempli de l’horreur de la

mort qu’on pouvait à peine respirer. Chaque visage

était tordu d’angoisse pour cette âme humaine et les

208 *L’enfant de paix*

lamentations résonnaient dans mes oreilles de manière

soutenue.

Je regardai dans l’ombre entre les bras et les jambes

et je vis le corps nu étendu sur la natte. La mère du

mort, la vieille Augum, s’accroupit au-dessus du corps

de son fils, recouvrant ses jambes de ses mains et de

son visage parcheminés. Ses actions étaient basées sur

la croyance sawi selon laquelle l’âme s’attarde parfois

dans les organes génitaux, même quand les autres

parties du corps étaient mortes.

D’autres proches parents étaient couchés en travers

des jambes décharnées et de la poitrine du mort,

criant son nom, le pinçant ou le brûlant avec des brai­

ses chaudes dans un vain effort pour susciter un mou­

vement évocateur de vie.

DE VIE? Je regardai à nouveau; Oui, l’homme mort

respirait! La terreur me glaça le sang. Les pleureurs

doivent provoquer le mouvement respiratoire en ap­

puyant puis en relâchant sa cage thoracique, pensai-je.

*e* les bousculai pour me rapprocher afin d’avoir une

ue non entravée, mais les pleureurs secouaient le

,orps si violemment que je ne pouvais plus être sûr de

cette apparente respiration.

Lentement j’essayai de prendre le poignet de Wara-

hai. Avec crainte, j’appuyai mon doigt là où son pouls

aurait dû être. Immédiatement je sentis une faible

palpitation.

La crainte fit place à l’excitation alors que je me

remettais debout. «J’ai une bonne nouvelle pour

vous», dis-je en agitant les bras pour attirer leur at­

tention. «Vous pensez que votre ami est mort. Sa res­

piration est devenue si faible que vous avez pensé

qu’elle s’était arrêtée; puis dans l’angoisse des lamen­

tations, vous n’avez pas remarqué qu’elle s’est raffer­

mie».

Il me fallut plusieurs minutes pour endiguer le

déluge de pleurs afin de me faire entendre. J’étais très

impatient de voir le moment où mon annonce chasse­

rait le désespoir de leurs visages pour laisser la place à

*Le mort vivant* 209

l’espoir du rétablissement de Warahai.

Finalement Mavu capta mon appel et hurla:

«Calmez-vous. Le Tuan veut dire quelque chose!»

Seuls quelques sanglots et gémissements des proches

parents se firent encore entendre. Enfin je pouvais le

leur dire!

— Warahai n’est pas mort, proclamai-je. Son pouls

bat toujours: Si vous regardez attentivement, vous

verrez qu’il respire encore!

Je pensais qu’ils allaient se précipiter pour vérifier

le pouls de Warahai et constater par eux-mêmes qu’il

respirait encore. Personne ne s’avança. Personne ne

jeta même un regard à la poitrine de Warahai qui se

soulevait maintenant régulièrement. Ils me fixaient

d’un air morne, comme si cette interruption de leurs

lamentations les impatientait.

— Ne comprennent-ils pas? me demandai-je en

répétant la nouvelle et en ajoutant: Vous pouvez vous

arrêter de vous lamenter. Carol et moi donnerons le

meilleurs médicaments possibles à Warahai, et peut

être qu’il se rétablira.

Comme je disais ces mots, l’épouse même de

l’homme malade, Anai, regarda Mavu avec étonne­

ment et demanda: «Est-ce que le Tuan ne connaît pas

la mort?»

La réponse de Mavu à Anai me choqua. «Naturelle­

ment, puisque les Tuans ne meurent pas, on ne peut

s’attendre à ce qu’ils comprennent la mort. Nous de­

vons être patients avec lui!»

Ainsi les Sawis pensaient que nous étions immor­

tels!

— Tu te trompes, Mavu, protestai-je. Nous, les

Tuans, nous sommes sujets à la mort comme vous.

Mon père est mort lorsque j’étais un petit garçon. Je

comprends la mort.

Mavu et les autres furent surpris. Je venais de

détruire un mythe. Puis il répliqua: «Très bien, tu

comprends la mort comme les Tuans la connaissent».

Mais Mavu regarda tristement le halètement faible

210 *L'enfant de paix*

et le visage comateux de Warahai: «Manifestement tu

ne comprends pas la mort sawi».

— Pourquoi dis-tu cela, Mavu?

Parce que tu crois que Warahai est toujours vi­

vant.

Tu peux voir toi-même qu’il respire encore.

Mavu me sourit avec condescendance. Puis il conti­

nua comme s’il récitait une leçon à un enfant: «Warahai

respire encore parce qu’il est dans une condition de

«vie apparente» appelée *aumamay.* Parfois, dans la

mort, le corps de quelqu’un continue à fonctionner

pendant un temps après que l’âme soit partie. Mais

cela ne dure pas longtemps».

— Comment pouvez-vous discerner *Vaumamay*

d’une inconscience temporaire?, répliquai-je.

Mavu sourit à nouveau: «Les esprits nous le disent».

— Comment vous le disent-ils?, le harcelai-je.

Certains des pleureurs autour de nous s’impatien­

taient. La question discutée était pour eux tellement

élémentaire qu’ils pouvaient difficilement supporter

de l’entendre répéter et ne pouvaient retenir leurs

sanglots plus longtemps. De nouvelles lamentations

recommencèrent autour de nous.

— Ils nous le disent par l’intermédiaire d’une

sorcière, m’expliqua Mavu prosaïquement.

— Et qui est la sorcière qui dit que Warahai est en

*aumamay f* demandai-je à travers le crescendo de la­

mentations.

Mavu indiqua du menton la sorcière de Haenam

nommée Aham. Je me retournai et regardai Aham.

Elle me dévisagea à son tour comme si elle comprenait

le défi.

— Aham a eu une vision ce matin. Elle a en fait vu

l’âme de Warahai quitter son corps en *aumamay.*

— Elle dit qu’elle l’a vu, répliquai-je, réfléchissant

rapidement. Mavu ne sembla pas remarquer le sens de

ma remarque. Aham était la plus réputée des sorcières

de notre communauté des trois villages. Il ne venait

pas à l’idée d’un Sawi de douter de sa parole.

*Le mort vivant* 211

?

Les pleureurs recommençaient à secouer Warahai

violemment, le brûlant avec des charbons ardents et

criant à ses oreilles. Avec ce genre de traitement et sa

faiblesse, il serait mort avant le coucher du soleil. La

croyance sawi en *Yaumamay* serait ainsi confirmée!

Et la sorcière Aham aurait précipité la mort d’un pa­

tient que nous aurions peut-être pu sauver.

Devant Dieu je pris une décision. Je levai les bras et

réclamai à nouveau le silence. Aham me regardait, mal

à l’aise. Quand le tapage s’apaisa, je jetai le défi.

— Aham vous a dit au nom des démons que Warahai

est déjà mort. Au nom de Jésus, je vous dis qu’il est

encore vivant! Son âme est encore dans son corps.

Maintenant, je vous en conjure - arrêtez de le pleurer!

Arrêtez de le brûler avec des charbons. Donnez-nous

du temps pour prier pour lui et pour le soigner. S’il

guérit . . .

Mon cœur battait violemment. Warahai n’avait par

l’air d’un patient qui pouvait se rétablir. Son incons

cience ressemblait en fait à un coma final non loin di

concept sawi de *Yaumamay.* J’alignai tous les faits et

les chances apparentes étaient du côté de Aham.

— Si Warahai se rétablit, s’il ouvre vraiment les

yeux et vous parle, s’il mange quelque nourriture:

alors vous saurez que je vous ai dit la vérité au nom de

Jésus. Mais si. . . (j’allais dire s’il meurt et puis je me

rendis compte que cela n’aurait pas de sens pour eux

puisqu’ils le considéraient comme mort) ... si son

pouls s’arrête de battre, vous pourrez croire Aham si

vous voulez!

Ma vu rit ouvertement. \*11 est impossible que Wara­

hai guérisse!»

Quelqu’un d’autre cria: «Garde tes médicaments

pour les vivants!»

Puis le vieux Boro aux cheveux blancs se leva. Il

était le frère aîné de Warahai. Il donna un ordre brus­

que aux jeunes gens assis tout près. «Allez construire

une maison funéraire!»

Les jeunes gens prirent leurs machettes et partirent

212 *L’enfant de paix*

pour obéir à Boro. Puis l’horreur me saisit à la gorge

lorsque Boro dit en me regardant: «Nous enterrerons

Warahai aujourd’hui!»

11

**LE POUVOIR DE**

**L’AU M AM A Y**

Les funérailles chez les Sawis consistent à envelop­

per étroitement le corps dans une natte d’herbe en

l’attachant fermement avec des lianes autour du cou,

des chevilles et des poignets, puis à placer le corps

dans une petite maison funéraire de la taille d’un cer­

cueil, élevée de 1, 50 m à cinq mètres au-dessus du sol.

Et puisque les Sawis sont pleinement convaincus que

les personnes déclarées officiellement en *awmamay*

sont vraiment mortes, ils n’avaient pas de scrupule à

les enfermer dans le tombeau.

Je frémissais en pensant au nombre incalculable

d’hommes, de femmes et d’enfants inconscients qui,

par le passé, avaient été inhumés dans de tels tom­

beaux, puis abandonnés. Plus tard peut-être avaient

ils repris conscience, compris leur condition et crié er

vain au secours au travers des nattes étouffantes

étroitement serrées autour de leur visage et qui as­

sourdissaient leurs cris. Un passant entendant ces

gémissements ne se serait même pas arrêté pour s’en

enquérir, il penserait seulement que c’est un cas

*d’aumamay* durant plus longtemps que d’habitude.

Vu que le plancher de la maison funéraire était in­

cliné pour empêcher le corps de glisser, une personne

faible, liée dans les nattes, n’avait guère de chance de

se dégager et de tomber sur le sol pour attirer l’atten­

tion. Dès lors, elle ne pouvait que retomber dans un

délire de terreur et mourir de faim et de soif, sinon de

maladie.

— Pauvre Warahai, murmurai-je en regardant la

silhouette émaciée. Tu es tombé parmi des voleurs: les

croyances mensongères de ton propre peuple. Et je ne

me sens pas libre, comme le prêtre ou le Lévite, de

214 *L’enfant de paix*

passer de l’autre côté de la route, pour la seule raison

que ta culture est différente de la mienne. Je suis ton

gardien, Warahai!

— Désolé, Boro, dis-je à haute voix. C’est *apsar*

«tabou» pour moi de laisser un homme être enterré

alors qu’il respire encore. Tu ne voudrais pas me ren­

dre coupable de tabou en insistant, n’est-ce pas? .

Boro cligna des yeux et réfléchit pendant quelques

instants. Puis il se retourna et cria aux jeunes fos­

soyeurs de revenir.

Je me tournai vers les autres et dis: «Afin de m’as­

surer que vous ne brûlerez pas Warahai avec des cen­

dres et que vous ne crierez pas à ses oreilles, je vais

rester ici le restant de l’après-midi».

J’allai à la porte de la maison commune et appelai

Carol. Quelques minutes plus tard, elle arriva avec les

nédicaments et fît une piqûre à Warahai. Boro, Mavu,

kugum et Aham se regardaient l’un l’autre avec per-

Jexité, puis décidèrent apparemment d’attendre au

lieu de risquer un affrontement des volontés opposées.

Ils étaient certains que Warahai cesserait de respirer

avant la nuit.

Quatre jours et trois nuits plus tard, nous étions

toujours en train de lutter pour sauver la vie de Wara­

hai et de résister à l’opinion publique qui voulait l’en­

terrer comme un homme mort. Warahai avait montré

quelques signes d’amélioration, mais insuffisants pour

secouer la croyance sawi dans *l’aumamay* ou dans

l’infaillibilité de la prétendue vision de Aham.

— Votre médicament prolonge *Yaumamay* plus

longtemps que d’habitude, mais ne peut ramener son

âme!, fut leur conclusion. Et maintenant, alors que

l’obscurité terminait le quatrième jour, tous les signes

d’amélioration disparurent et son état empira rapide­

ment.

Notre foi pour la crise était presque épuisée. Nos

yeux étaient rouges de trois nuits sans sommeil

passées à protéger l’homme malade des pleureurs et à

prier pour repousser l’approche de la mort imminente.

*Le pouvoir de l’aumamay* 215

Hato et d autres chrétiens sawis avaient peur que je

ne pousse trop loin la patience des membres de la fa­

mille de Warahai.

Confus et fatigués, Carol et moi étions assis devant

notre souper lorsque soudain un concert de pleurs

s’éleva dans la maison commune où Warahai reposait.

La même pensée non exprimée s’imposa à nous: le

pouls de Warahai avait dû cesser de battre!

Prenant la lampe à kérosène, je me précipitai dans

la nuit vers la maison commune. Elle était pleine de

gens criant, piétinant et pleurant. Me frayant un pas­

sage vers le centre de la foule, je les trouvai une fois de

plus en train de brûler et malmener le corps flasque de

Warahai. Peut-être cela n’a-t-il pas d’importance,

pensai-je en cherchant à prendre le poignet de Wara­

hai'.

«Seigneur Dieu, nous as-tu abandonnés à la défaite

dans cette crise?» criai-je dans une angoisse silen­

cieuse.

J’agrippai le poignet de Warahai et cherchai soi

pouls en lançant une autre supplication muette vers le

ciel.

«Vas-tu négliger cette occasion de détruire une

croyance qui a condamné des milliers de malheureux

sans défense à une mort prématurée?»

Je ne trouvai toujours pas le pouls.

«Si Warahai meurt, la croyance en *Yaumamay* sera

encore plus ancrée qu’auparavant parce que tes servi­

teurs l’ont mise au défi et ont échoué».

Toute la maison commune oscillait. Il m’était diffi­

cile de garder l’équilibre au milieu des ombres dansan­

tes.

«Tu pourrais le guérir si facilement! Ne veux-tu pas

de l’honneur que nous essayons de gagner pour toi au

milieu de ces gens?»

Désespéré, je serrai le poignet de Warahai une

dernière fois.

«Pourquoi n’ai-je pas trouvé grâce devant toi?»

Sa chair palpitait faiblement, mais de manière

216 *L’enfant de paix*

continue sous mes doigts. La bataille continuait.

— Pourquoi vous êtes-vous soudain mis a pleurer

ainsi?, demandai-je.

Quelqu’un au regard fou me cria: «Aham a eu une

autre vision. Cette fois, elle a vu un esprit embusquer

l’âme de Warahai et le manger! Maintenant nous sa­

vons qu’il n’y a aucune chance que tu puisses ramener

l’âme de Warahai dans son corps! Les esprits veulent

que nous l’enterrions demain à la première heure!»

Au travers des ombres, je vis Aham qui me fixait,

un air de triomphe sur son visage bistré. Elle était

lasse de voir son infaillibilité mise en question. Elle

avait trouvé un moyen pour précipiter la conclusion

finale.

Des murmures irrités grandissaient autour de moi

dans l’ombre. La vieille mère de Warahai piaffait

d’impatience, se moquant de notre intention de réta­

blir son fils. Derrière moi et de tous côtés, les gens

commençaient à dire: «Va! Laisse-nous Warahai!»

Soudain une voix sincère et compréhensive s’éleva

de la pénombre. C’était la voix de Narai, mon profes­

seur de sawi, qui était chrétien. Il dit: «Tuan, tu ne

comprends pas la mort sawi, tu ferais mieux de par­

tir».

D’autres voix au-dedans de moi étaient déjà d’ac­

cord avec lui. Ces voix disaient: «Tu as fait tout ce qu’il

t’était possible de faire. Si Dieu voulait te donner la

victoire en cela, Il l’aurait déjà fait. Laisse aux parents

la responsabilité de leurs propres actions.

«Les yeux de Warahai sont déjà vitreux. Le râle de

la mort est déjà dans sa gorge. Il va mourir dans les

vingt-quatre heures de toutes façons. Il n’y a pas de

quoi créer une émeute. C’est seulement ton orgueil qui

ne veut pas accepter la défaite. Abandonne!»

Mais alors j’essayais de m’imaginer le lendemain

matin, consentant lorsqu’ils envelopperaient le visage

encore respirant de Warahai de linceuls d’herbes

tressées et qu’ils le lieraient étroitement de lianes.

J’essayais de m’imaginer en train.de rassembler mes

*Le pouvoir de l’aumamay* 217

forces pour contester leur croyance dans *Vaumamay*

lors d une occasion ultérieure après avoir échoué ici.

Non, cela n’était pas possible.

J’essayais de rassembler mon courage, le même cou­

rage que Dieu m’avait donné dans les crises passées,

mais il avait disparu, déjà désintégré dans un cocon de

désespoir. Je mis mon esprit à nu devant Dieu, afin

qu’il m’insuffle un courage nouveau. Il me l’insuffla et

il grandit, se nourrissant du désespoir qui avait tué

son prédécesseur. En quelques minutes, j’étais prêt à

passer à l’action.

— Seigneur, que dois-je faire?

— Emmène Warahai hors d’ici!

— Mais Seigneur, pour cela j’ai besoin d’aide. Qui

parmi ces gens va m’aider? Je suis seul.

— Regarde autour de toi!

Je regardai autour de moi et immédiatement le vi­

sage sombre et maigre de Mahaen surgit dans la

lumière de ma lampe.

— Mahaen, viens ici!

Il vint comme s’il n’avait pas le choix.

Je lui parlai doucement à l’oreille. «Quand je

soulèverai Warahai et le mettrai sur ton dos,

emporte-le jusqu’à mon hangar. J’ouvrirai le chemin

devant toi».

Mahaen examina mon visage. Comment pourrait-il

obéir? Dans les mois passés son amitié à mon égard

avait grandi, mais dans ce cas-ci, il n’était pas très

convaincu de la sagesse de mes décisions. .

— Warahai est encore vivant! Aide-moi à le prou­

ver!, lui dis-je.

L’expression de Mahaen se raffermit *«Fisahaema-*

*kon!* Je vais le porter!», dit-il.

Je baissai la lampe et soulevai l’homme inconscient

pour le mettre sur le dos de Mahaen. Il chancela sous

le poids de Warahai. La colère flamba autour de nous

comme il avançait vers la porte.

Kimi, le plus jeune frère de Warahai, se tenait prêt

à s’opposer à nous avec les armes. Mahaen hésitait.

218 *L’enfant de paix*

— Continue!, lui ordonnai-je.

— Tuan, Warahai est mort!, cna Mahaen, faiblis­

sant sous la pression de la foule.

— Il n’est pas mort! Continue!

Soudain, un autre jeune appelé Aidon, sortit de la

foule. «Je vais t’aider à le porter!» dit fermement

Aidon, soulevant les jambes de Warahai jusqu’à ses

épaules.

Encouragé, Mahaen franchit la porte et descendit

l’escalier, suivi d’Aidon.

Je gardai l’œil sur Kimi et les autres. Ils ne s’étaient

pas préparés à un tel stratagème inattendu. Pris par

surprise, ils nous suivirent dans l’obscurité, criant:

«Tuan, laisse-nous le ramener dans la maison

commune!»

Aussi fermement que possible, je répondis «Non!»

Bientôt la foule se dispersa vers leurs maisons res­

pectives. Pendant deux heures, leurs cris de colère

s’élevèrent de plus en plus haut au point que je me

lemandais s’ils se préparaient à prendre le petit bâti-

nent d’assaut. Ils auraient pu facilement y parvenir.

Vers minuit, le village retrouva son calme. Aidon

retourna chez lui, alors que Mahaen restait avec moi

pour veiller le corps sans mouvement de Warahai. Aux

environs de minuit, Carol me rejoignit dans le dépôt.

Mahaen, assis, écouta tranquillement pendant que

nous priions à nouveau pour le rétablissement de Wa­

rahai et chantions un cantique de louange à Dieu.

A l’aube, je m’éveillai au bruit inquiétant qui sortait

de la poitrine de Warahai. A cause de la pneumonie,

ses poumons se remplissaient de liquide. Pour empê­

cher la suffocation, j’utilisai mon hydromètre à batte­

rie pour aspirer le plus possible de liquide de sa gorge.

Plus tard dans la journée, Carol désigna sa dernière

boîte d’ampoules de pénicilline et dit: «Ce seul homme

a rapidement épuisé notre réserve et cela ne lui fait

aucun bien. Dois-je continuer?»

— Non, répondis-je, si nos drogues pouvaient l’ai­

der, nous aurions déjà dû voir une amélioration. D’au-

*Le pouvoir de Vaumamay* 219

très malades auront besoin de ces médicaments. A

partir de maintenant, ce sera la prière et la prière

seulement.

Nous avons regardé Warahai. Sa respiration deve­

nait de plus en plus faible. Sa peau pendait comme un

parchemin sur son squelette décharné. Ses yeux mi-

ouverts et ternis semblaient déjà contempler l’autre

monde.

Carol raconta: «A l’hôpital où j’appris mon métier

d’infirmière, des patients comme Warahai étaient

constamment maintenus sous intraveineuses et nous

avions un équipement électrique pour extraire le li­

quide de leurs poumons. Même ainsi, certains d’entre

eux mouraient et ils n’étaient pas aussi malades que

Warahai».

— Je suis certaine qu’il n’y a pas un docteur au

monde qui lui donnerait une chance, sauf. . .

— ... un miracle?, répondis-je. C’est tout ce que

nous pouvons espérer pour le moment.

Plus tard ce jour-là, Mavo apparut soudain sur 1<

pas de la porte de notre maison. «Tuan» murmura-t-il,

«Kimi et les autres parents de Warahai arrivent. Kimi

cache un poignard en os derrière son dos. Sois pru­

dent».

Je remerciai Mavo et regardai par la fenêtre le

groupe qui approchait. Leurs yeux étaient remplis de

douleur et de blâme. Ils semblaient dire: «Pourquoi

fais-tu traîner cette histoire de jour en jour? Sans toi,

Warahai aurait été enterré depuis longtemps. Tu

rends la chose plus pénible pour tout le monde».

— Kimi, criai-je soudain, tu caches un poignard

derrière ton dos; enlève cela de ma cour immédiate­

ment! Surpris, Kimi tendit l’arme à un garçon qui se

trouvait près de lui et qui rapporta promptement

l’arme au village.

Au coucher du soleil, Kimi, Boro et les autres pa­

rents de Warahai revinrent dans une humeur beau­

coup plus conciliante. «Tuan, nous continuons à croire

220 *L’enfant de paix*

que Warahai est mort et qu’il devrait être enterré,

mais nous avons décidé de respecter tes désirs.

Laisse-nous le ramener à la maison commune et nous

te donnons notre parole que nous ne pleureions pas

sur lui, nous ne le brûlerons pas avec des braises et

nous n’essayerons pas de l’enterrer tant que son pouls

battra. Quand son pouls s’arrêtera, nous t’appelerons

afin que tu puisses constater par toi-même qu’il s’est

arrêté. Alors seulement nous l’enterrerons».

Mon cœur se réchauffa. Au moins cette petite vic­

toire avait été remportée, bien que j’espérais beau­

coup plus. Je leur donnai la permission de ramener

Warahai à la maison commune. Son coma était plus

profond que jamais.

Comme la nuit tombait, les parents de Warahai fu­

rent fidèles à leur parole. Aucun son de pleurs ou

d’agitation ne se faisait entendre du village de Hae-

nam. Cinq jours de combat, et comment cela allait-il se

terminer? Combien de temps encore Warahai allait-il

continuer à respirer pendant que Dieu attendait?

L’esprit à l’agonie, je pris le livre de lectures bibli­

ques quotidiennes, cherchai le texte du 30 janvier et je

me mis à lire à haute voix. «O toi qui entends la prière

. . . Les yeux de l’Eternel sont sur les justes et Ses

oreilles sont attentives à leurs cris . . . Quand il criera

vers moi, je l’exaucerai car je suis miséricordieux . . .

O Etemel, tu es notre Dieu; aucun homme ne prévau­

dra contre toi. . . Si deux d’entre vous s’accordent sur

la terre pour demander quoi que ce soit, cela leur sera

donné par mon Père qui est dans les cieux».

Nous nous sommes tous deux assis et nous nous

regardions l’un l’autre dans la douce lumière de la

lampe. Si ce n’avait été qu’une promesse isolée au mi­

lieu d’un passage, cela nous aurait déjà réconfortés.

Au lieu de cela, de façon inattendue, promesses sur

promesses ont jailli de cette seule page, chacune riva­

lisant avec les autres pour nous apporter le plus grand

encouragement.

Nous nous sommes souris, malgré la fatigue, sou­

*Le pouvoir de Uaumamay* 221

dain submergés de joie. Une voix audible n’aurait pas

pu rendre le message plus clair. Dieu avait entendu

notre prière.

Au matin, Haenam était étrangement calme. Je

marchai lentement vers le village. Yamasi, l’un des

frères de Warahai, attendait près du chemin. Il fit

semblant de ne pas remarquer la question dans mes

yeux pendant qu’il taillait un bâton. Aussi je deman­

dai: «Comment va-t-il?»

Yamasi me lança un regard décontenancé et me dit:

«Il nous a parlé».

— Il a parlé?

— Oui.

Mon cœur battit la chamade dans ma poitrine.

«Qu’a-t-il dit?»

Il a dit à sa mère «O mère, ne sois pas triste!»

Comme dans un rêve, je dépassai Yamasi et grimpai

dans la maison commune. Comme je me penchais sur

lui, Warahai ouvrit les yeux et me regarda. Sa respira­

tion était libre et normale.

*— Konahari,* Warahai!, lui dis-je.

*— Konahari,* me répondit-il en souriant.

Il était appuyé sur les genoux de sa mère. Sa

femme, ses enfants et d’autres parents étaient ras­

semblés tout près de lui. Je lui pris le poignet. Le froid

de la mort tout proche l’avait quitté. Son pouls était

plus fort.

La maison commune habituellement bruyante était

calme comme une cathédrale. Je regardai les visages

les uns après les autres autour de moi. L’un après

l’autre, les parents de Warahai baissèrent les yeux

vers le sol.

— Les morts disent-ils *konahari?*, demandai-je

calmement.

Après un silence embarrassé, quelqu’un dit: «Non.

Les morts ne disent jamais *konahari».*

— Et si l’âme de Warahai avait été coupée et

mangée par un démon, regarderait-il autour de lui

comme il le fait maintehant?, continuai-je.

222 *L'enfant de paix*

— Nous avons cru un mensonge, dit solennellement

Mahaen.

Je cherchai Aham du regard, mais elle n’était visible

nulle part.

— Nous avons presqu’enterré un homme vivant, dit

Boro en fixant le mur.

— Combien Jésus est bon! dit la vieille Augum en

caressant le front de Warahai.

Je me dépêchai vers la maison pour raconter cela à

Carol et nous sommes revenus ensemble avec de la

nourriture pour Warahai. Il était resté plusieurs jours

sans manger. Après qu’il eut mangé, nous avons rendu

grâces à Dieu pour la guérison de Warahai, puis nous

sommes partis en hâte à Kamur pour partager notre

joie avec les chrétiens là-bas.

Le lendemain, quatre chefs de Haenam reçurent

Christ. L’un des quatre était le mari de Aham. L’autre

était Mahaen. Un autre encore était Kani, le «maître

de traîtrise» de Haenam.

Plus tard, dans la maison des hommes de Seremeet,

lorkay se leva. Il y avait une lumière nouvelle sur son

isage habituellement expressif lorsqu’il dit: «Myao

vodon nous a montré la force de Sa main! Quant à moi,

je crois!»

Sieri et son fils Badan suivirent l’exemple de

Morkay, comme la moitié du village de Seremeet allait

le faire dans les deux années à venir.

Quand je revins de Seremeet, je rendis à nouveau

visite à Warahai dans la maison commune et je le trou­

vai assis sans aide près du foyer. Il me salua gaiement.

Je m’assis et parlai avec lui, puis je priai avec lui avant

de quitter la maison commune. Pour autant que je

sache, lui aussi était venu à une vraie foi en Christ.

Je fiis désappointé de voir que le clan de Warahai ne

faisait aucun effort pour obtenir de la nourriture

fraîche pour lui dans la jungle et il avait trouvé le

vieux sagou qu’ils lui avaient offert peu appétissant. Je

les encourageai à de faire de meilleures provisions

pour lui, mais avec peu de résultat. Pour leur donner

*Le pouvoir de Uaumamay* 223

l’exemple, Carol et moi envoyions occasionnellement

des présents de viande fraîche à Warahai.

En l’espace de quelques jours, Boro, Aham, Kimi,

Yamasi et les autres parents de Warahai firent claire­

ment comprendre qu’ils avaient décidé de rejeter

Christ malgré la miséricorde de Dieu dans la guérison

de Warahai.

— Vous êtes en fait libres de rejeter le Fils de Dieu

si c’est là votre choix. Mais souvenez-vous de ceci, leur

conseillai-je. Vous avez maintenant une connaissance

qu’aucun de vos ancêtres n’a jamais eue, et Dieu vous

jugera selon cette connaissance. Le même Dieu qui

montre sa bonté peut aussi punir.

Boro répondit «Que ceux qui veulent croire croient.

Nous restons ce que nous sommes».

Sans autre parole, je me tournai et le laissai. Au

dehors de la maison commune de Boro, un groupe de

croyants de Haenam attendait. Nous nous sommes di­

rigés ensemble vers une petite case de réunion qui

s’élevait maintenant sur un haut terrain tout proche.

D’autres qui avaient cru récemment descendirent d(

leurs maisons communes et se joignirent à notre

conversation enthousiaste, alors que nous poursui­

vions notre chemin. Il y avait mon ami Mahaen et

l’aimable Waiv, la fille de la vieille Wario, qui devait

bientôt être donnée en mariage à Mahaen.

Avec eux vinrent le jeune Amus et sa future femme,

Aiyau, accompagnés du pensif Kani qui gardait de si

sombres souvenirs. Yodai, Hadi et une poignée d’au­

tres croyants atohwaem de Yohwi les suivaient, en

compagnie d’une bande d’enfants rieurs qui ne

comprenaient pas encore ce qui se passait et qui ce­

pendant étaient spontanément attirés et désiraient

prendre part à notre joie.

A l’intérieur de la salle de réunion, les croyants de

Kamur attendaient: Hato, ses femmes, ses fils et ses

filles; Kaiyo qui avait donné l’enfant de paix et ouvert

mes yeux; Mavo, mon aide tranquille, et le séduisant

Isai, le garçon qui était grimpé dans un arbre pour

224 *L’enfant de paix*

observer les deux bateaux passer son village en soule­

vant des vagues, étaient là aussi.

A côté d’eux se trouvaient Mairah, le père d’Isai que

celui-ci avait amené à Jésus, et Seg qui m’avait

secrètement observé à travers le feuillage pendant

que je choisissais l’endroit pour bâtir^ ma maison;

Amhwi le sincère, qui avait appris à nous faire

confiance en observant Mavo, complétait le groupe.

Carol me tendit une boîte cartonnée. Le silence se

fit comme je commençais à l’ouvrir.

— Nous avons une surprise pour vous.

Je sortis une poignée de petits livres blancs nouvel­

lement stencilés de la boîte. Puis, affectant la plus

parfaite confiance, je murmurai audiblement: «Nous

allons vous apprendre à lire!»

Les mains impatientes des jeunes comme des vieux

se tendirent, alors que je sortais des copies du premier

livre de sawi élémentaire. La leçon initiale consista à

leur apprendre à tenir les livres du bon côté. La

deuxième leçon consista à leur montrer comment ou­

vrir une page à la fois. Hato grimaçait avidement. Il

apprenait vite.

Ce fut un interlude plaisant avant le prochain choc.

**LES VEUX ROUGIS**

**PAR L’ATTENTE**

Les fragiles piquets du tombeau tremblaient sous

les assauts frénétiques des pleureurs. Certains d’entre

eux s’appuyaient contre ses côtés, gémissant dans une

affliction sinistre, leurs bras dressés vers le corps au-

dessus d’eux, leurs doigts crispés comme pour essayer

de saisir quelque substance impalpable de l’âme dispa­

rue. D’autres étaient montés sur la plate-forme elle-

même et planaient comme des vautours au-dessus du

corps mort, criant comme des esprits pleureurs.

Les corps des pleureurs étaient couverts de boue.

L’air était lourd de la puanteur du corps, mais ils en­

duraient cela de plein gré. Des essaims de mouches

bleues bourdonnaient autour de leurs visages, mais ils

n’y prêtaient aucune attention.

Durant neuf jours chauds et neuf nuits moites, ils

avaient attendu pendant que la puanteur augmentait

et que les essaims de mouches devenaient plus nom­

breux. Sur des nattes étendues dans la longue maison

commune tout proche, ils étaient restés assis à atten­

dre et à respirer cette odeur nauséabonde. Ce n’était

là que le premier stade d’une tradition de vénération

sawi appelée *gefam ason.* Maintenant les parents

étaient prêts à continuer la progression du *gefam*

*ason,* prêts à consommer leur affliction de manière

honorable.

Soudain un jeune parent se fraya un chemin entre

deux des piquets supportant le tombeau. Il dansa avec

fièvre en criant le nom du disparu. Et pendant qu’il

dansait, des asticots et de la chair putréfiée se déta­

chant de la plate-forme secouée au-dessus de lui

tombèrent sur ses épaules, son front, ses cheveux. Le

deuxième stade de désespoir se déroulait.

226 *L’enfant de paix*

Le diapason des pleurs s’éleva par sympathie avec

l’extrême dévotion du jeune homme. Il sortit alors de

dessous le tombeau et se dirigea en chancelant vers la

mare tranquille d’un cours d’eau proche. Maintenant

que son épreuve était terminée et qu’il osait relâcher

sa volonté, il commençait à être secoué convulsive­

ment par des vagues de nausée qui l’assaillaient. En

gémissant et avec des haut-le-cœur faits d’un mélange

de douleur et de révulsion, il se laissa couler dans l’eau

purifiante.

Tous les yeux se tournaient maintenant vers les

hommes qui entouraient le corps en haut de la plate­

forme funéraire. Il dépendait de l’un d’eux que le stade

suivant soit atteint. Peut-être n’y parviendraient-ils

pas.

Regardant intensément l’horrible grouillement

entre eux, les hommes en question s’agenouillèrent en

un cercle étroit. Leurs mains tremblaient. Leurs corps

se raidissaient.

Soudain, un homme leva le bras haut au-dessus du

corps et avec un cri strident, enfonça profondément

son poing crispé dans la cavité du corps en putréfac­

tion. Pendant quelques secondes, le visage de l’homme

se marqua d’une pâleur mortelle inexprimable qui se

grava pour toujours dans les esprits de ceux qui le

regardaient. Puis, perdant connaissance dans un total

épuisement émotionnel, il s’affaissa lentement sur le

côté de la plate-forme, laissant traîner sa main ruisse­

lante derrière lui. Le troisième stade s’achevait.

Les autres pleureurs le saisirent et le trans­

portèrent dans la maison commune, puis le déposèrent

sur une natte où il attendit qu’on lui apportât du sagou

fraîchement cuit. Prenant le sagou de sa main droite

contaminée, il le porta à sa bouche et le mangea, pen­

dant que les autres pleureurs se lamentaient autour de ,

lui avec une incroyable intensité. Le quatrième et der­

nier stade de désespoir avait été exprimé.

Le comble de la plus haute émotion était passé. La

plupart des pleureurs retournèrent lentement dans la

*Les yeux rougis par l’attente 227*

maison commune, alors que l’or du soir brûlait à tra­

vers les hauts sagoutiers qui entoüraient leur

clairière.

Une poignée d’hommes resta pour pleurer autour du

tombeau: Boro, Augum, Yamasi et Kimi. En pleurant,

ils appelaient par son nom celui dont le cadavre

récemment blessé reposait au-dessus d’eux: Warahai.

Les traits rouges du soleil couchant percèrent l’om­

bre autour de moi. Pourquoi Dieu l’avait-Il laissé mou­

rir? Pendant dix jours il avait repris des forces,

s’aventurant hors de la maison, restant même tard la

nuit pour parler avec ses amis. Puis le onzième jour,

sans avertissement, Warahai sombra dans l’incons­

cience et mourut le treizième jour.

Etait-ce seulement le manque de nourriture fraîche

qui le tua? Combien je souhaitais lui avoir envoyé da­

vantage de nos provisions limitées en fruits et en œufs!

Ou bien les chrétiens sawis avaient-ils raison de

conclure que Dieu avait choisi d’accomplir mon aver­

tissement à Boro, confrontant ainsi les incroyants avec

un degré plus élevé encore de persuasion?

Pendant neuf jours, je m’étais posé des questions

telles que celles-là. J’avais espéré que Warahai de­

meurerait une évidence vivante de la grâce et de la

puissance de Dieu. Mais Dieu avait revendiqué l’évi­

dence pour Lui-même.

Cependant, j’avais mes consolations. La croyance

sawi en *Yaumamay* avait été brisée partout où la nou­

velle de la guérison de Warahai se répandit. La foi des

croyants avait grandi et de nombreux nouveaux

croyants s’étaient joints à nous.

Je pris une profonde inspiration et me dirigeai vers

la maison, alors qu’un seul homme sortait de sa piro­

gue en face de notre maison. Il me salua au moment où

j’atteignais les marches.

*— Konahari!* répondis-je. D’où viens-tu?

— Je viens de la maison commune de Boro sur l’af­

fluent Sagudar, répondit-il. Ils ont eu une cérémonie

228 *L’enfant de paix*

pour Warahai aujourd’hui. Warahai était un parent

éloigné et j’ai pensé que je devrais y assister.

— Quelle cérémonie?, demandai-je. Je croyais que

Warahai était enterré depuis neuf jours.

— Il l’était, répondit l’homme. Tuan, n’as-tu pas en­

tendu parler du *gefam ason?* Cela veut dire «toucher

la puanteur».

— Non. Qu’est-ce que le *gefam ason?*

L’homme enfonça la lame de sa pagaie dans le sol et

me regarda, prêt à parler. Puis il réfléchit, s’excusa de

devoir partir, reprit sa pagaie et se mit en marche.

Je mis la main sur son bras. «Tu ferais mieux de me

le dire», dis-je.

— Je ne suis pas sûr que tu approuveras, Tuan.

— De toutes façons, je l’apprendrai plus tard.

Il savait que c’était vrai. Appuyé sur sa pagaie, il

commença à divulguer l’horreur ancestrale dont il

avait été témoin ce jour même.

Cette nuit-là, Carol et moi sommes restés éveillés,

troublés par cette nouvelle révélation de la mentalité

sawi. Ainsi, c’était là une des choses que Boro avait

choisie de préférence à Christ!

Comment une telle coutume avait-elle pu être ac­

ceptée en premier lieu? Quel terrifiant sens de la

tragédie avait pu l’engendrer au départ? Et combien

sombre, combien profonde avait dû être le sens d’obli­

gation pour que des générations successives acceptent

de perpétuer une coutume répugnante même pour

eux.

Piqué au vif par l’impossibilité apparente de

comprendre un jour le fond d’une telle énigme, je gro­

gnai à voix haute dans mon oreiller. Que pouvais-je

faire? Comment pouvais-je apporter une solution à ce

que je ne pouvais pas comprendre?

Je savais que ce ne serait pas suffisant de leur dire

simplement: «Eh là! Cessez de faire cela! Ce n’est pas

bien!» Ils savaient déjà que ce n’était pas bien. Mani­

festement l’atrocité même de cette tradition était

*Les yeux rougis par l’attente* 229

d’une manière quelconque en relation avec son but,

comme l’indélicatesse délibérée de l’acte qui contrac­

tait une dette dans le lien du *waness.*

Puis ma respiration s’arrêta dans ma gorge. Etait-ce

possible? Je m’assis tout droit dans mon lit, stupéfait.

. La coutume appelée *gefam ason* pouvait-elle être

simplement un moyen d’imposer un puissant lien du

*waness* sur . . . pas seulement sur un individu, mais

sur tout le monde surnaturel? L’idée prenait forme.

Mais quel pouvait être le but d’un tel lien du *waness*

à grande échelle, perpétré par d’innombrables Sawis

depuis une éternité? Etait-ce pour forcer une éven­

tuelle abrogation de la mort elle-même? J’étais déter­

miné à vérifier ce pressentiment. Le reste de la nuit

passa très lentement.

J’avançais lentement en pataugeant le long du cou­

loir inondé entre les deux rangées de maisons commu­

nes de Haenam et Yohwi. La lamentation aiguë d’un

hymne funèbre sawi se fit entendre plus fort comme

j’approchais de sa source. Assise, entourée de fumée

près de son foyer, une vieille femme édentée se ba­

lançait d’avant en arrière en se lamentant sur la mort

de Warahai.

Les paroles de son élégie étaient presqu’inintelligi-

bles pour moi, car sa voix était entrecoupée de san­

glots. J’essayais en vain de saisir le message. Puis je

vis Mahaen. Il avait descendu les escaliers de sa mai­

son pour me rencontrer.

— Mahaen, dis-moi ce que raconte cette femme.

Il répondit. «Elle dit:

«Paroles de *remon!* Paroles de *remon!* Pourquoi

tardez-vous tant? A cause de votre retard, la mort a

emporté mon fils!

«Paroles de *remon!* Paroles de *remon!* Nos yeux

sont rougis par l’attente de votre venue!

«Paroles de *remon!* Paroles de *remon!* Viendrez-

vous en amont? Viendrez-vous en aval?

«Paroles de *remon!* Paroles de *remon!* Vite ou la

230 *L’enfant de paix*

mort nous emportera tous et il ne restera personne

pour vous accueillir!»

L’émouvant poème sawi, situé dans le contexte du

village plongé dans le désespoir et accompagné de la

lamentation de la vieille femme, était accablant. D’une

voix calme mais -impatiente, je demandai: «Mahaen!

Qu’est-ce que *remon?»*

Nous nous sommes dirigés en pataugeant vers mon

bureau au toit de chaume pendant que Mahaen me

l’expliquait. *«Remon* est ce qui arrive quand une che­

nille échappe à la mort en se transformant en mite,

jaillissant de son cocon pour continuer à vivre dans un

nouveau corps. Il décrit aussi la manière dont un

lézard ou un serpent échappe à la mort en se dépouil­

lant de sa vieille peau».

*Remon,* alors, équivalait approximativement à

notre mot «régénération».

— Et quelles sont les *paroles de remon?,*

uestionnai-je.

' — On dit qu’il y a longtemps, les hommes

possédaient aussi le pouvoir de *remon* leurs corps et

de continuer à vivre éternellement. Alors un lézard et

un oiseau *karasu* eurent une discussion. Le lézard,

symbole de *remon,* disait que les hommes devaient

rester libres du pouvoir de la mort. L’oiseau, parce

qu’il meurt si facilement, était le symbole de la mort. Il

insista sur le fait que les hommes devaient être sujets

à la mort comme lui-même, et qu’ils devaient même

commencer à couper des piquets pour le premier tom­

beau!

— Qu’est-ce qui arriva?

— Le serpent continuait à dire: *Rimi! rimi!*

renouvelle-toi! renouvelle-toi! C’étaient les paroles de

*remon.* Mais l’oiseau continuait à dire: *Sanay! sanay!*

pourris! pourris! La discussion continua encore

longtemps jusqu’à ce que le lézard cède à la volonté de

l’oiseau. Depuis ce temps-là, les hommes

commencèrent à mourir.

*Les yeux rougis par Vattente* 231

-— Pourquoi le lézard céda-t-il?

Nous ne savons pas. Quelque chose a dû arriver,

mais nous avons oublié ce que c’était.

— Est-ce tout?

— Non. Nos ancêtres disaient qu’un jour les paroles

de *remon* reviendraient vers nous. Après cela, ceux

qui seront encore en vie renouvelleront leurs corps

comme le lézard et la chenille. Il n’y aura plus de mort.

Tout mon être frémit comme la signification des pa­

roles de Mahaen se frayait un chemin en moi. Puis je

me souvins que je devais demander: «Et qu’est-ce que

la coutume de *gefam ason* a à faire avec tout cela?»

Mahaen s’arrêta et me regarda vivement. «Tu

connais le *gefam ason?»,* demanda-t-il.

— Je sais ce que les hommes doivent faire pour ac­

complir ses exigences. Ce que je ne sais pas, c’est

pourquoi c’est nécessaire.

— Nous le faisons parce que nos ancêtres l’ont fait,

expliqua-t-il d’un air dégagé.

C’était une des réponses passe-partout favorites des

Sawis pour un tas de questions difficiles. Je la balayai.

«Tu peux essayer une telle réponse avec tes petits

enfants, mais n’essaye pas avec moi», dis-je en sou­

riant.

Mahaen rit. «Vraiment, Tuan, je ne suis pas certain

d’en connaître une autre. . .» Sa voix traîna. Il

réfléchissait. Il réfléchit pendant un long moment

pendant que j’attendais, dans la boue jusqu’aux che­

villes, mon stylo en équilibre sur mon carnet de notes.

— Peut-être est-ce . . ., commença-t-il enfin, et je

pris note du sawi comme il coulait de ses lèvres, . . .

*rigav bohos savos keroho farakotai remon sinfatar ni*

*naha saren gani! . .* . afin que, lorsque l’humanité

aura atteint la pleine mesure de douleur, les paroles de

*remon* viennent d’autant plus vite!

Je remerciai Mahaen et décidai de questionner mes

autres «assistants linguistiques». Certains d’entre eux

ne se risquèrent pas à donner une opinion sur la signi­

fication de *gefam ason.* D’autres dirent la même chose

232 *L'enfant de paix*

que Mahaen. D’autres encore, qui n’avaient pas.d’opi-

nion propre, acceptèrent immédiatement l’opinion de

Mahaen quand elle leur fut suggérée.

J’avais trouvé au moins une indication sur le fait que

le lien du *waness* et *gefam ason* avaient tous deux la

même racine - l’idée que des limites non accessibles

par la force ou par la persuasion ordinaire peuvent

être atteintes en se soumettant à une extrême humi­

liation ou à la mortification. Dans d’autres cultures, la

même disposition psychologique peut être exprimée

par une prédisposition aux accidents, la pénitence, le

jeûne, la flagellation et autres formes d’immolation.

Mais le Nouveau Testament a une seule réponse

claire pour les prisonniers de ce complexe presque

universel de contrainte: l’humiliation et la mort de

Christ en notre faveur! Sa mort seule peut imposer un

lien de *waness* sur les lois faites contre les hommes

coupables. Sa résurrection offre le seul espoir de

*remon* que nous puissions jamais connaître! Ainsi ma

stratégie pour traiter l’obsession morbide, presque

psychopathique des Sawis par les cadavres des morts

se faisait jour.

Tôt ou tard, le gouvernement indonésien proscrirait

*legefam ason* pour des raisons sanitaires, mais cela ne

remédierait pas à la carence spirituelle profonde qui

avait donné naissance à cette coutume en premier lieu.

La culture sawi s’était débattue pendant des millénai­

res sans réponse adéquate au désespoir imposé à

l’homme par la mort. La doctrine chrétienne de la

résurrection était l’antidote à ce désespoir, et la

croyance sawi dans le prochain retour des paroles de

*remon* était l’analogie rédemptive par laquelle l’anti­

dote pouvait pénétrer.

Je convoquai les chrétiens de Haenam, Yohwi et

Kamur à une réunion. Hato, Kaiyo, Mahaen et les au­

tres écoutèrent attentivement le résumé de mon ar­

gumentation. Je commençai avec la résurrection de

Lazare, l’ami de Jésus, et décrivis sa résurrection le

troisième jour après sa mort.

*Les yeux rougis par l’attente* 233

Puis je conclus. «Il en a ressuscité d’autres d’entre

les morts. Il est ressuscité lui-même! Il proclama être

la Résurrection et la Vie en personne!

— Ses paroles sont les paroles de *remon!* Et elles

sont déjà venues vers vous! Elles vous apportent

d’abord le *remon* de votre être intérieur par le Saint-

Esprit habitant en vous puis cela est suivi, selon la

promesse de l’Ecriture, par le *remon* de vos corps au

jour de Christ!

— Vous avez dit pendant longtemps que vos yeux

étaient rougis par l’attente de la promesse de *remon;*

j’espère qu’ils ne sont pas trop rougis pour la re­

connaître maintenant qu’elle est là! Et si vous croyez

que les paroles de Jésus sont les vraies paroles de

*remon,* est-il encore nécessaire de pratiquer le *gefam*

*ason* sur les corps morts de vos bien-aimés?

Hato se dressa immédiatement sur ses pieds. «Dieu

soit loué parce que tu nous dis cela! Maintenant nous

pouvons abandonner cette affreuse pratique!»,

s’exclama-t-il.

Puis il se tourna vers ses propres parents et leur

donna des instructions sévères. «Quand viendra mon

tour de mourir, laissez mon corps pourrir en paix. Si

vous continuez la pratique du *gefam ason,* cela voudra

dire que vous ne croyez pas vraiment à la promesse de

*remon* de Jésus». Ses parents hochèrent la tête affir­

mativement.

Un par un, les autres croyants se levèrent et firent

la même requête que celle de Hato à leurs amis. Main­

tenant, au moins pour les chrétiens, le gouvernement

indonésien n’aurait pas besoin de supprimer le*. gefam*

*ason* parmi les Sawis, l’Evangile l’ayant déjà. sup­

planté. Alors que les croyants parlaient encore, je me

tins dans une stupéfaction silencieuse devant Dieu.

— Je te remercie, mon Père, d’avoir posé le fonde­

ment pour notre ministère parmi ce peuple. Les Sawis

étaient étrangers à notre héritage judéo-chrétien, et

cependant tu as providentiellement prescrit ces ana­

logies rédemptives dans leur culture il y a des siècles,

234 *L'enfant de paix*

afin qu’un jour nous les trouvions et les utilisions pour

ta gloire! Tu as pris soin, non seulement d’envoyer des

messagers, mais aussi de préparer une culture à rece­

voir leur message.

— Comme tu préparas les Hébreux et les Grecs, de

même les Sawis n’étaient pas trop insignifiants ni trop

païens pour bénéficier de ta providence au même titre.

— Et maintenant ta Parole, et non leurs analogies,

est le standard. Je vois maintenant plus que jamais

pourquoi tu es appelé le Dieu de sagesse, le Dieu

d’amour et le Dieu Tout-puissant. Je teloue, Seigneur!

LIE LOHG VOYAGE

Lentement les cinquante invités du village de Mauro

devenaient visibles dans le miroitement de l’étendue

luisante du *kidari,* virant prudemment dans leurs

étroites pirogues. Ils avaient accepté notre invitation,

mais . . .

Seul et solennel, Kani, le faiseur de légende, les

attendait à la lisière du village de Haenam. Je sentais

ce qui se passait dans son esprit. Calmement je

m’avançai derrière lui et posai ma main sur son épaule,

pendant qu’une douce brise matinale agitait l’herbe

*kunai* autour de nous. Il ne se retourna pas.

— Kani, lui dis-je doucement, après toutes ces

années, j’ai enfin pu persuader ces hommes de Maure

d’oublier leur haine et leur suspicion pour venir ic

pour te rencontrer toi et les tiens sur ce terrain. Main­

tenant tu . . .

— Tuan!, m’interrompit-il. Ce sont ces hommes

même qui ont tué mon frère Huyaham. Et ils m’ont

presque tué, moi aussi. Pliant un bras derrière son

dos, ü toucha l’affreuse cicatrice laissée sur son corps

par une lance Mauro.

Un serrement d’appréhension me transperça.

Avais-je mal jugé de la justesse du moment? Peut-être

que la foi chrétienne nouvellement fondée de Kani

n’était pas assez solide pour repousser les vieilles tra­

ditions dans un moment de tentation. Les hommes de

Mauro étaient plus proches maintenant, se fiant aux

assurances que je leur avais données. Je pouvais sentir

leur confiance se tendre vers moi à distance.

— Kani, répliquai-je, luttant contre le soudain

découragement qui me submergeait. Je vois la bles­

sure sur ton corps et je comprends la blessure encore

plus profonde dans ta mémoire. Et je sais que tes an­

cêtres t’ont enseigné à rendre le mal aux hommes qui

t’en ont fait.

236 *L’enfant de paix*

— Mais tes ancêtres n’ont jamais connu ce que toi et

moi connaissons, Kani: que le *tarop* parfait a été donné

et qu’il est vivant! A cause de ce *tarop,* Dieu t’a par­

donné, mon ami. Et à cause de ce *tarop,* toi aussi tu

dois pardonner aux hommes de Mauro. Pardonne-leur,

Kani! Pardonne-leur!

Cet homme qui avait tué Fusuman sans merci se

retourna et me regarda avec une expression indéchif­

frable. Avec espoir j’attendis une réponse, mais au­

cune ne vint, seul le bruit des pagaies de Mauro nous

arrivait aux oreilles.

Et je songeai: «Toutes ces années de soucis, de

prière, d’espoir et d’attente . . . ont-elles été en vain?

Seigneur, cet homme croit-il vraiment en toi, ou bien

ai-je été trompé?»

Aujourd’hui, je saurai. Aujourd’hui. . .

Les pirogues de Mauro nous dépassèrent pour se

diriger vers le mouillage à l’embouchure de l’affluent

Tumdu. Les yeux de Kani les suivirent. Tristement je

me détournai de Kani et me dirigeai vers le mouillage

pour accueillir les invités. Comme je m’approchais

d’eux, je remarquai que leurs regards passaient au-

dessus de moi pour se poser sur Kani et les maisons

communes de Haenam. Eux aussi se souvenaient.

Pourraient-ils jamais oublier le jour fatal où un ambas­

sadeur de leur village était parti pour Haenam pour ne

plus revenir?

Comme j’accueillais les visiteurs de Mauro, un cri

venant des maisons communes au-delà de notre mai­

son annonça que d’autres invités étaient arrivés: les

silencieux et secrets guerriers du village de Wiyar.

Eux aussi accostèrent avec prudence et se tinrent en

un groupe serré, pendant que les hommes de Kamur

sortaient pour les accueillir. Mais il y avait un jeune

homme de Kamur qui, je le savais, ne se joindrait pas à

eux pour accueillir les hommes de Wiyar. Le nom de ce

jeune homme était Beray. Six ans plus tôt, les gens de

Wiyar avaient dévoré le père de Beray.

*Le long voyage 23>7*

Vers le milieu de la matinée, non seulement les in­

vités de Mauro et de Wiyar, mais aussi plusieurs cen­

taines d autres Sawis de Esep, Seremeet et Kagas,

avaient accosté au mouillage près du Tumdu. Car

c’était Noël, le jour que nous avions choisi pour la

première fête intervillage sur la plus grande échelle

que les tribus sawis aient jamais connue de mémoire

d’homme. Pendant que la viande de cinq cochons gril­

lait sur les feux de cuisson, des jeunes filles en­

fonçaient des bâtons pointus à travers des milliers de

larves qui se tortillaient et les faisaient griller au-

dessus des flammes pendant que leurs mères envelop­

paient des centaines de minces pains de sagou dans des

feuilles de *yohom* pour la cuisson.

L’on essayait de faire de ce jour un jour de festi­

vités, mais les obstacles étaient nombreux. Beaucoup

de nos visiteurs, par exemple, refusaient de se mêler

les uns aux autres et avec les gens de.Haenam, Yohwi

et Kamur. Au lieu de cela, ils se tenaient à l’écart en de

petits groupes prudents et anxieux.

Puis cela arriva!

Une longue pirogue kayagar apparut en amont,

transportant un malade qui se mourait de pneumonie.

Un groupe de jeunes gens me suivit, alors que je mar­

chais jusqu’au bord du Kronkel pour examiner le pa­

tient. Je reconnus Hurip, le Kayagar qui avait montré

la première hache de fer aux hommes de Haenam des

années auparavant. Comme je m’agenouillais près de

la pirogue pour lui prendre le pouls, je le vis qui hale­

tait, cherchant sa respiration.

Mais avant que j’aie fini de compter le pouls d’Hu-

rip, une voix menaçante et déformée par l’amertume

se fit entendre derrière moi. «Tuan, tu ne vas pas

donner des médicaments à cet homme, n’est-ce pas?»

Je reconnus la voix d’Amio, le fils de Hato. Regar­

dant par-dessus mon épaule, je vis que le corps brun et

mince de celui qui avait parlé tremblait d’émotion.

— Tu veux que Hurip meure?, demandai-je.

— Oui!, siffla Amio.

238 *L’enfant de paix*

Anxieusement, je me redressai et regardai Amio.

«Pourquoi?»

Je remarquai qu’Amio était sans arme, mais je sa­

vais aussi qu’un mot de sa part ferait accourir ses amis

armés jusqu’aux dents. Entre-temps les amis kaya-

gars de Hurip tenaient étroitement leurs pagaies poin­

tues. Ils pressentaient les ennuis, bien qu’ils ne puis­

sent comprendre notre conversation en sawi.

La voix d’Amio s’étranglait d’émotion en répondant:

«Souviens-toi que je t’ai dit que mon père Hato donna

un jour un enfant *tarop* aux Kayagars pour apprendre

plus tard qu’ils avaient tué le bébé et l’avaient

dévoré?»

J’acquiesçai et Amio continua: «L’homme étendu

dans la pirogue est celui à qui mon père a donné cet

enfant’. C’est le même homme qui a tué et dévoré mon

petit frère! Tuan, j’ai attendu pendant des années le

moment où ... »

Maintenant je tremblais aussi. L’esprit de Noël ne

venait pas facilement sur les bords du Kronkel ce

jour-là. Kani, Beray et maintenant Amio . . . étais-je

vraiment réaliste en espérant qu’ils pardonneraient à

leurs ennemis à cause de Christ? Un jour, d’une

manière ou d’une autre, il leur faudrait bien pardon­

ner, mais peut-être était-ce trop tôt. . .

Pendant un moment, je restai sans voix devant

Amio, priant pour la sagesse nécessaire. Puis un vieux

souvenir me traversa l’esprit. J’agrippai Amio des

deux mains par les oreilles. Il était surpris, mais il ne

bougea pas. Il écouta attentivement ce que je dis:

*\*Tarop Tim titindakeden!* Je plaide l’Enfant de Paix!»

Amio cria: «L’enfant de paix que mon père a donné à

Hurip est mort! Hurip lui-même l’a tué!»

— Mais l’Enfant de Paix que Dieu a donné vit tou­

jours!, contrai-je. Et parce qu’il vit, tu ne peux pas te

venger de Hurip. Pardonne-lui, Amio, pour l’amour de

Jésus!

Mes doigts tenaient toujours ses oreilles.

Le conflit dans l’expression juvénile d’Amio attei­

*Le long voyage* 239

gnit une intensité presqu’insurmontable, puis

commença à diminuer. Bientôt une lueur de nouvelle

compréhension se fit jour. Dans l’instant qui suivit,

Amio regardait gentiment son ennemi mourant’

Hurip.

Je lâchai les oreilles d’Amio et, comme mes yeux

s’embuaient, je dis aussi prosaïquement que possible:

«Amio, j’ai besoin d’aide pour porter Hurip à l’infirme­

rie».

Avec une profonde détermination, Amio redressa

les épaules et dit: «Tuan, laisse-moi porter Hurip

seul!»

Deux Kayagars soulevèrent Hurip et le placèrent

sur le dos d’Amio et regardèrent avec crainte le jeune

homme portant son fardeau mi-conscient vers l’infir­

merie où Carol était prête à faire une piqûre. Derrière

Amio, je remarquai quelqu’un d’autre qui avait ob­

servé le changement dans le cœur d’Amio, Kani.

Comme je passais près de lui, Kani me lança un regard

qui m’assura que je n’avais plus aucune raison de

craindre ses intentions vis-à-vis des visiteurs venant

de Mauro.

Presqu’étourdi de joie, je poussai un profond soupir

de soulagement. Je commençais à sentir l’esprit de

Noël après tout!

Dès qu’Amio eut remis Hurip aux soins de Carol,

nous avons suivi ensemble le sentier menant à l’église

au toit de chaume où la fête était prête maintenant.

Bon nombre de Sawis chrétiens se mêlaient aux

différents groupes d’invités toujours réticents, qui

jusqu’à maintenant avaient préféré demeurer près de

leurs pagaies et de leurs pirogues.

Un à un, ces groupes d’étrangers solennels se

laissèrent gentiment persuader par les croyants et

commencèrent à défiler vers l’église. Les yeux écar-

quillés d’étonnement, ils avancèrent sous les branches

de palmier ornant l’entrée et pénétrèrent dans

l’intérieur spacieux et frais, leur peau picotant au sen­

240 *L'enfant de paix*

timent inhabituel d’accueil sans réserve qui semblait

remplir l’air même qu’ils respiraient.

Trois ou quatre d’entre eux, remarquai-je, regar­

daient en arrière avec de soudains élancements de

peur à la pensée de la distance qui les séparait mainte­

nant de leurs pagaies et de leurs pirogues. Puis ils se

relaxèrent, les yeux clignotant d’étonnement devant la

joie qui irradiait des visages de ces hommes et femmes

transformés dont ils avaient accepté l’invitation.

«Certainement cela doit être vrai» disaient les yeux

de beaucoup. «Certainement c’est une fraternité trop

réelle pour être vaincue par l’effrayante possibilité du

*tuwi asonai mm».*

Il en était ainsi!

Carol, Stephen et notre deuxième fils Shannon

s’étaient joints à moi- au moment où la fête

commençait' Ensemble nous regardions les chrétiens

sawis de nombreux villages différents se lever et tra­

verser la salle maintenant comble pour déposer des

cadeaux de sagou, de larves et de porc sauvage aux

pieds de leurs anciens ennemis. Et pendant que les

dons continuaient, les chants de Noël sawis enflaient

autour de nous, remerciant Dieu pour le don de Son

Fils, le plus grand don de tous.

Puis Isai, maintenant un prédicateur sawi sachant

lire et écrire, se leva et lut un verset de l’Ecriture que

j’avais traduit pour l’occasion: «Un enfant nous est né,

un Fils nous a été donné . . .». Les mots touchèrent

une corde sensible et furent accueillis avec une percep­

tion et une pénétration rares, même chez les chrétiens

occidentaux. Je regardai autour de moi les visages ex­

tasiés des croyants qui étaient absorbés, non dans

l’admiration des babioles, des rubans et des paillettes;

car cela ne pouvait avoir aucune signification pour les

Sawis, mais dans l’adoration de l’Enfant de Paix Lui-

même. C’était l’adoration de l’Enfant de Paix qui était

né, non seulement à Bethléhem, mais également dans

leurs propres cœurs.

Et en esprit je retournai en arrière, à travers les ans

*Le long voyage* 241

et les kilomètres, vers d’autres Noëls que j’avais

connus, des Noëls blancs parmi les sapins givrés de

mon Canada natal. Mais aucun d’eux n’était compara­

ble à ce Noël dans la jungle avec son esprit triomphant

de pardon dans les cœurs d’un peuple pour qui la ven­

geance avait été une manière de vivre.

Cela avait été un long voyage qui n’était pas encore

terminé.

La caresse de la main de Stephen me tira de ma

rêverie. Je pressai sa main et celle de Shannon, et me

penchai en avant pour écouter Isai parler à l’as­

semblée.

C’était le plus beau Noël que j’aie jamais connu.

25.

HOSIS DO COCOR!

ANCEMM

En 1972, le point de vue chrétien avait déjà pris de

profondes racines dans la mentalité sawi. Les hommes

qui autrefois insultaient leurs femmes et même les tor­

turaient comme des êtres inférieurs et des esclaves,

leur reconnaissaient maintenant ouvertement des

droits comme compagnes et aides chéries. La mono­

gamie remplaçait la polygamie comme idéal pour le

mariage, bien que les polygames gardaient leurs nom­

breuses femmes.

Les femmes qui autrefois s’adonnaient aux caprices,

aux tirades criardes et aux discours injurieux, mani­

festaient maintenant une irrésistible, nouvelle et cha­

leureuse personnalité. Les enfants n’étaient plus en-

-raînés pour la guerre. Les étrangers et même d’an-

:iens ennemis pouvaient maintenant accepter des invi­

tons aux fêtes, sans craindre le *tuwi asonai man.*

*Gefam ason* et le lien de *waness* n’étaient plus mainte­

nant que de mauvais souvenirs.

Même avant l’arrivée d’un ferme contrôle gouver­

nemental, les chefs sawis chrétiens commencèrent à

appliquer quelques lois civiques, bien qu’il y avait en­

core beaucoup d’incroyants qui préféraient résoudre

leurs problèmes locaux avec leurs arcs, leurs lances et

leurs poignards. Et quand des officiers du gouverne­

ment ou des patrouilles de police pénétrèrent dans le

domaine sawi, ils trouvèrent une bienvenue respec­

tueuse de la part de ces peuplades tribales qui connais­

saient déjà la politique et les programmes du gouver­

nement civil.

L’une des croyances que les Sawis avaient héritée

du passé lointain était le fait de croire qu’il n’était pas

*Hors du cocon ancestral* 243

sage d essayer quoi que ce soit qui n’ait d’abord été

Par leurs ancêtres. Bien sûr, nous avions

déjà tait quelque peu violence à leur ancienne croyance

en les embauchant pour construire le terrain d’atter­

rissage, le pont en acacia au-dessus du Tumdu et un

canal de six kilomètres reliant le Kronkel au prochain

réseau de rivières vers le nord. «Creuser les rivières

est un travail pour les esprits, non pour les hommes!»

avaient-ils murmuré quand je leur suggérai la

première fois ce dernier projet. Néanmoins ils

achevèrent le canal en un mois sans subir aucune

répercussion surnaturelle.

Mais le plus grand et plus terrifiant défi vint quand

je suggérai de construire le «dôme sawi». En 1972,

Yohwi était revenu et avait construit un nouveau vil­

lage le long de notre piste d’atterrissage. De même

Seremeet avait accepté l’invitation de s’établir de l’au­

tre côté du terrain, de sorte que nous formions main­

tenant une communauté de quatre villages avec une

population totale d’environ 800 personnes.

Notre case de réunion, qui avait déjà été agrandie à

deux reprises, était à nouveau bien trop petite, même

pour des rassemblements habituels et ne pouvait

contenir même un cinquième des personnes qui l’enva­

hissaient deux ou trois fois par an lors de nos «fêtes

d’amour» chrétiennes. En de telles occasions, nous

nous rencontrions à l’extérieur, à la merci du temps

tropical instable. Nous avions vivement pris

conscience du besoin d’un bâtiment qui pourrait

convenir, non seulement aux besoins de notre commu­

nauté de Kamur qui grandissait rapidement, mais

aussi aux foules qui, venant des villages avoisinants,

venaient en masse à certaines occasions spéciales.

— Le dôme devrait contenir au moins un millier de

personnes, expliquai-je aux anciens de l’église sawi.

Et il devrait être circulaire avec un toit en forme de

cône. Toute autre forme de construction pour un bâti­

ment aussi grand serait trop faible pour supporter les

tempêtes de la mousson, en considérant le genre de

244 *L’enfant de paix*

matériaux dont nous disposons.

Je ne dis rien de l’absence d’équipement lourd ou de

l’inexpérience des ouvriers, les chrétiens sawis, qui y

travailleraient, ni du contremaître qui surveillerait

l’opération, c’est-à-dire moi.

Durant plusieurs jours, les anciens pesèrent sérieu­

sement ma suggestion. La décision était entièrement

la leur car le bâtiment serait leur propriété, non la

mienne. Ils auraient à se rassembler et à préparer des

milliers de perches, des dizaines de milliers de feuilles

de sagou pour le chaume, des centaines de mètres de

lianes et d’autres matériaux de la jungle pour le pro­

jet. La seule contribution du monde des Tuans serait

trois tonnelets de clous en fer pour les supports princi­

paux, des outils, quelques feuilles d’aluminum usagées

pour la pointe du toit et les connaissances techniques.

Finalement ils revinrent vers moi. «Crois-tu vrai­

ment que nous sommes capables de le construire?»,

demandèrent-ils.

— Des hommes comme vous qui ont une tradition de

bâtir des maisons suspendues peuvent le faire,

répondis-je. Si vous n’aviez pas un tel héritage, je ne le

suggérerais même pas. Ce projet est simplement une

extension de la tradition que vos ancêtres ont

commencée.

Le dimanche suivant, les dirigeants de l’église sawi

encouragèrent chaque croyant, homme, femme et en­

fant de l’assemblée à participer à cet énorme projet.

— Si nous pensons seulement à nous-mêmes, nous

pouvons bien sûr nous contenter d’un bâtiment plus

petit, expliqua Amhwi, le chef des anciens. Mais nous

et le Tuan, nous croyons que nous devons construire

un bâtiment assez grand pour que les croyants de tous

les villages et leurs amis puissent se rassembler sous

un même toit pour entendre la Parole de Dieu et pour

jouir de ce nouvel esprit d’unité qu’il nous a donné,

une unité dont nos ancêtres n’ont jamais rêvé.

— Ce sera une maison de paix où d’anciens ennemis

peuvent s’asseoir ensemble à la table du Seigneur, et

*Hors du cocon ancestral 2A5*

une maison de prière pour les tribus autour de nous

qui ne connaissent pas encore la Parole de Dieu.

— Pour ce travail, vous ne devez attendre aucun

salaire de la part du Tuan, ajouta un autre ancien. Le

Tuan nous apporta la Parole de Dieu, mais maintenant

nous devons nous-mêmes accepter la responsabilité de

l’avenir. Si vous êtes d’accord pour aider, que ce soit

parce que vous aimez Dieu et que vous désirez que

d’autres reçoivent Sa Parole!

La réponse fut immédiate. Un cri monta en cres­

cendo de toutes parts. *«Asyfem! Asyfem!* Bâtissons!

Bâtissons!».

Après la Sainte Cène, tous les croyants se tinrent

par la main autour de l’endroit choisi pour la construc­

tion. Dans un esprit de vive anticipation, ils se

consacrèrent à Dieu pour cette tâche. Le lendemain,

les hommes commencèrent à tailler les vingt-quatre

piliers d’acacia qui allaient supporter le poids de la

totalité du toit. Chaque pilier mesurait sept mètres et

pesait plus de 68 kilos. Cette tâche dura plusieurs se­

maines.

Puis les constructeurs cherchèrent dans la jungh

vingt-quatre perches de *sereg* mesurant environ treize

mètres de long. Celles-ci devaient être les principaux

chevrons, chacun d’eux devant être cantilevé depuis

l’extrémité d’un pilier de bois, en angle aigu vers la

pointe du toit. A ce point, une longue interruption

arrêta le travail pendant un temps.

Nous venions de recevoir un appel radio concernant

l’arrivée dans quelques jours d’un nouveau couple de

missionnaires de la R.B.M.U., John et Esther Mills du

Canada, qui venaient partager notre travail parmi les

Sawis. Les chrétiens se dispersèrent dans la jungle

pour rassembler de la nourriture pour une fête de

bienvenue. Quand John et Esther arrivèrent enfin par

l’avion de la M.A.F., près d’un millier de Sawis

poussèrent des acclamations retentissantes suivies

d’une célébration générale. Puis nous nous sommes

mis au travail immédiatement pour construire une

246 *L’enfant de paix*

nouvelle résidence pour les Mills.

Quand cela fut terminé, nous avons porté à nouveau

notre attention sur le nouveau bâtiment. Pendant que

les hommes et les femmes sawis continuaient à stocker

les centaines de perches coupées, John Mills se mit à la

tâche pour joindre les chevrons aux piliers d’acacia et

les attacher solidement. Quand cela fut fait, nous

avons fait un cercle sur le sol de vingt-cinq mètres de

diamètre, avons creusé vingt-quatre trous espacés de

façon égale tout autour de la circonférence et avons

enfoncé la base d’un pilier de bois dans chaque trou.

N’ayant pas de grue à notre disposition, nous de­

vions trouver un moyen de dresser chaque haut

pilier-chevron et de le maintenir dans l’angle correct

jusqu’à ce que l’argile puisse être tassé autour de sa

base. Nous avons accompli cela en attachant environ

douze longues lianes au milieu du chevron, puis en

désignant un homme pour tenir chaque liane tendue,

rendant que d’autres poussaient le chevron vers le

aut avec des perches en forme de fourches. Une fois

u’un chevron avait été élevé à mi-chemin, les hommes

qui tenaient les lianes étaient capables de le tirer dans

une position tout à fait verticale.

Les hommes aux lianes pouvaient empêcher les che­

vrons d’osciller. Si jamais un chevron se mettait à pen­

cher vers l’ouest, par exemple, deux ou trois hommes

du côté est tiraient fort sur leurs lianes, jusqu’à ce que

le chevron revienne à une position perpendiculaire. De

même, s’il s’inclinait au nord, des travailleurs du côté

sud rétablissaient la position.

En deux jours, les vingt-quatre chevrons cantilevés

s’élevaient haut au-dessus de nos têtes, s’inclinant à

l’intérieur vers un centre commun depuis les

extrémités des piliers de bois. J’étais quelque peu

consterné. J’avais espéré que les extrémités des che­

vrons plongeraient vers le bas sous leur propre poids

et j’avais compté sur leur courbe pour faire un toit de

treize mètres de haut au centre - la même hauteur

*Hors du cocon ancestral 2AÏÏ*

Qu’une maison sawi dans les arbres. Mais ils ne se

courbaient pas.

Par quelques caractéristiques particulières des per­

ches de *sereg,* chaque chevron restait parfaitement

droit comme si sa pointe supérieure n’avait aucun

poids du tout. Cela signifiait que le sommet du toit

s’élèverait beaucoup plus haut que treize mètres. De

combien plus haut, je n’en étais pas certain. Le talent

sawi à travailler sans peur à hauteur des cimes des

arbres allait être un facteur crucial dans l’achèvement

du projet.

Maintenant la deuxième phase de l’opération

commençait: lier les chevrons ensemble en un cône

rigide de vingt-sept mètres d’envergure, cependant

assez solide pour résister à la force des coups de vent

de la mousson soufflant parfois à quatre vingts

kms/heure. Je me souvenais d’un épisode de la vie de

John Paton, un missionnaire du XIXe siècle aux Nou­

velles Hébrides. «En peu de temps, le bâtiment (de

l’église) fut achevé et les Aniwans étaient très fiers di

travail de leurs mains. L’église mesurait vingt mètre:

sur sept, et les murs avaient quatre mètres de haut: un

bon bâtiment pratique et approprié qui, selon l’espoir

de tous, durerait plusieurs années.

«Mais hélas, avant peu, un terrible ouragan balaya

l’île, et l’église fut rasée».1 Combien plus grand était le

danger pour notre «dôme sawi» dont la surface au sol

était quatre fois plus grande que la structure des Ani­

wans!

Pour fortifier la carcasse, je donnai comme instruc­

tion aux travailleurs d’entrelacer des perches horizon­

tales parmi les chevrons obliques comme pour tresser

un gigantesque panier. Par sécurité, nous avons placé

les perches si près les unes des autres qu’il était im­

probable qu’un travailleur puisse glisser entre elles.

Comme prévu, plus nous nous rapprochions du faîte du

toit, plus le cône devenait rigide. Les Sawis furent vite

étonnés de se voir travailler à dix-sept mètres et

même à vingt mètres de hauteur sur une structure qui

248 *L'enfant de paix*

refusait même de trembler sous le poids de vingt

hommes sautant de haut en bas.

Bien sûr, les premiers chevrons de treize mètres de

long durent être rallongés plusieurs fois pour amener

le toit à une pointe qui s’élèverait à vingt mètres du

sol. En prolongeant le toit à l’extérieur des piliers de

bois, nous avons augmenté le diamètre du bâtiment à

vingt-neuf mètres, avec une surface au sol d’environ

600 m2.

Plus tard, nous avons dressé une flèche en alumi­

nium de sept mètres de haut à la pointe de la construc­

tion et l’avons fixée fermement, amenant ainsi la hau­

teur totale à vingt-huit mètres. La flèche pesait envi­

ron 140 kilos. L’amener doucement à une inclinaison

de 45 degrés sur son perchoir élevé prit une demi-

heure à trente hommes forts, soutenus par les encou­

ragements de centaines de personnes au sol.

Puis nous avons recouvert le toit de chaume fait de

feuilles de sagou. Cela prit deux semaines.

Ensuite nous avons entassé près de 750 m3 d’argile,

élevant le sol de terre sous le dôme bien au-dessus du

plus haut niveau de la crue. Nous lui avons aussi donné

la forme d’une énorme coupe concave. Et la surface

que nous avons creusée sur le côté sud de l’église de­

vint plus tard - à la saison des pluies - une mare

reflétant la grande construction.

Pour achever le projet, des bancs pour asseoir un

millier de personnes étaient nécessaires. Nous

n’avions pas de scierie, aussi les croyants sawis

taillèrent à la main les plusieurs centaines de planches

nécessaires.

En juin 1972, les chrétiens sawis firent la dédicace

de leur nouveau bâtiment à la gloire de Dieu. Bien que

son chaume a de temps à autre besoin d’être réparé, le

bâtiment a déjà résisté à une douzaine de tempêtes de

mousson sans un tremblement. Et les Sawis eux-

mêmes ne sont pas conscients du fait qu’ils ont cons­

truit ce qui est probablement le plus grand bâtiment

circulaire du monde fait de perches non usinées.

*Hors du cocon ancestral* 249

Les anciens préjugés ne paralysent plus les

chrétiens sawis. Ayant trouvé le monde de leurs ancê­

tres trop petit, les Sawis ont abandonné le vieux cocon

ancestral. Maintenant de nouveaux espoirs,'prenant

leur essor comme le faîte de leur «dôme sawi», les

attirent vers de nouveaux horizons à la fois spirituels

et temporels, bien que leurs méthodes pour réaliser

leurs buts temporels soient encore aujourd’hui pitoya­

blement inadéquates.

Cependant au cœur même de leur nouveau monde, il

y a quelque chose qui est relié à leur passé propre et

unique - l’histoire d’un Enfant de Paix. C’est l’histoire

d’un Enfant de Paix qui, d’une manière toute spéciale,

est devenu leur Enfant de Paix, un Enfant de Paix qui

accomplit leur passé et dirige leur futur.

Stephen, Shannon et Paul se serrèrent près de

Carol, écoutant attentivement la lecture d’un vieux

livre souvent manipulé. C’était l’histoire du retour du

fils prodique. «Et ainsi le fils retourna vers son père,

et le père, le voyant venir de loin, courut à sa rencon­

tre, sauta à son cou et l’embrassa. Et le fils éleva la

voix et pleura».

Carol s’arrêta pour poser une question: «Dis-moi,

Shannon, pourquoi penses-tu que le fils pleura?»

Les yeux bleus de mon deuxième fils se firent pen­

sifs alors qu’il réfléchissait à la question. Soudain il eut

le regard illuminé et dit: «parce qu’il s’est cassé le

cou!»

Carol, Stephen et moi, nous avons éclaté de rire

pendant que Shannon et Paul nous fixaient, les yeux

agrandis de confusion.

Au dehors j’entendis le doux écho de la corne de

bambou. Amhwi appelait les chrétiens à se rassembler

pour la classe du soir. Laissant Carol et les garçons

terminer leur histoire, je traversai notre pelouse

éclairée par la lune et je suivis la foule qui se dirigeait

vers la classe d’Amhwi. M’asseyant a 1 amère de la

classe bondée, j’écoutai Amhwi lire un passage de

l’Ecriture à la lumière d’une petite lanterne-tempête

250 *L’enfant de paix*

et l’entendai avec étonnement dresser une analogie

frappante pour l’illustrer:

— Souvenez-vous de ce que Kaiyo avait l’habitude

de faire à ceux qui menaçaient de briser la paix qu’il

avait établie. Il désignait l’enfant *tarop* et disait: Si cet

enfant était mort, vous seriez libres de faire tout ce

que vous voulez. Mais il n’est pas mort. Il est toujours

vivant et je suis l’avocat qui est chargé de maintenir la

paix. Vous ne briserez pas la paix! Ma main est forte!

«Ainsi si quelqu’un essaye de nous pousser au mal,

nous lui disons: Regarde! Dieu a mis l’Esprit de Son

Enfant de Paix, Jésus, en moi. Si cet Enfant de Paix

était mort ou était parti et m’avait quitté, je serais

libre de faire le mal que vous suggérez. Mais II n’est

pas mort! Et II ne m’a pas abandonné! Il vit toujours

au-dedans de moi pour me garder dans le chemin du

bien et Sa main est forte! Je ne suis pas libre de faire le

mal que vous conseillez!»

La réponse de ses auditeurs fut enthousiaste. «Ce

ont de bonnes paroles!» ou «Oui, répondons tous

jnsi!» ou encore «Nous comprenons!»

Amhwi continua: «Et pourquoi est-ce que nous

n’échangeons plus d’enfants *tarop* entre nos villages?

C’est parce que Dieu serait offensé. Il dirait: mon En­

fant de Paix n’est-Il pas suffisant? Croyez-vous que

vous devez Lui ajouter vos propres enfants?»

Doucement je me glissai dehors dans la nuit fraîche

et me dirigeai vers la maison. Vite je dépassai le petit

bureau où j’avais travaillé des heures innombrables à

étudier la complexité de la langue sawi et où je tra­

vaillais encore aux derniers chapitres du Nouveau

Testament sawi. ' Les souvenirs m’envahirent, des

souvenirs qui m’attirèrent sur un étroit sentier qui se

dirigeait vers le Tumdu.

Je suivis le sentier jusqu’à ce qu’il s’arrête sur la

crête d’un monticule à côté de la rivière tranquille. Je

fixai l’herbe *kunai* humide de rosée, me souvenant des

deux hommes qui étaient enterrés en-dessous. Deux

hommes que j’avais appris à aimer profondément.

*Hors du cocon ancestral* 251

Deux hommes qui, pendant leur vie, m’avaient sou­

vent compris avec une capacité de compréhension rare

sur terre.

. L’un était Kaiyo’. Il avait été tué quatre ans plus tôt,

victime inattendue d’un soudain flamboiement de vio­

lence au sein même du village de Kamur. Mais les

leçons qu’il m’enseigna sont demeurées.

L’autre? Je me souvenais du jour où, trois ans aupa­

ravant, Carol et moi étions revenus d’un voyage pour

apprendre la nouvelle que Hato était mort de pneumo­

nie durant notre absence. Il était parti, si vite.

L’étranger à l’œil unique qui le premier avait touché

ma main en cet endroit feuillu qui depuis, était devenu

ma demeure; l’ami qui me faisait confiance même lors­

qu’il ne comprenait pas, le chercheur qui a si rapide­

ment saisi le mystère qui le cherchait, lui.

Des siècles de changement nous avaient trans­

formés tous deux jusqu’à ce que nous semblions tota­

lement étrangers l’un à l’autre. Cependant la provi­

dence nous avait rassemblés à nouveau. Pourquoi?

Pour démontrer que Christ est l’accomplissement dt

vrai moi de *chaque* homme.

Je me détournai lentement des deux tombes non

marquées et marchai le long du bord herbeux du

Tumdu. La paix semblait être partout et en tout. Elle

tombait avec la clarté de la lune, scintillait avec les

étoiles et miroitait dans les reflets. Elle vibrait dans

les cris des oiseaux et maintenant dans la voix loin­

taine d’Amhwi.

Elle me rappelait le souvenir d’une autre voix qui,

bien que maintenant réduite au silence par la mort,

retentissait encore dans ce monde très différent d’où

nous étions venus: la voix ferme et pressante d’un vieil

homme aux cheveux blancs.

«Vous rencontrerez des coutumes et des croyances

qui vous dérouteront, mais qui doivent être comprises

. . . Notre Seigneur est impatient d’établir Son

royaume d’amour dans ces endroits obscurs qui sont

maintenant la demeure de la cruauté . . .

*252 L'enfant de paix*

«Qui ira?»

Je me souvenais comment mon être tout entier avait

répondu avec une assurance qui ne tolérait aucun

autre choix: «J’irai!»

Je touchai la grille une joie qui me dépassait

m’inonda.

1 Charles D. Michael, *John Gibson Paton,* D.D. (Kilmamock, Scotland : John

Ritchie Ltd), p. 134.

**POST-SCRIPTUM DE**

**L’AUTEUR**

Les six hommes asmats sont étendus le visage

contre terre, côte à côte sur une natte au milieu de la

maison des hommes. Trois d’entre eux sont des occu­

pants habituels de cette maison. Les autres sont d’an­

ciens ennemis d’un lointain village qui sont venus pour

faire la paix. Les six femmes de ces six hommes sont

debout, jambes écartées, parmi leurs maris couchés

sur le ventre, chaque femme ayant un pied placé en-

dessous de la poitrine de son mari et l’autre en-dessous

de sa hanche, ses talons touchant la poitrine et la han­

che de l’homme couché derrière elle.

Maintenant les anciens des deux villages amènent

six enfants aux yeux écarquillés, trois de chacune des

deux communautés en pourparlers, dans la maison des

hommes. Les enfants sont parés de brassards tressés

et de glands en fibre de feuilles de sagou fragmentées.

Un par un, ils reçoivent l’instruction de se coucher sur

le ventre et de se faufiler par-dessus le dos des six

pères et entre les chevilles des six mères. Quand cha­

que enfant émerge de ce canal de chair humaine, il est

soulevé et bercé comme un nouveau-né.

Le passage formé par les corps des six pères et

mères est un symbole du canal *collectif* de naissance

par lequel les trois enfants de chaque groupe sont nés

à nouveau dans le système de parenté du village en­

nemi. Tant qu’ils vivront, ils formeront un lien vital

entre les deux villages, les empêchant de faire la

guerre.

La paix à travers une expérience de nouvelle nais­

sance!

Un missionnaire travaillant parmi les Danis de

254 *L’enfant de paix*

l’ouest.d’Irian Jaya Ge nouveau nom indonésien donné

à l’ancienne Nouvelle Guinée néerlandaise ou Ouest

Irian) vient de découvrir comment mettre ensemble

deux mots très importants. L’un est *ki* «vie». L’autre

est *wone* «mots».

A l’extérieur de son bureau, une grande assemblée

d’hommes danis à l’air féroce sont assis, leurs orne­

ments en défense de sanglier et en coquilles de cauris

étincelant sur leur peau noire et leurs résilles noircies

par la fumée.

Incertain, le missionnaire sortit de son bureau pour

essayer sa nouvelle phrase. Elevant les mains au-

dessus de sa tête, il demanda le silence puis il cria en

dani hésitant: «Nous sommes venus vous apporter *ki*

*wone,* les paroles de vie!»

Il ne savait pas qu’avec cette seule phrase, il pouvait

déclencher une révolution. Son début était presque

imperceptible, car les plus jeunes gens et les enfants

n’accordaient que peu d’attention aux étranges paroles

de cet étranger venant de très loin au-delà des monta­

gnes les plus éloignées.

Mais certains des Danis âgés saisirent la phrase. De

vieux sages grisonnants se tournèrent et regardèrent

l’homme blanc, clignant des yeux comme s’ils se

réveillaient d’un long sommeil. Au plus profond

d’eux-mêmes, un ressort qui avait été enroulé des

éternités auparavant commençait à se détendre,

déclenchant un mécanisme subtil et merveilleux.

Leurs bouches s’ouvrirent, prêtes à former les mots

qui avaient été retenus pendant si longtemps. Trem­

blant d’excitation, appuyés sur leurs bâtons, les sages

conféraient l’un avec l’autre.

— Sa peau est blanche comme la nouvelle peau d’un

serpent quand il s’est dépouillé de sa vieille peau, dit

l’un des hommes.

— Et il parle de *ki wone!,* s’exclama un second.

— Cela se passe exactement comme nos ancêtres

l’ont dit!, murmura un troisième. Quand l’immortalité

reviendra vers l’humanité, ceux qui apprendront les

*Post-scriptum de l’auteur* 255

premiers son secret viendront par-delà les montagnes

et vous du ont ce secret. Leur peau sera blanche parce

qu elle est constamment renouvelée comme la peau du

serpent. Ecoutez-les attentivement lorsqu’ils vien­

dront, sinon *nabelan-kabelan* «ma-peau-ta-peau» ou

1’«immortalité\* vous laissera de côté!

Le missionnaire était maintenant occupé à d’autres

tâches et n’était pas encore conscient du réveil qui

était en train de se produire à toute vitesse autour de

lui. Cette nuit-là, quand toute la vallée éclata en

chants, il commença à se demander quelle sorte

d’événement on célébrait.

Le lendemain, matin, des milliers de Danis entou­

raient sa maison et lui demandèrent: «Comment

devons-nous accueillir les paroles de vie?»

Les analogies rédemptives, les clefs de Dieu pour

ouvrir les différentes cultures de l’homme, sont les

méthodes approuvées par le Nouveau Testament pour

l’évangélisation au-delà de notre culture. Et dans le

Nouveau Testament seul nous trouvons la façon de les

discerner et de les approprier, un exemple que nous

devons apprendre à utiliser.

Certaines analogies rédemptives se trouvent dans

les légendes et les récits du passé: Olenos, le porteur

de péché; Balder l’innocent, pourchassé jusqu’à sa

mort et cependant destiné à régner sur le nouveau

monde; *L’homme juste* de Socrate; le dieu inconnu des

Athéniens, une analogie utilisée par l’apôtre Paul; le

*Logos,* utilisé par l’apôtre Jean; l’agneau immolé des

Hébreux, utilisé par Jean-Baptiste et Paul.

D’autres analogies rédemptives ont été trouvées

profondément enfouies dans les cultures contemporai­

nes, assoupies, résiduelles, en attente: l’enfant *tarop*

sawi et les paroles de *remon: nabelan-kabelan,* l’es­

poir d’immortalité fortement ancré dans la tribu des

Danis; la cérémonie de nouvelle naissance des Asmats.

D’autres encore sont les villes de refuge et les légen-

256 *L’enfant de paix*

• des de la chute de l’homme, du déluge, et de «l’échelle»

entre la terre et le ciel.

Combien d’autres encore attendent d’être découver­

tes et utilisées pour délivrer ceux qui y croient, atten­

dant d’être supplantées par Christ afin de pouvoir dis­

paraître derrière l’éclat de Sa gloire, ayant rempli le

but que Dieu leur avait fixé?

Seuls ceux qui iront les chercher les trouveront.

Achevé d’imprimer sur les presses des Editions

VIE, Miami, Florida en décembre 1980.

UgJblfe MaSferrces,

Introduction de l’auteur **5**

PREMIERE PARTIE: LE MONDE DES SAWIS

1. Ambassadeur à Kaenam **8**
2. Gavé d’amitié **17**
3. L’ombre des Tuans **30**
4. Les Tuans arrivent **39**
5. Le faiseur de légende **49**

DEUXIEME PARTIE: QUAND DEUX MONDES

SE RENCONTRENT

1. Genèse d’une mission 64
2. A travers le rideau d’acacia 78
3. La fin d’une éternité 93
4. Des dieux venus du ciel 104
5. Destinée dans une pirogue 113
6. Un baptême de barbarie 117
7. Le patriarche du Tumdu 124
8. La guerre à ma porte 133
9. Le Tuan mange la cervelle 140
10. Réunion dans la maison des hommes 148
11. Crise près du Kronkel 162
12. Eau fraîche pour demain 170

TROISIEME PARTIE: UN MONDE

TRANSFORME

1. Silence dans la maison des hommes 183
2. Chavirés parmi les crocodiles 192
3. Mon foie tremble 204
4. Le mort vivant 207
5. Le pouvoir de *Yaiimamay* 213
6. Les yeux rougis par l’attente 225
7. Le long voyage 235
8. Hors du cocon ancestral 242

Post-scriptum de l’auteur 253



**S/Erfasit de Paix**

DON RICHARDSON

Encore à J'âge de la. pierre jusqu'en 1962,

encore loin dç toute civiLsation et unique­

ment entourés de tribus voisines, Jes Sa.wi.s d.e.

la Nouvelle Guinée Néerlandaise étaient des

cannibales chasseurs de tête qui prenaient les

crânes,de leurs victimes comme oreillers.

Parmi les Savzis, la-traîtrise était plus qu'une

manière de vivre; c'était «un idéal que d'in­

nombrables générations d.e Sawis avaient con­

çu, systématisé et perfectionné». Pour eux,

«gaver d’amitié» une victime pour le massacre

était la plus haute forme de traîtrise.

Les héros des légendes sawis n'étaient pas

ceux qui avaient pris le plus grand nombre de

têtes dans une bataille ou une embûche, mais

B

ceux qui le faisaient de la manière la. plus

perfide. Quel impact pouvait avoir l'Evangile

de Jésus-Christ sur- un peuple qui vénérait

Jùcfs.s commet étant un parfait exemple de

virix^et qui considérait le baiser de trahison

• - com^^J'u.l.ti.n^e expression de la traîtrise?

Dans Içs pages dëtce livre, Don Richardson

raconte' ^mnignt l'Enfant de', Paix amena.

finalement iKyrâie paix a ce peuple sawi de la

Nouvelle Guipée Néerlandaise, i